This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

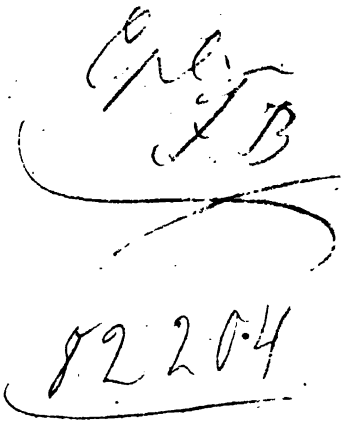
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre francais



LES ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

DE HAUTEROCHE

TOME TROISIE'ME.

LES ŒUVRES
DE
THEATRE
DE MONSIEUR
DE HAUTEROCHE.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez PIERRE-JACQUES RIBOU, Quai des Auguſtins, entre la ruë Pavée & la ruë des Auguſtins, à l'Image ſaint Loüis.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

TABLE

Des Pieces contenuës dans le troiſiéme Tome.

L'ESPRIT FOLET, ou LA DAME INVISIBLE.

LES BOURGEOISES DE QUALITE'.

LE FEINT POLONOIS, ou LA VEUVE IMPERTINENTE.

L'ESPRIT FOLET, OU LA DAME INVISIBLE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PONTIGNAN.

ALCIDOR, Frere d'Angelique.

ANGELIQUE.

LEONOR.

LISETTE, Suivante d'Angelique.

SCAPIN, Valet de Pontignan.

LA FOREST, déguisé en Flamand.

LA RAME'E, Valet d'Alcidor.

CASCARET, Laquais d'Alcidor.

La Scene est à Paris,

L'ESPRIT FOLET,

OU

LA DAME INVISIBLE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

NOus voici, donc, Monsieur, dans la Place Royale.

PONTIGNAN.

Tous ces grands Bâtimens d'une structure égale,

Méritoient bien, Scapin, ta curioſité.
Qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Que ce lieu me paroît enchanté !
Et que plus je parcours Paris, plus il me ſemble
Que l'on a ramaſſé trente Villes enſemble !
Pour venir juſqu'ici du Faubourg S. Germain.
Quel chemin ! je croyois n'arriver que demain ;
Oui, j'ai trois fois dans la marche oüi ſonner l'horloge.

PONTIGNAN.

Quand on n'a comme toi jamais vû que Limoge,
Comme on s'arrête à tout, on perd beaucoup de tems.

SCAPIN.

Paris eſt merveilleux ; mais pour ſes Habitans,
Franchement ce ſont gens bien garnis de fineſſe,
Et qui peut s'en tirer ne manque pas d'adreſſe.

PONTIGNAN.

Au contraire, tu ſçais que toûjours pour défaut
On leur a reproché d'avoir l'eſprit badaut ;

Ils pouſſent quelquefois une affaire à la chaude ;
Mais....

SCAPIN.

Et votre Inviſible, eſt-elle une badaude ?
Elle qui ſçait fort bien avec ſes beaux diſcours,
Sans nous montrer ſon nez nous leurrer tous les jours ?

PONTIGNAN.

Il faut te l'avoüer, cette aimable inconnuë,
Qui me voit tous les jours, que je n'ai j'amais vûë,
Par ſon rare entretien a tant de quoi charmer,
Qu'en vain je me voudrois défendre de l'aimer,
C'eſt un eſprit divin.

SCAPIN.

Dites diabolique,
Car à moins que le Diable avec elle s'explique,
D'où peut-elle ſçavoir tout ce que nous faiſons ?
Ce que d'elle en ſecret vous & moi nous diſons ?
Les lieux où chaque jour elle vient nous ſurprendre ?

PONTIGNAN.

A te dire le vrai, j'ai peine à le comprendre.

SCAPIN.

Un esprit familier n'est point trop vision,
Songez....

PONTIGNAN.

Si le Flamand étoit notre Espion?
Avec toi quelquefois devant lui je raisonne.

SCAPIN.

Vous le pouvez sans crainte, il ne connoît personne.
De Limoge avec nous étant ici venu,
Il y voit les beautés d'un Païs inconnu;
Et le soir dans l'Auberge où chacun se rassemble,
De Paris plaisamment il dit ce qu'il lui semble:
Mais quand même à quelqu'un il parleroit de nous,
Sçait-il que Leonor vous attend pour époux;
Que son Pere & le vôtre ont arrêté l'affaire,
Vous venez pour cela, c'est un secret à taire:
Je le tais. Cependant l'Inconnuë a tout sçû,
Elle craint que par là son feu ne soit déçû;
Et si vous allez voir ou Beaupere ou Maîtresse,
Elle rompt avec vous.

PONTIGNAN.

Sa défenſe eſt expreſſe ;
Et tout ce qu'elle ſçait là-deſſus me ſurprend.

SCAPIN.

Deviner les ſecrets, eſt-ce un art qui s'apprend ?
Et lit-on dans le cœur des gens ?

PONTIGNAN.

Que te dirai-je ?
Peut-être. . . .

SCAPIN.

Il entre là, Monſieur, du Sortilege ;
La Suivante déja m'en a dit quelques mots.

PONTIGNAN.

Le ſortilege eſt bon pour éblouïr les ſots.

SCAPIN.

Sot tant qu'il vous plaira, mais raiſonnons de grace,
Rien n'eſt moins naturel que tout ce qui ſe paſſe.
Vous venez à Paris où nous entrons de nuit,
Et dès le lendemain une Dame vous ſuit ;
Et ſe voyant en lieu propre à la confidence ;
Vous demande à quartier un moment d'audience.
Là ſans lever ſa coëffe elle vous fait ſçavoir
Qu'une haute fortune eſt en votre pouvoir ;

Si rejettant l'Hymen qu'un Pere vous propoſe,
Vous ſouffrez que l'amour de votre cœur diſpoſe.
Sur ce flatteur eſpoir vous avez négligé
De voir la Belle à qui vous êtes engagé,
Votre cœur tout entier ſe donne à l'Inconnuë.
Comment ici déja n'eſt-elle pas venuë?
Car depuis quinze jours partout où nous allons,
C'eſt rendez-vous pour elle, elle eſt à nos talons.

PONTIGNAN.

L'avanture eſt ſans doute & nouvelle & bizarre.

SCAPIN.

Jamais les Amadis n'en ont eu de plus rare.
Mais quand prétendez-vous, Monſieur, en voir la fin?

PONTIGNAN.

Sa vûë achevera de regler mon deſtin.
Pour peu qu'à ſon eſprit ſon viſage réponde,
C'eſt aſſez, je me tiens le plus heureux du monde;
Autre qu'elle jamais n'engagera ma foi.

SCAPIN.

Si vous voulez, Monsieur, vous en fier à moi,
Je vous la garantis d'aussi laide figure....

PONTIGNAN.

Et sur quoi ?

SCAPIN.

Ce doit être un monstre de nature,
Croyez-moi, sans cela vous ne la verriez pas
Donner un Voile épais à ses sombres appas.
Elle auroit quelque loup fait à son avantage,
Qui vous découvriroit le tour de son visage:
Nous lui verrions des yeux, un front, que
sçai-je, enfin;
Mais avecque sa coëffe, elle est un vrai lutin,
Et sa Suivante encore plus tenebreuse qu'elle....

PONTIGNAN.

Tu la crois laide, & moi je soutiens qu'elle est belle.
J'en crois mille agrémens dans son air, dans sa voix,
Même j'en crois mes yeux.

SCAPIN.

Vos yeux ?

PONTIGNAN.

Oüi, quelquefois

Son mouchoir par le vent ſoulevé dans la ruë,
M'a laiſſé voir le haut de ſon épaule nuë.
Rien n'eſt ſi beau, Scapin, c'eſt un blanc qui ſurprend.

SCAPIN.

Voilà comme en amour un novice ſe prend.
C'eſt en vain avec vous qu'elle fait la modeſte;
Si le reſte étoit beau vous auriez vû le reſte,
Et je gagerois bien....

PONTIGNAN.

Scapin, dans peu de tems
Mes deſirs là-deſſus pourront être contens.
On doit un de ces ſoirs me conduire chez elle.

SCAPIN.

Vous irez?

PONTIGNAN.

Si j'irai, moi! la demande eſt belle.

SCAPIN.

Monſieur, défiez-vous des gueuſes de Paris;
Il eſt de certains lieux où les plus fins ſont pris,
Et ſi l'on ne ſçait bien où l'on va, l'on doit craindre;
Mais du retardement j'aurois tort de me plaindre.

N'a-t'on pas deviné que nous étions ici? Voyez.

PONTIGNAN.

C'eſt la Suivante.

SCAPIN.

Et la Maîtreſſe auſſi. Elle eſt à douze pas qui vous entend, j'enrage.

SCENE II.

PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

TOurnez les yeux, Monſieur, vous ſçaurez mon meſſage.

PONTIGNAN.

Oüi, je vois ta Maîtreſſe, & je cours lüi parler.

LISETTE *à Scapin.*

Tu me parois chagrin.

SCAPIN.

A ne te rien celer,

Si mon Maître ſuivoit mes avis, ta Maîtreſſe
Iroit faire valoir ailleurs ſes tours d'adreſſe.
Quoi ! ſans ſe laiſſer voir elle viendroit toujours
M'embarraſſer l'eſprit de frivoles diſcours,
Et ſans ſçavoir pour qui ma ſotte complaiſance
Me feroit..... Par ma foi, je perdrois patience,
Elle ſe montreroit, ou plus de rendez-vous.

LISETTE.

Qu'en avons-nous beſoin ?

SCAPIN.

Vous les prenez ſans nous.
Nous vous trouvons par tout, Dieu merci, l'une & l'autre.

LISETTE.

Il n'eſt point de pouvoir qui ſoit pareil au nôtre :
Magie, enchantement, ou ce que tu voudras,
Ton Maître à notre inſçû ne ſçauroit faire un pas,
Nous le découvrirons en quelque lieu qu'il aille.

SCAPIN.

Et s'il ne ſortoit point ?

LISETTE.

Il n'eſt porte, muraille,
Qu'en diſant certains mots rudes à prononcer,
Un inviſible Eſprit ne nous faſſe percer.

SCAPIN.

Vous avez un Eſprit perce-porte?

LISETTE.

Sans doute;
Quand tu dis quelque choſe à ton Maître, j'écoute;
Et vingt fois dans ſa chambre où tu vas raiſonner,
J'ai ſur certains conſeils penſé te lutiner.
Mais je t'en avertis, prens-y garde; & pour cauſe,
Si contre nous encor tu dis la moindre choſe,
Te réveillant la nuit, j'irai faire un fracas...

SCAPIN.

Je ne dirai plus rien, de grace, n'y vien pas;
En matiere d'eſprit, je ſuis poltron en diable.

LISETTE.

Pour ton Maître à ſes vœux l'amour eſt favorable,
Et le parfait bonheur qu'on lui veut aſſurer,
Le va mettre en état de ne rien deſirer,

Tout s'y trouve à la fois, honneur, gloire, richesse :
Mais il faut pour cela qu'il n'ait plus de Maîtresse,
Qu'ôtant à Leonore toute sorte d'espoir...!

SCAPIN.

Il ne l'a jamais vûë, &...,

LISETTE.

Mais il la peut voir ;
Et vouloir qu'on se montre avant qu'il nous promette
De renoncer pour nous....

SCAPIN.

L'affaire seroit faite.
Mais vois-tu, puis qu'ensemble ici nous disputons,
C'est aimer tristement que d'aimer à tâtons.
Avant que l'on s'engage, encore on est bien-aise
De joüir du ragoût d'un visage qui plaise,
Et comme le marché doit durer quelque tems,
Franchement il est bon que les yeux soient contens.
Si ta Maîtresse étoit quelque laide effroyable....

LISETTE.

Ton Maître sçait qu'elle a de l'esprit comme un Diable:

Elle eſt toute autre encore en éclat de beauté,
Il ébloüit, il charme.

SCAPIN.

Et rien n'eſt emprunté.
Ses yeux ſont de vrais yeux?

LISETTE.

Oüi; faits exprés pour elle:
Ils brillent..... Quant à moi je ſuis un peu moins belle,
Mes traits ſont moins finis; mais j'eſpere pourtant,
Si nous nous marions, que tu ſeras content.

SCAPIN.

Me marier! j'ai fait un vœu qui m'en empêche;

LISETTE.

Le tems te fera perdre une humeur ſi revêche,
Et quand tu m'auras vûë, il ſera mal-aiſé
Que ton cœur à l'amour ne ſoit pas diſpoſé.
M'épouſant tu ſeras comblé d'heur & de gloire,
Et ſi le cœur t'en dit d'apprendre le grimoire,
A te donner leçon....

SCAPIN.

Ce ſeroit tems perdu,
J'ai l'eſprit trop peſant.

LISETTE.

Bruks, Haurs, Gaft, Crinks, mirf du.
Repete un peu pour voir.

SCAPIN.

Il ne m'eſt pas poſſible.

LISETTE.

Trois mots joints à ceux-ci te rendroient inviſible.
Oh ! quel plaiſir pour toi d'aller & de venir ;
Sans que porte ni mur te puiſſent retenir ;
Penſe, réve, examine, en eſt-il un ſemblable ?

SCAPIN.

Oüi, mais il faut avoir commerce avec le Diable.

LISETTE.

Bon ; voilà bien de quoi, raſſure ton eſprit ;
Va, le Diable n'eſt pas ſi méchant qu'on le dit.
Mais je vois ma Maîtreſſe, & ton Maître.

SCENE III.

PONTIGNAN, ANGELIQUE, LISETTE, SCAPIN.

PONTIGNAN.

MAdame,
C'eſt trop faire languir une ſi belle flâme,
Vos refus ont aſſez confondu mon eſpoir;
Enfin, accordez-moi le plaiſir de vous voir.

ANGELIQUE.

Ne me demandez point, comme un bonheur
inſigne,
Ce que vous obtiendrez quand vous en ſerez
digne;
Je ſçais que Leonor qui vous attire ici,
A votre cœur encor ne coûte aucun ſouci:
Mais quand vous m'aſſurez d'une amour éter-
nelle,
Vous demeurez toûjours en parole avec elle,
Et ſans vous dégager, un deſir curieux
Vous preſſe en me voyant de contenter vos
yeux.

Et qui me répondra qu'enſuite ma Rivale
Ne fera pas en vous naître une ardeur égale ;
Et que l'allant chercher vous ne cederez pas
A ce qu'en ſa beauté vous trouverez d'appas ?

PONTIGNAN.

Pouvez-vous m'imputer une foi chancelante,
A moi qui vous la jure & fidele & conſtante,
Et qui ne veux vous voir que pour mieux m'engager,
Si mon amour vous plaît, à ne jamais changer ?
Par un panchant ſecret qui répond de ma flâme,
Le Ciel vous a ſoumis l'empire de mon ame,
Et Leonor en vain rend votre eſprit jaloux,
Quand vous me voyez prêt à me donner à vous,
Pour rompre une parole aveuglément donnée,
Aſſurez-vous de moi par un prompt hymenée.
Mon Pere à Leonor ne m'engage pas tant,
Qu'il ne ſoit ſatisfait quand je ſerai content.

ANGELIQUE.

En craignant Leonor, s'il faut ne vous rien taire,
L'amour que j'ai pour vous ne craint que votre Pere.

Comme à vivre pour elle il vous a deſtiné,
Par lui tout autre choix pour être condamné;
Et ſi de vos deſirs vous n'étiez pas le maître,
Quelle honte pour moi de m'être fait connoître?
Ma Rivale eſt aimable, elle a de la beauté,
Et votre cœur pourroit pancher de ſon côté.

PONTIGNAN.

Léonor, je l'avouë, eſt le choix de mon Pere.
Mais ſi mon cœur ſe trouve à cet amour contraire,
Loin que ſon choix m'en faſſe une néceſſité,
Il laiſſe à mes ſouhaits entiere liberté.
Je puis aimer ailleurs. Ainſi ceſſez, Madame,
De craindre qu'il voulût mettre obſtacle à ma flâme,
Je ſuis libre, & brûlant de me voir votre époux,
Mes vœux pour réüſſir n'ont beſoin que de vous.

ANGELIQUE.

Cependant, ſi mes yeux manquent votre conquête,
A vous venger de moi Leonor ſera prête.
Et vous la conſervez pour voir qui de nous deux

Par de plus vifs appas pourra fixer vos feux.

PONTIGNAN.

Non, & dès aujourd'hui je vais lui faire dire
Que pour un autre objet mon cœur charmé ſoûpire,
Et que l'engagement qu'avec elle on a fait,
Quoiqu'il puiſſe arriver n'aura jamais d'effet.
Eſt-ce aſſez pour vous plaire ?

ANGELIQUE.

Agiſſant de la ſorte,
Attendez tout d'un cœur dont la tendreſſe eſt forte.
Adieu.

PONTIGNAN.

Mais quand chez vous eſperer de vous voir ?

ANGELIQUE.

Un billet au beſoin vous le fera ſçavoir.
Aimez, ſoyez diſcret le reſte me regarde.

SCENE IV.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

TU vois, par Leonor mon bonheur ſe retarde,
Il faut m'en dégager ; qu'en dis-tu, Scapin ?

SCAPIN.

Rien.

PONTIGNAN.

Ne crois-tu pas....

SCAPIN.

Je crois que vous ferez fort bien.

PONTIGNAN.

Te voilà donc rendu.

SCAPIN.

Vrayment :

PONTIGNAN.

Qu'elle eſt aimable !

SCAPIN.

Sans doute.

PONTIGNAN.

Que d'eſprit !

SCAPIN.

Elle eſt incomparable.

PONTIGNAN.

Que t'a dit ſa Suivante ?

SCAPIN.

Il ne m'en ſouvient pas ;
Mais voici le Flamand qui s'avance à grands pas.

SCENE V.

PONTIGNAN, SCAPIN, LA FOREST *en Flamand.*

LA FOREST.

STi Dame qui li quitte eſt ſti Dame inconnuë
A Monſieur.
Sti l'homme qui l'à mon bourſe, il s'y ſauve, & ſti Dame.
Je crie après mon bourſe, & ſti l'homme toûjours
Parle à moi de ſon bourſe. Il me laiſſe, j'y cours
Par li petit monſée, & je l'ai deſcenduë,

Il eſt déja long-tems quand je ſuis dans la rue,
J'y cherche ſti Voleur qui l'eſt parti fort loin.

SCAPIN.

Allez, c'eſt de l'argent qu'il vous garde au beſoin;
Votre bourſe eſt bien là.

LA FOREST.

Sti Dame qui m'y mene,
M'y fait, je l'y bien vû, ſti piece fort vilaine;
Sti gens qui ſont venus avoient l'intelligent
Avec ſti qui s'enfuit pour m'attraper l'argent.
Vous n'entre point, Monſieur, de chambre ſans connaître.

PONTIGNAN.

Je ſuivrai vos conſeils.

LA FOREST.

Dans l'Auberge peut-être
S'en viendra vous bientôt aujourd'hui.

PONTIGNAN.

Je le croi,
L'heure ne preſſe pas.

LA FOREST.

Je m'y retourne moi
De ſti l'argent perdu point vous parler à table,
Monſieur.

PONTIGNAN.

Ne craignez rien. Adieu.

SCENE VI.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

LE pauvre Diable
En a pour vingt Loüis.

SCAPIN.

Que vous feriez heureux,
Monſieur, je ne dis rien.

PONTIGNAN.

Achéve.

SCAPIN.

Oh!

PONTIGNAN.

Je le veux.

SCAPIN.

Fort bien, j'irai parler afin qu'on me lutine.

PONTIGNAN.

Va, je ſçaurai me taire.

SCAPIN.

Et ſi l'on m'examine?

PONTIGNAN.

Qui?

SCAPIN

SCAPIN.

La Dame Sorciere ; elle eſt peut-être là
Qui m'écoûte, ou du moins la Suivante.

PONTIGNAN.

Voilà
Ta folie ordinaire !

SCAPIN.

Il eſt donc impoſſible
Qu'en diſant Craks, Mir, Dauf, on ſe rend inviſible.

PONTIGNAN.

Le ſecret ſeroit beau.

SCAPIN.

Beau ? Si j'avois voulu :
Mais franchement il faut être un peu réſolu.
Repetant un Grimoire, apparemment du Diable,
J'aurois ſans être vû.... Je vous conte une fable,
Là, riez.

SCENE VII.

PONTIGNAN, SCAPIN, ALCIDOR.

ALCIDOR.

Dois-je croire au raport de mes yeux.

PONTIGNAN.

Oh! mon cher Alcidor.

ALCIDOR.

Celicourt en ces lieux!
Quel plaisir de l'y voir.

PONTIGNAN.

J'y viens pour une affaire,
Où d'un fidele ami l'appui m'est nécessaire;
Et puisqu'heureusement....

ALCIDOR.

Attendez tout de moi,
Je me souviens toujours de ce que je vous doi,
Notre étroite amitié qui se fit à l'Armée,
En toute occasion s'est par vous confirmée;
Vous seul m'avez tiré de ce gouffre d'ennuis....

PONTIGNAN.

Briſons là, s'il vous plaît, & ſçachez qui je ſuis.
Le nom de Celicourt qu'un malheur me fit prendre,
Vous cache trop long-tems ce qu'il faut vous apprendre,
Ces reſerves enfin ne ſont plus de ſaiſon ;
Limoge eſt mon païs, Pontignan mon vrai nom.

ALCIDOR.

Pontignan ! Ah je ſçais quel ſujet vous amene,
Tout ſelon vos deſirs ſe reglera ſans peine :
Et pour voir Leonor favorable à vos vœux,
Vous n'avez qu'à paroître, & vouloir être heureux.

PONTIGNAN.

Qui vous en a tant dit ?

ALCIDOR.

Je ſuis ami du Pere ;
Vous choiſiſſant pour Gendre il n'a pû me le taire.
Le nom de Pontignan qui m'étoit inconnu,
Pour ce choix étranger m'avoit mal prévenu :
Je plaignois Leonor à Limoge exilée,
Mais elle a tout ſujet d'en être conſolée :
Et ce Provincial qu'elle attend pour époux,

La doit combler de joye étant fait comme vous.

PONTIGNAN.

Leonor vaut beaucoup, elle eſt aimable & belle.
Je le crois, mais enfin l'amour ailleurs m'appelle;
Et ſi quelque amitié vous reſte encor pour moi,
Il faut que vous m'aidiez à dégager ma foi.

ALCIDOR.

Moi?

PONTIGNAN.

Vous. Voyez ſon Pere, & lui faites entendre
Que je ſçais ce que vaut l'honneur d'être ſon Gendre;
Mais qu'un engagement que je n'ai pû prévoir,
Quand je veux l'accepter m'en ôte le pouvoir.
Dites-lui....

ALCIDOR.

Songez bien avant que de rien faire,
Que par mille raiſons Leonor doit vous plaire,
Sa vertu, ſon eſprit, ſa naiſſance, ſon bien...

PONTIGNAN.

Lorſque le cœur eſt pris, on n'écoûte plus rien,
Leonor ſur toute autre en mérite l'emporte;
Cependant, la rupture avec elle m'importe,
Tout mon bonheur depend de m'en voir dégagé.

ALCIDOR.

Et qui donc ſous ſes loix vous a ſitôt rangé?
Depuis quand....

PONTIGNAN.

L'avanture eſt des plus ſingulieres,
Et j'ai pour l'éclaircir beſoin de vos lumieres;
Elle vous ſurprendra, je vais vous la conter.

ALCIDOR.

Non, ce n'eſt que chez moi que je veux l'écouter.
Vous êtes en Auberge; y reſter davantage,
Quand je puis vous loger ſeroit me faire outrage.
Venez, je vous mettrai dans un appartement,
Où vous ſerez peut-être aſſez commodément.

PONTIGNAN.

Mais c'eſt un embarras que....

ALCIDOR.

Perdez cette crainte ;
L'amitié d'entre nous bannira la contrainte ;
Comme l'appartement eſt ſeparé du mien,
Chacun en liberté ſera maître du ſien.
Ainſi ne craignez point vous en pouvoir defendre,
Quoique vous m'oppoſiez, je ne veux rien entendre.
Vous viendrez.

PONTIGNAN.

Le parti me doit être bien doux :
Mais de grace oubliez que je ſerai chez vous,
Point de façon.

ALCIDOR.

Allons ſans tarder davantage.

SCAPIN *à Pontignan.*

Vous ne me dites rien, Monſieur, notre bagage.
Comment faire ?

ALCIDOR.

Sui-nous ſans t'en inquiéter.
Tu conduiras mes gens pour le faire apporter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA pour cet ami que loge votre frere,
La Chambre où j'ai tout mis dans l'ordre néceſſaire,
Vous la reconnoiſſez.

ANGELIQUE.

C'étoit notre priſon.
Quand ma Mere déja dans ſa vieille ſaiſon ;
Sans moi dont la préſence eut trop marqué ſon âge,

Vouloit de jeune encor faire le perſonnage ;
Comme de me garder le ſoin l'inquiétoit,
Nous étions ſous la clef pendant qu'elle ſortoit,
Point de quartier pour nous.

LISETTE.

Dieu veuille avoir ſon ame,
C'étoit de ſon vivant une terrible femme.
Mais elle y gagnoit bien. Deux ais dans la cloiſon,
Tournant ſans qu'on le ſçût, nous en faiſoient raiſon ;
Et quand elle croyoit nous tenir priſonniere,
Nous avions de ſortir liberté toute entiere.

ANGELIQUE.

Et quel eſt cet ami, pour qui ſi promptement
On fait tout préparer dans cet appartement ?

LISETTE.

Je n'en ſçais point le nom ; ſeulement votre Frere
M'a dit qu'il eſt bien fait & très-digne de plaire,
Et que s'il le voyoit jetter les yeux ſur vous,
Il vous conſeilleroit d'en faire votre époux.

ANGELIQUE.

Mon époux ! quel amour dans mon cœur pourroit naître ?

LISETTE.

Monſieur de Pontignan s'en eſt rendu le maître.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai, c'eſt ainſi que l'amour irrité
D'une feinte ſouvent fait une verité ;
Pour ſervir Leonor, & rompre l'Hymenée
Qui l'ôtant à Damis ailleurs l'a deſtinée,
Je fais l'avanturiere, & ſans deſſein d'aimer,
Je cherche Pontignan & tâche à l'enflammer,
Afin de riſquer moins je cache mon viſage,
Et voulant l'engager moi-même je m'engage,
S'il me trouvoit moins belle.....

LISETTE.

Ah ! c'eſt lui faire tort ;
Vous voyant, ſon amour ne ſera que plus fort,
Ne lui refuſez plus le ſeul bien qu'il ſouhaite,
Il va ſe dégager, je tiens la choſe faite,
Puiſqu'il vous l'a promis, il n'y manquera pas.

ANGELIQUE.

S'il rompt chez Leonor, je ſuis ſans embarras,
Je n'aurai plus de peine à ſouffrir qu'il me voye.
Conçois-tu de Damis quelle ſera la joye ?
Quels reſſorts pour tous deux nous avons fait jouër !

LISETTE.

L'intrigue eſt admirable, il le faut avoüer,

Aprés tout, la Foreſt a bien ſçû la conduire ;
Et choiſi par Damis, qui prit ſoin de l'inſtruire,
Il feint, ſe contrefait ſi naturellement,
Que Pontignan trompé le croit un vrai Flamand.

ANGELIQUE.

Il ne ſoupçonne point qu'il vienne nous apprendre
En quel lieu chaque jour nous le devons attendre.

LISETTE.

Le moyen contre lui qu'il le crût employé ?
Il eſt ſecretement à Limoge envoyé.
Comme tout voyageur eſt d'un accès facile,
Lorſque Pontignan part, il le joint hors la Ville ;
Et ſon jargon Flamand ayant pour lui ſon prix,
Tous deux de compagnie arrivent à Paris.
La Foreſt qui ſe loge en même Hôtellerie,
Feignant de ne rien voir, obſerve, écoute, épie,
Et dès le lendemain il nous vient avertir
De l'heure où Pontignan a deſſein de ſortir ;
Nous allons vous & moi l'arrêter au paſſage ;
Il vous entend parler de l'Hymen qui l'engage,

Et chaque jour ainſi vous trouvant ſur ſes pas....

ANGELIQUE.

Il en eſt fort ſurpris.

LISETTE.

Qui ne le ſeroit pas?

Son Valet a grand peur, il tient indubitable
Que ſelon qu'il nous plaît, nous diſpoſons du Diable.
J'ai feint que quatre mots d'un merveilleux pouvoir,
Me tranſporte par tout ſans qu'on puiſſe me voir,
Et que quand ſeul à ſeul il entretient ſon Maître;
Je ſuis à ſes côtés, quoique ſans y paroître,
Jugez s'il oſeroit lui parler contre nous.

ANGELIQUE

Tu lui fais d'un Lutin redouter le courroux.

LISETTE.

Ce qui juſqu'à l'excés va porter ſa ſurpriſe,
C'eſt qu'une fauſſe clef doit ouvrir ſa valiſe:
Que ne croira-t'il point lorſqu'il y trouvera
Cent choſes qu'en ſecret le Flamant y mettra,
Le Diable alors ſera..... Mais la Foreſt s'avance.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE, LA FOREST.

ANGELIQUE.

Pontignan de me voir a grande impatience,
Lorſque je l'ai quitté tu l'as entretenu.

LA FOREST.

Avecque mon jargon & mon air ingenu,
J'ai voulu lui prouver par certaine avanture
Qui d'un Flamand dupé lui faiſoit la peinture,
Qu'aux galans rendez-vous des belles de Paris,
Lorſqu'on les acceptoit les plus fins étoient pris.
Mais ce conte inventé, de peur qu'il me ſoupçonne,
Me fait paſſer pour ſot & n'a rien qui l'étonne.
En quelque lieu pour vous qu'on l'oblige d'aller,

Quand vous le voudrez voir vous n'aurez qu'à parler.

ANGELIQUE.

Après tant de refus ſa paſſion m'engage
A ne pas differer de montrer mon viſage:
Comme ce rendez-vous ſera particulier,
Liſette ira le prendre au bas de l'eſcalier;
Et l'amenant ſans bruit, par ce nouveau myſtere,
Lui rendra cette grace & plus douce, & plus chere:
Déja tous les moyens en ſont imaginez.

LA FOREST.

Si je puis en cela quelque choſe, ordonnez;
Me voilà prêt d'agir.

ANGELIQUE.

Nous connoiſſons ton zele;
Pour ta fortune auſſi l'occaſion eſt belle.
Tu ſers Damis, Damis adore Leonor,
S'il l'épouſe, en tes mains il fera pleuvoir l'or,
Et...,

LA FOREST.

De remerciment du moins il n'eſt pas chiche;
S'il obtient ce qu'il aime il me doit faire riche,
J'en ai déja touché dequoi ne plaindre pas;

Dans tout ce que j'ai fait, ma peine ni mes pas ;
Pour n'être point connu mes mesures sont prises.
Mais, Lisette, vois-tu les clefs des deux valises.

LISETTE.

Celle du Maître aussi ?

LA FOREST.

Du Maître.

LISETTE.

Montre-moi.

SCENE III.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, LA FOREST.

ALCIDOR *à Angelique.*

VOtre Marchand Flamand trouve ici de l'emploi,
Il vous vient voir souvent.

LA FOREST.

Sti Dame est difficile ;

Monſieur, je le portois un petit uſtancile,
Pour l'y pendre à l'oreille. Il n'eſt rien mieux garni
Sti Diamant, dans l'or l'y ſemble un pti bruni,
L'y jette un grand éclat pourtant, voi vous de grace,
Monſieur.

ALCIDOR.

Oui, mais il faut qu'elle ſe ſatisfaſſe,
Voudra-t'elle acheter ce qui ne lui plaît pas?

LA FOREST.

Et ſti Bracelet.

ANGELIQUE.

Fy.

LA FOREST.

Vous n'en fait point de cas,
Il eſt fort beau, je vais dans un maiſon l'y vendre,
Où moi fort bien long-tems je l'y feſois attendre;
J'aurai dans pluſieurs jours d'autres jolivetez,
Vous veût que je l'y viens apporter?

ANGELIQUE.

Apportez.
J'achete avec plaisir quand la chose est jolie.

LA FOREST.

Bon-soir Madame, & tout la bonne compagnie.

SCENE IV.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE.

ALCIDOR.

UN ami vient loger dans cet appartement,
Ma Sœur, & je voudrois en faire votre Amant;
Il est plein de mérite, & quand il me faut faire
Un choix digne de vous...

ANGELIQUE.

Je vous connois, mon Frere,
Votre bonté pour moi se montre chaque jour;
Mais ne parlons encor ni d'Amant ni d'amour:
Vivre libre & sans soins, est un grand avantage.

ALCIDOR.

ALCIDOR.

Quoi ! vous renonceriez, ma Sœur, au mariage?

ANGELIQUE.

Je puis changer de goût, mais du moins juſqu'ici
N'ayant rien ſouhaité j'ai vécu ſans ſouci;
L'état de Fille eſt doux à qui ſçait le bien prendre.

ALCIDOR.

Ces ſentimens ſont beaux, & j'aime à les entendre.
Mais ſi vous connoiſſiez cet Amant prétendu;
Croyez-moi, votre cœur ſeroit bientôt rendu.
Son nom vous ſurprendra, Pontignan...

ANGELIQUE.

Quoi ! mon Frere...

ALCIDOR.

L'Amant de Leonor.

ANGELIQUE.

Cet Amant que ſon Pere...

ALCIDOR.

Oui qui vient de Limoge, & que ſon Pere attend.

ANGELIQUE.

Je l'avouë, il n'eſt rien qui me ſurpreme tant
Leonor devant vous a fait cent fois paroître

Le chagrin qu'en ſon cœur ſon hymen faiſoit naître :
Le nom de Pontignan vous étoit inconnu ;
Il vient pour l'épouſer ; & quand il eſt venu,
Une telle amitié vous unit l'un à l'autre,
Qu'il ne doit point avoir de maiſon que la vôtre,
Vous le logez.

ALCIDOR.

Il faut vous éclaircir ce point.
Par certains interêts qu'on ne penetre point,
Ayant ſous un faux nom pris parti dans l'Armée.
Il me vit, la bravoure eſt partout eſtimée ;
La ſienne me charma, nous devinmes amis :
Mais dans quelque union que le tems nous eût mis,
Le nom de Pontignan qu'alors il voulut taire,
Paſſant pour Celicourt, il me fit un myſtere ;
Ce ſecret vient par lui de m'être découvert ;
Il n'a pû refuſer un logement offert.
Avant qu'il vienne ici, je ne ſçai quelle affaire
Dans ſon Auberge encor l'a rendu néceſſaire ;
Un de mes gens le ſuit qui le doit amener.

ANGELIQUE.

L'hymen de Leonor ſe va donc terminer !
Quel malheur pour Damis !

ALCIDOR.

Il n'eſt pas fort à plaindre,
Pontignan aime ailleurs, & l'on n'en doit rien craindre,
Si Leonor l'occupe, il n'y doit plus ſonger,
Que pour rompre avec elle & pour ſe dégager;
C'eſt ce qu'avec ſon Pere il veut que je ménage;
Et je n'entreprend pas un dificile ouvrage,
Puiſqu'enfin pour Damis le Pere prévenu,
S'eſt déja repenti du choix d'un inconnu.

ANGELIQUE.

Pontignan aime donc?

ALCIDOR.

Oui, quelque malheureuſe:
Dont le noble talent eſt celui de coureuſe.
Vous en allez juger. Il arrive à Paris,
Et dès le lendemain ſon cœur ſe trouve pris.
Une Dame, dit-il, d'un eſprit admirable,
Et que de tout le ſexe il croit la plus aimable,
S'il quitte Leonor, l'aſſure chaque jour
De tout ce qu'a d'heureux le plus parfait amour.
La belle qui jamais ne montre ſon viſage,
En differens quartiers ſe trouve à ſon paſſage:
Et plus il l'entretient, plus ſon cœur enflammé,
Quoique ſans la connoître en demeure charmé.

D'elle & de ſes deſſeins que faut-il qu'on
ſoupçonne?
La croyez-vous, ma Sœur, autre qu'une fri-
ponne?
Qui le voulant duper.

ANGELIQUE.

Je ne m'y firois pas.

ALCIDOR.

Dès demain je prétens le tirer d'embaras,
Je le ſuivrai de loin; ſi la Dame l'arrête,
Avec de telles gens je ſçais comme l'on traite,
Ou de force ou de gré nous verrons ce que
c'eſt,
Et...

ANGELIQUE.

Vous ferez fort bien.

ALCIDOR.

Votre propre interêt
Demande qu'au plutôt cette intrigue finiſſe,
Pontignan dégagé peut vous rendre juſtice,
Et ſe laiſſer aſſez toucher de vos appas...
Vous rougiſſez, ma Sœur.

ANGELIQUE.

Je ne le cache pas.
Pontignan comme Amant me fait craindre ſa
vûë,
Souffrez que je lui ſois quelque jour inconnuë;
Cachez-lui que chez vous vous avez une Sœur.

ALCIDOR.

Vous voulez à loisir consulter votre cœur ;
Les deux appartemens étant loin l'un de l'autre,
Il sera dans le sien, demeurez dans le vôtre ;
Je consens que d'abord vous en usiez ainsi.

CASCARET *entrant.*

Monsieur, ce Cavalier qui vient loger ici . . .

ALCIDOR.

Je cours le recevoir, évitez sa rencontre,
Ma Sœur, si quelquefois le hazard vous le montre.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

L'Amour ne vous est point favorable à demi,
D'un Amant qui vous plaît votre Frere est l'ami,
A l'hymen souhaité je vous tiens parvenuë.

ANGELIQUE.

Ce changement finit mon rôle d'inconnuë.

LISETTE.

Pontignan . . .

ANGELIQUE.

A le fuir mon Frere me réduit ;
De tous nos entretiens tu vois qu'il eſt inſtruit,
De loin pour me ſurprendre il s'apprête à le ſuivre.

LISETTE.

Vous le fuirez ? quoi lui qui ſans vous ne peut vivre.

ANGELIQUE.

Dans mon appartement je puis l'entretenir
Sans qu'il ſçache chez qui je l'aurai fait venir,
Il me verra. Mon cœur eſt déja plein d'alarmes
Liſette, ſi pour lui je n'avois point de charmes,
Si voyant mon viſage il n'y rencontroit pas
Ce qu'il s'eſt figuré de graces & d'appas.

LISETTE.

A quoi bon affecter ces doutes hipocrites,
Vous penſez beaucoup mieux de vous que vous ne dites.

ANGELIQUE.

Moi ? Non.. Sur la beauté chacun ayant ſes goûts,
Je dois craindre . . .

LISETTE.

Mondieu, donnez le rendez-vous;
Je répons du succès.

ANGELIQUE.

Avant que je le donne,
Comme il est important qu'il n'en parle à personne,
Par un billet rendu je veux le prévenir.

LISETTE.

Vous n'aurez pas de peine à le faire tenir.
Ces ais qu'on peut tourner seront d'un grand usage,
Ils me vont dans sa chambre assurer un passage.
Ce sera peu pour moi d'y porter le billet,
J'y prétens quelquefois lutiner le Valet,
Aussi-bien l'une & l'autre il nous prend pour Sorcieres.

ANGELIQUE.

Mais...

LISETTE.

Fiez-vous à moi, j'ai certaines lumieres,
Qui sçauront au besoin me tirer d'embarras.

ANGELIQUE.

J'entens monter quelqu'un: vien, ne nous montrons pas.

SCENE VI.

SCAPIN, LA RAME'E.

SCAPIN *chargé de Malles.*

METtrai-je tout là?

LA RAME'E.

Mets.

SCAPIN.

Tu m'as fait monter vite,
J'en ſuis tout eſſouflé. C'eſt donc là notre gite;
Nous n'y ſerons pas mal.

LA RAME'E.

De jour comme de nuit,
Ton Maître n'y doit point apprehender le bruit,
La ruë eſt éloignée, on y dort à ſon aiſe.

SCAPIN *ſe mettant dans une chaiſe de commodité.*

Voilà pour faire un ſomme une admirable chaiſe.
Comme j'y ronfleroiſ.

LA

LA RAME'E.

S'il veut écrire, voi,
La table eſt bien garnie, il trouvera de quoi
Ancre, plume, papier, rien ne manque.

SCAPIN.

Et le reſte,
Tout va-t'il bien? je crains certains vuides indigeſtes,
A moins qu'on ait le ventre un peu rond, franchement,
On ſent des crudités...

LA RAME'E.

Tu le crains vainement:
Si tu veux déjeuner quatre fois; laiſſe faire,
Les pâtés, le bon vin.

SCAPIN.

Voilà bien mon affaire;
Il eſt tard, & peut-être on eſt prêt de dîner;
L'Office eſt-elle loin?

LA RAME'E.

Je m'en vais t'y mener,
Vien.

SCAPIN.

Boire un coup ou deux ne ſçauroit jamais nuire.

LE RAME'E.

Prend la clef de la chambre, & te laiſſe conduire.

SCAPIN.

Dans cet appartement tout me ſemble aſſez clos.

LA RAME'E.

Quand tu l'auras fermé tu peux être enrepos.

Après que Scapin a fermé la porte & qu'ils ſont partis, Angelique & Liſette rentre par la cloiſon.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOtre Machine encor ſur un pivot placée
Eſt dans le même état où nous l'avons laiſſée ;
Le reſſort par dehors étant bien arrêté,
On pouſſeroit en vain d'un & d'autre côté ;
Rien ne tourne, & les ais ſont joints de telle ſorte
Qu'on ne s'apperçoit point de cette fauſſe porte :
Entrez.

ANGELIQUE.

Et ſi quelqu'un nous vient ſurprendre ici ?

LISETTE.

Nous entendrons monter, n'ayez aucun ſouci.
D'ailleurs, qui peut venir ? on va ſe mettre à table.

ANGELIQUE.

Prenons donc ce moment, puiſqu'il eſt favorable.
Je vois une écritoire, il faut par un billet
Avertir Pontignan de garder le ſecret.

LISETTE.

Pour nous mettre en crédit ſur le pouvoir magique,
Ecrivez-lui d'un ſtile un peu Diabolique,
Et tranchez de l'eſprit, qui pour pénetrer tout,
Des murs les plus épais ſans peine vient à bout.

ANGEIQUE.

Mais pour ne rien riſquer quand j'aurai fait ma lettre,
Comme il faut qu'il la trouve, où la pourrois-je mettre
Mon Frere qui ſans doute ici l'amenera,
S'il la voit ſur la table avec lui la lira,
C'eſt à Pontignan ſeul que...

LISETTE.

Tout nous favoriſe ;
L'une de ces deux clefs doit ouvrir ſa Valiſe,

Lorſque je les prenois des mains du faux Flamand,
Votre Frere eſt entré pour vous heureuſement,
Il eſt cauſe en partant qu'il me les a laiſſées.

ANGELIQUE.

Hé bien ces clefs?

LISETTE.

Honneur aux têtes bien cenſées.
J'ouvrirai la Valiſe, & vous ſans le plier,
Tout du long au deſſus, vous mettrez le papier;
C'eſt le premier objet qui frappera ſa vûë.

ANGELIQUE.

Liſette, je me rens, la choſe eſt bien conçuë.
C'eſt là de quoi le mettre en de grands embarras.

LISETTE.

Il a l'eſprit bien fort, s'il ne s'étonne pas.
Par qui, quand nous aurons refermé la Valiſe,
Croira-t'il que ſans clefs la Lettre ait été miſe?
Ce tout eſt un vrai tour de magie.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai.
Ouvre, & prepare tout tandis que j'écrirai.

LISETTE *ayant ouvert la Valise.*

Rien ne s'offre à mes yeux que de propre & de riche.
Madame, en fait d'habit votre Amant n'eſt pas chiche :
Voyez ce Juſte-au-corps, de l'un à l'autre bout
L'ouvrage eſt merveilleux, l'or y brille par tout.

ANGELIQUE.

Montre, la broderie en eſt très délicate.

LISETTE *après avoir mis le Juſte-au-corps ſur une chaiſe.*

La même propreté dans tout le reſte éclate,
Voilà des points de France admirables.

ANGELIQUE.

Tu vas
Mettre tout en déſordre.

LISETTE.

Et ne le dois-je pas ?
Je prétend être Eſprit ; quand un Eſprit ravage
Rien n'en peut échapper, il met tout au pillage.
Ça, du beau maintenant il faut venir au laid,
Cette courte Valiſe eſt celle du Valet.
Ouvrons. Oh la vilaine odeur qui s'en exale !

Pour la bien viſiter tout m'y paroît trop ſale,
Des Marons, des Sabots, une Lettre, un Portrait :
Ah ! la laide guenon, quelle mine elle fait !
Mais liſons cette Lettre.

Elle lit.

Du Château de Pourceaugnac, à quatre lieuës de Limoge.

SCapin, mon amour, tu pars demain pour Paris, dont je ſuis grandement affligée. Je te redis adieu, & je t'envoye mon Portrait que tu baiſeras ſouvent ; car juſqu'à ton retour je baiſerai le tien plus de cent fois le jour. Je te prie de porter à mon Frere qui eſt Manœuvre du Roi au Château de Verſailles, des marons & une paire de jolis ſabots, raretés de notre pays. Je t'embraſſe de tout mon cœur, & te baiſe depuis les pieds juſqu'à la tête ; ſonge à ta folâtre Lambine, comme je ſongerai à mon petit fou Scapin.

On connoît par le ſtile
Que la Dame, au Monſieur, n'eſt pas fort difficile.
Bon, j'ai trouvé ſa bourſe, il faut voir ſon tréſor.

A-t'il bien amaſſé ? comment ! dix Loüis d'or,
Six écus d'argent blanc avec de la monnoye :
De ſon inquiétude il faut avoir la joye.
Emportons ſon argent, & pour l'en conſoler,
Cherchons s'il eſt friand de quoi le regaler :
La piece ſans cela ne peut être accomplie :
J'ai d'anis bien muſqués une boëte remplie,
Verſons-les dans ſa bourſe, & tirons ces gros gands,
De la Valiſe ouverte indice convaincans.
Fermons préſentement.

ANGELIQUE.

Voici ma Lettre faite.

LISETTE.

Pour bien ſauter aux yeux l'écriture eſt complete,
Les traits en ſont ſi grands qu'on les peut voir de loin,
Vous vous ſçavez en tout contrefaire au beſoin.

ANGELIQUE.

Comme il pourra montrer cette Lettre à mon Frere,
J'ai crû que je devois changer mon caractere.
Ne ferme point encor.

LISETTE.

Pourquoi ?

ANGELIQUE.

Ce Juſte-au-corps

Que tu viens de tirer, tu le laiſſes dehors ?

LISETTE.

Je le fais à deſſein, afin que la ſurpriſe
Leur faſſe ouvrir d'abord l'une & l'autre Valiſe ;
Mais j'entens quelque bruit, coulons-nous promptement.

SCENE VIII.

ALCIDOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

ALCIDOR.

SI vous n'êtes pas bien dans cet appartement,
Nous vous mettrons ailleurs. Mais...

PONTIGNAN.

La façon eſt bonne,
Je ne prétens chez vous incommoder perſonne.

ALCIDOR.

Je vous laiſſe un moment, uſez-en, s'il vous plaît.

Comme Maître. Dans peu le dîner ſera prêt : On vous avertira.

SCENE IX.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

NOtre Hôte eſt fort affable, J'aime cela.

PONTIGNAN.

Tandis que nous ſerons à table, Cours à mon Perruquier porter les dix Loüis.

SCAPIN.

Ses yeux en les voyant ſeront bien réjoüis.
Jamais ſur le crédit je n'ai vû pareil homme,
Deux jours ſans le payer il croit perdre ſa ſomme,
Il vend cher le bonheur d'être un peu renommé.

PONTIGNAN.

Pourquoi mon Juſte-au-corps n'eſt-il pas enfermé ?

SCAPIN.

Il l'eſt, & bien plié.

PONTIGNAN.

Voi donc.

SCAPIN.

C'en eſt un autre.
Monſieur, de la Valiſe ai-je tiré le vôtre?
Il eſt là ſous la clef.

PONTIGNAN.

Si ce n'eſt pas le mien,
Tout s'y trouve ſemblable, il ne differe en rien,
Etoffe, aſſortiment, doublure, broderie.

SCAPIN.

On y ſeroit trompé: mais Monſieur, je vous prie...

PONTIGNAN *tirant quelques papiers de ſon Juſte-au-corps.*

C'eſt là mon Juſte-au-corps, ces lettres en font foi.
Tu ne l'as pas tiré de la Valiſe?

SCAPIN.

Moi?
Tiré, Non.

PONTIGNAN.

L'effronté menteur!

SCAPIN.

Si je déguiſe,
Si j'ai dans cette Chambre ouvert votre Valiſe...

Mais dans la mienne auſſi l'on aura fouragé,
Voilà de certains gands ... Ah je ſuis enragé?
Ouvrons vite, & voyons ſi l'on a pris ma bourſe,
Je n'ai plus qu'à me pendre, où ſera ma reſſource?
Ah me voilà remis! je l'apperçois.

PONTIGNAN.

Maraut!

SCAPIN.

Franchement je tremblois qu'elle n'eût fait le ſaut;
Mais qu'eſt-ce-ci? Monſieur, Ah!

PONTIGNAN.

Qu'as-tu?

SCAPIN.

Miſerable!
Vos dix Loüis...

PONTIGNAN.

Hé bien?

SCAPIN.

Ils ſont allez au Diable.

PONTIGNAN.

Maraut, que veux tu dire?

SCAPIN.

On a tout nettoyé,
Mon argent & le vôtre en dragée employé...

PONTIGNAN.

Ecoute; quelquefois je souffre qu'on plaisante,
Mais ici...

SCAPIN.

Quoi, Monsieur, croyez vous que je mente?
Ma bourse au lieu d'argent que j'y croyois garder...

PONTIGNAN.

Et qui te l'a donc pris...

SCAPIN.

Le faut-il demander?
Votre Dame Lutine, elle entend le Grimoire.

PONTIGNAN.

L'impertinent!

SCAPIN.

Fort bien, vous n'en voulez rien croire,
Peut-être en ce moment sans se montrer à nous,
Elle est à quatre pas qui se moque de vous.

PONTIGNAN.

Tu crois donc me voler & m'ébloüir d'un conte,
Je suis d'une foi lente, & j'ai la main très-prompte,
Garde de l'éprouver.

SCAPIN.

Ne vous montrai-je pas?

PONTIGNAN.

Cherche mes dix Loüis, & tu les trouveras.

SCAPIN.

Où les aller chercher, peut-on?...

PONTIGNAN.

Point de replique.

SCAPIN.

Sur votre Dame Eſprit vous êtes heretique;
Mais, Monſieur, croyez-en tout ce qu'il vous plaira,
Ma bourſe vous répond de ce qu'elle fera,
L'argent changé par elle en friande matiere...

PONTIGNAN.

Son pouvoir eſt bien grand.

SCAPIN.

Elle eſt plus que Sorciere,
Et le Diable, par qui ces tours lui ſont permis,
S'il n'eſt de ſes parens, eſt bien de ſes amis,
J'en ſuis ſûr.

PONTIGNAN.

Et moi, las d'entendre des ſottiſes:
Remets mon Juſte-au-corps & cache ces Valiſes.

SCAPIN *ouvrant la Valiſe de ſon Maître.*

Je vais le refermer, au hazard que ce ſoir
Nous le trouvions encor... Ah! Monſieur, venez voir.

Ce papier tout rempli d'une grande écriture ;
Qui l'a mis là ? L'argent changé c'eſt impoſ-
ture.
J'apporte là-deſſus de méchantes raiſons :
Mais cette Lettre ?

PONTIGNAN.

Elle eſt d'une Femme, liſons.

LETTRE.

COmme il n'y a rien de fermé pour moi, vous ne devez pas être ſurpris ſi vous trouvez cette Lettre en ce lieu où elle ne peut être vuë que de vous. Je ſuis fort contente de la priere que vous avez faite au Cavalier chez qui vous logez, d'aller rompre l'engagement où vous êtes avec Leonor ; cette marque d'une véritable paſſion pour moi, m'oblige à ſatisfaire l'envie que vous avez de me voir ; & ce ſera dès ce ſoir ; ſi par un billet que vous laiſſerez ſur votre table, vous m'aſſurez d'un entier ſecret ſur le rendez-vous que je me prépare à vous donner. Vous n'en pouvez dire un mot que je ne l'apprenne au même inſtant : prenez vos meſures là-deſſus, en parlant vous me perdrez pour toujours, & peut-être veux-je bien que vous cherchiez à me conſerver.

SCAPIN.

Hé bien, qu'en penſez-vous ?

PONTIGNAN.

Ce qu'il faut que j'en penſe.

SCAPIN.

Monſieur, mettez la main à votre conſcience :
Vous n'en ſçauriez douter, la Dame eſt un Eſprit,
Un corps qui perce tout, elle même le dit ;
Ce billet & la bourſe en ſont un témoignage.
Par où dans cette chambre avoir trouvé paſſage ?

PONTIGNAN.

Par quelque endroit caché que tu ne connois pas.

SCAPIN.

Et nos Valiſes ? hem ?

PONTIGNAN.

Grand ſujet d'embarras ;
Quelques bonnes que ſoient de pareilles ſerrures,
Contre certaines clefs en trouve-t'on de ſûres ?

SCAPIN.

Et comment, s'il vous plaît, a-t'elle deviné
Qu'un logement ici vous vient d'être donné ?
Dans le même moment que nous changeons de gîte ?
(Et je crois qu'on n'en peut avoir changé plus vîte.)

SCAPIN.

Si pour la découvrir il n'eſt que cette voye,
Vienne ici qui voudra faire le guet pour nous,
J'y mourrois de frayeur, ſi j'y reſtois ſans vous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LEONOR.

ANGELIQUE.

NE venir que la nuit, c'eſt là ſe faire attendre.

LEONOR.

Ici depuis long-tems je brûle de me rendre,
Mais par votre billet vous témoignez vouloir
Que ſoupant avec vous j'y paſſe tout le ſoir,
Je ne ſuis pas maîtreſſe, & j'ay dû de mon Pere
Obtenir le congé qui m'étoit néceſſaire :
Comme il étoit dehors j'attendois ſon retour.

ANGELIQUE.

Vous avez vû mon Frere ?

LEONOR.

Oui, presque tout le jour
Il m'a de votre Amant conté toute l'histoire :
Elle a des incidens qu'on aura peine à croire.
Rien n'est plus surprenant.

ANGELIQUE.

Vous ne sçavez pas tout,
Jusqu'ici de le voir j'ai sçû venir à bout ;
Mais il sera surpris encor de même sorte.
Dans son appartement j'ouvre une fausse porte,
Par où Lisette & moi, sans qu'on nous puisse voir,
Quand nous voulons entrer, nous avons tout pouvoir.
Même une fausse clef qu'en nos mains on a mise,
Nous est très-favorable, elle ouvre sa Valise ;
Et c'est là que tantôt un billet enfermé,
Du dessein que j'ai pris l'a d'abord informé :
Au plaisir de me voir ce billet le prepare.

LEONOR.

Pour le faire tenir la voye est assez rare,

Cependant les moyens vous en sont fort aisez.

ANGELIQUE.

Je demandois réponse ; & la voici, lisez.

LEONOR *lit.*

Quoique le lieu où j'ai trouvé votre Lettre me fasse penser de vous les choses les plus extraordinaires, rien ne me peut empêcher de courir au rendez-vous que je vous demande depuis si long-tems. Donnez-le moi donc dès aujourd'hui, s'il se peut ; je vous promets un entier secret, & me rendrai par où il vous plaira.

Malgré son embarras la réponse est précise.

ANGELIQUE.

Elle étoit sur la table où Lisette l'a prise.
Comme il ne s'agit plus que de me faire voir
Pour éprouver sur lui quel sera mon pouvoir....

LEONOR.

Vous l'aimez donc assez pour souffrir avec peine,
Que l'amour vous rendît sa conquête incertaine ?

ANGELIQUE.

Je l'avoue, & voilà ce que vous me causez :
Cependant prenez garde à quoi vous m'exposez.

Pontignan près de vous n'a-t'il rien à pretendre ?

LEONOR.

Votre Frere bientôt doit venir vous l'apprendre.
Il eſt avec mon Pere ; & vous pouvez juger
Quand par lui Pontignan cherche à ſe dégager,
Qu'en faveur de Damis mon Pere ſans murmure
De ce premier Amant ſouffrira la rupture.

SCENE II.

ANGELIQUE, LEONOR, LISETTE.

ANGELIQUE.

HE' bien, notre Corbeille, as-tu tout aprêté ?

LISETTE.

Vous vous loüerez, je crois, de mon habilité,
La Corbeille où j'ai mis l'écharpe en broderie,

Se fera remarquer par sa galanterie;
Rien n'est mieux assorti de rubans & de nœuds.

LEONOR.

Pontignan vous aimant n'est pas trop malheureux,
Ce present est pour lui, l'amour ainsi l'ordonne,

ANGELIQUE.

A deux cens pas d'ici ce soir le bal se donne.
Mon Frere qui l'y mene, & veut me le montrer,
Déguisée avec vous prétend m'y rencontrer.
Là je dois à ses yeux laisser voir mon visage,
Songez dans cette Scene à faire un personnage.

LEONOR.

Volontiers, si l'Hymen doit m'unir à Damis,
Par vous seule à mes vœux ce bonheur est acquis;
Ainsi vous devant tout dans un amour si tendre,
Il n'est rien que de moi vous ne puissiez attendre.

SCENE III.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LEONOR, LISETTE.

ALCIDOR.

Partagez tout l'amour que votre Amant ressent,
Aimable Leonor, votre Pere y consent;
Il voit avec plaisir que Pontignan d'une autre
Préfere l'Hymenée & le préfere au vôtre,
Et qu'en se dégageant il le laisse en pouvoir
D'accorder à leurs feux ce qu'il croit leur devoir.
Suivez donc ce penchant qui vous va, sans alarmes,
D'une tendre union faire goûter les charmes,
Un pareil changement vous doit être assez doux.

LEONOR.

J'aimois, vous le sçavez; & quand j'apprens de vous.

Que dans ma paſſion rien ne m'eſt plus contraire,
Mon cœur rempli de joye a peine à vous le taire;
Peut-être j'en dis trop, mais.....

ALCIDOR.

Que ne peut ma Sœur
Prendre vos ſentimens, un mari lui fait peur;
Et quand de Pontignan je lui peins le merite....

ANGELIQUE.

Et voulant m'engager vous allez un peu vîte;
Quoiqu'en effet l'Hymen ait pour moi peu d'appas,
Un choix que vous feriez ne me déplairoit pas;
Mais enfin votre Ami que l'amour d'une belle,
Depuis qu'il eſt ici fait ſoupirer pour elle;
Voudra-t'il renoncer à cet engagement,
Parce que vous voulez en faire mon Amant,
Si mon cœur prévenu refuſe de vous croire?

LEONOR.

Angelique a raiſon, il y va de ſa gloire;
Si vous voulez qu'elle aime, elle merite bien
Qu'un cœur rempli d'amour ſe donne pour le ſien.
Vous m'avez dit tantôt que pour une inconnuë,

Pontignan, ...

ALCIDOR.

Sa folie à tel point eſt venuë,
Que d'un avanturier aimant les embarras,
Il ſe plaît à ſouffrir pour ce qu'il ne voit pas.

ANGELIQUE.

Pour ne prendre avec lui nulle fauſſe meſure,
Il faut attendre au moins la fin de l'avanture.

ALCIDOR.

Pour voir ſi ſans raiſon je prends ſes interêts,
Vous pourrez dans le bal examiner ſes traits.
Mais, belle Leonor, ſi vous n'y prenez garde,
Le bonheur de Damis peut-être ſe hazarde,
Pontignan eſt bien-fait, & pourra vous charmer.

LEONOR.

Pour rien craindre de lui je ſçais trop bien l'aimer;
Puiſqu'il doit être au bal où l'entrée eſt publique,
Allez, je vous promets d'y mener Angelique.
Lorſque nous l'aurons vû, ſelon qu'il nous plaira,
S'étant examinée, elle s'expliquera.

ALCIDOR.

J'entens venir quelqu'un: ſortez, *c'eſt lui* peut-être.

SCENE IV.

ALCIDOR, SCAPIN.

ALCIDOR.

AH! c'eſt donc toi, Scapin?

SCAPIN.

Je rentre avec mon Maître;

ALCIDOR.

Qu'a-t'il fait tout le jour?

SCAPIN.

Il a toujours marché;
Il m'a fallu le ſuivre, & j'en ſuis déhanché;
Nous avons de Paris viſité chaque ruë.

ALCIDOR.

Et la Dame voilée?

SCAPIN.

Oh! Monſieur.

ALCIDOR.

L'a-t'il vûë

SCAPIN.

Non.

ALCIDOR.

Le quartier changé la met peut-être à bout,

Ayant qu'elle ait apris, ...

SCAPIN.

Monſieur elle ſçait tout;
Ah! ſi j'oſois parler....

ALCIDOR.

Qui te retient?

SCAPIN.

La peſte!
S'attaquer aux Eſprits, c'eſt joüer de ſon reſte,
Attendez.

ALCIDOR.

Que fais-tu?

SCAPIN.

Si la Dame étoit là.

ALCIDOR.

Où?

SCAPIN.

Derriere ou devant, je crois que la voilà.
Ah!

ALCIDOR.

Tu perds donc l'Eſprit?

SCAPIN.

Tout pour elle eſt poſſible;
Elle a ſon Krauſmirduf qui la rend inviſible,
Nos Valiſes....

ALCIDOR.

Hé bien?

SCAPIN.

Ah! Monsieur, on m'a pris,
En changeant mon argent, pour un mangeur d'anis.

ALCIDOR.

Comment?

SCAPIN.

On a beau dire, à moins qu'être sorciere....

SCENE V.

PONTIGNAN, ALCIDOR, SCAPIN.

PONTIGNAN.

VA m'attendre là haut avec de la lumiere.

SCAPIN.

Moi, Monsieur!

PONTIGNAN.

Va, te dis-je, & ne raisonne pas

SCAPIN.

Et l'Eſprit.

PONTIGNAN.

Ne crains rien, je marche ſur tes pas.

SCAPIN.

C'eſt fait, me voilà mort, Dieu veüille avoir mon ame.

SCENE VI.

PONTIGNAN, ALCIDOR.

PONTIGNAN.

HE' bien, qu'avez-vous fait en faveur de ma flâme ?
Me rend-on ma parole, & ſuis-je dégagé ?

ALCIDOR.

Si ſous d'heureuſes loix l'amour vous a rangé,
Vous n'aurez contre vous Leonor ni ſon Pere :
Aimez, à tous les deux la rupture a ſçû plaire.
Quelques mots échapez m'ont fait appercevoir

Qu'un autre Amant s'offroit qu'ils
recevoir ;
Ainſi ce changement à tous eſt f
PONTIGNAN.
Qu'à vos ſoins genereux je me tien
ble !
Sans nul ſcrupule enfin je puis m
ner
A ce que de mon ſort l'amour v
ner.
ALCIDOR.
Si la Dame inconnuë eſt tout ce
flatte,
Il n'eſt pas encor tems que votre jo
Ce n'eſt point votre fait. Vous ch
tous lieux,
Et ne vouloir jamais ſe montrer à
C'eſt par un trait d'eſprit tâcher à
prendre.
Le piege eſt dangereux, il faut v
fendre,
Et fuir les rendez-vous, où ſeul
cours
Vous pourriez avoir tout à craindr
jours.
PONTIGNAN.
L'invincible penchant qui vers elle
ne,

M'eſt d'un heureux ſuccès une preuve certaine ;
Il entre en cet amour de la fatalité,
Je ne l'ai jamais vûe, & j'en ſuis enchanté.

ALCIDOR.

Peut-être prendrez-vous des meſures nouvelles,
Lorſque ce ſoir au bal vous aurez vû nos Belles.
Vous avez beau cherir d'inviſibles appas,
Ce qu'on voit touche plus que ce qu'on ne voit pas.

PONTIGNAN.

Je verrai, je le crois, des objets tout aimables ;
Mais tous ces ſentimens nobles incomparables,
Par qui l'on voit ſans ceſſe une ame s'élever,
Ces tours charmans d'eſprit, pourrois-je les trouver ?

ALCIDOR.

L'eſprit, les ſentimens ont de ſenſibles charmes ;
Mais aſſez rarement un cœur leur rend les armes,
Si la beauté n'ajoute à ces dons précieux,
Certain éclat brillant qui ſatisfait les yeux.
Si je vous fais trouver dans la même perſonne....

PONTIGNAN.

Souffrez qu'à son destin mon amour s'abandonne.

CASCARET *à Alcidor.*

Monsieur. . . .

PONTIGNAN *après que Cascaret a parlé à l'oreille d'Alcidor.*

On vous demande, adieu.

ALCIDOR.

Dans un moment,
Je vous irai rejoindre à votre appartement.

SCENE VII.

LISETTE *tenant une Corbeille couverte d'un Taffetas, & entrant par la cloiſon.*

DU preſent que je tiens ſans peur d'être ſurpriſe,
Je puis pour ma Maîtreſſe achever l'entrepriſe,
Un moment ſuffira pour m'en debarraſſer;
Mais où la Table eſt-elle afin de lui laiſſer?
Avançons quelques pas, c'eſt là qu'elle doit être,
Je ne la trouve point Il faut me reconnoître.
Où ſuis-je? ſi j'allois me perdre tout-à-fait.
La Table eſt d'un côté, de l'autre un Cabinet,
Sur la Tapiſſerie une main étenduë,
Pour me ſervir de guide.... Ah! me voilà perduë;

On vient ici, par où pourrai-je me ſauver ?
Ne ſçachant où je ſuis comment me retrouver ?

SCENE VIII.

SCAPIN, LISETTE.

SCAPIN *entrant par la porte, une chandelle à la main.*

ESprit, ſi près de moi tu fais la ſentinelle,
Voi mon cœur tout glacé d'une frayeur mortelle,
Ne va pas m'apparoître, & parmi les Eſprits,
Puiſſe te profiter l'argent que tu m'as pris.

LISETTE.

Par ſa lumiere enfin je me ſuis reconnuë,
Mais elle m'eſt nuiſible, il faut que je la tuë ;
Après cela je ſçais par où je dois rentrer.

SCAPIN.

Si c'eſt qu'à l'un de nous tu veüilles te montrer,

Mon Maître eſt plus que moi propre à vos diableries ;
Avec ſon eſprit fort.... A l'aide.

LISETTE *lui mettant la main ſur la gorge après avoir éteint ſa chandelle*,

Si tu cries,
Je t'étrangle.

SCAPIN,

Ah! pardon, je vais crier tout bas. Miſericorde!

LISETTE.

Encore?

SCAPIN.

Hé, l'on ne m'entend pas.

LISETTE.

Tantôt en mots fâcheux pour détourner ton Maître,
Tu nous faiſois paſſer.....

SCAPIN.

Non, cela ne peut être;
Je lui peins les Eſprits les plus honnêtes gens.

LISETTE.

Il faut pour te punir de ces mots outrageans,
Que mes griffes te ſoient un ſujet d'être ſage,

SCAPIN.

Ah! je me tiens pour mort, que veux-tu davantage?

LISETTE.

Seras-tu pour nous?

SCAPIN.

Oui, garde de trop ſerrer, J'ai la peau délicate, &....

SCENE IX.

PONTIGNAN, SCAPIN, LISETTE.

PONTIGNAN.

SCapin?

SCAPIN.

Qui m'appelle?

PONTIGNAN.

Qu'eſt-ce donc? avec qui parles-tu ſans chandelle.

SCAPIN.

Bon, à me lutiner l'Eſprit s'eſt diverti.

PONTIGNAN.

L'Eſprit! Quoi tu l'as vû?

SCAPIN.

Non, mais je l'ai ſenti;
N'allez pas avancer, Monſieur, il eſt tout proche;
Et s'il faut qu'une fois ſa griffe vous accroche.....

PONTIGNAN.

Un Eſprit! ça voyons ce que l'Eſprit prétend.

LISETTE.

Sauvons-nous.

PONTIGNAN *prenant la Corbeille.*

Je le vais réjoüir, s'il m'attend,
Je tiens quelque choſe.

SCAPIN.

Oui.

PONTIGNAN.

Qui que tu puiſſe être,
Demeure.

LISETTE.

Quel malheur! j'ai rencontré le Maître.

PONTIGNAN.

Scapin, l'Eſprit eſt pris.

SCAPIN.

Tant mieux, ne lâchez rien.

PONTIGNAN.

De la lumiere ! vîte.

SCAPIN.

On y va, tenez bien.

PONTIGNAN.

Ah ! ma foy s'il s'échape, il aura de l'adreſſe.

LISETTE.

Il a pris la Corbeille il faut que je la laiſſe.

Elle rentre par la Cloiſon.

SCENE X.

PONTIGNAN *tenant la Corbeille.*

ENfin, mon cher Eſprit, nous verrons, par quel art.....

Mais quelle eſt ma ſurpriſe ! On ſe tire à l'écart,

On ſe ſauve ; ſuivons, cherchons qui ce peut être:

Ce que l'on m'a laiſſé dans les mains faire connoître,
Qu'ici quelqu'un caché cauſe tout l'embarras.
Comme j'avois d'abord touché du taffetas,
J'ai cru que je tenois une femme. Peut-elle
S'être ainſi dérobée ?

SCENE XI.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

APporte la chandelle. Tôt.

SCAPIN.

J'ai couru toujours, & n'ai pû moins tarder.

PONTIGNAN.

Vien voir, Scapin.

SCAPIN.

Monſieur, je n'oſe regarder.
L'Eſprit eſt-il bien laid ?

PONTIGNAN.

Ta ſotiſe me tuë;
Eclaire

Eclaire ici.

SCAPIN.

Sa griffe eſt-elle bien crochuë?

PONTIGNAN.

Voudras-tu t'approcher.

SCAPIN.

Je palpite, & mon cœur....
Ah! ſa barbe de bouc m'a fait tranſir de peur,
J'ai cru la voir.

PONTIGNAN.

Maraut.

SCAPIN.

Monſieur, l'Eſprit, de grace,
Si l'on vous fait payer vos tours de paſſe-paſſe,
Quoique par vous griffé je ſuis votre Valet;
C'eſt mon Maître, & non moi qui vous tient au collet.

PONTIGNAN.

De quelle patience il faut s'armer.

SCAPIN.

Courage,
Voyons, puiſqu'il faut voir: ouf. Mais helas! j'enrage,
Quoi, Monſieur, vos efforts ont été ſuperflus?

L'Eſprit que vous teniez, vous ne le tenez plus?

PONTIGNAN.

Non, quoiqu'entre mes mains, il a ſçû ſi bien faire,
En me laiſſant ceci, qu'il s'eſt tiré d'affaire.
Il ne peut être loin, voyons de toutes parts.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, nous n'avons qu'à nous tenir gaillards.
Contre nous cette nuit, s'il peut trouver main forte,
Il nous étrillera d'une diable de ſorte;
Après ce que tous deux nous avons fait & dit.....

PONTIGNAN.

Va, va, puiſque la peur a fait ſauver l'Eſprit,
C'eſt peu de choſe. Vien, viſitons tout, regarde,
Cherche ſous ce Tapis.

SCAPIN.

Moi chercher! je n'ai garde.

PONTIGNAN.

J'ai le bras fort peſant.

SCAPIN.

Hé.

PONTIGNAN.

Crains de l'éprouver.

SCAPIN.

Que chercherois-je moi ? je ne veux rien trouver.

PONTIGNAN.

Tien, ceci.

SCAPIN.

Quoi toucher à ce qui vient du Diable ?

PONTIGNAN.

Tien te dis-je.

SCAPIN.

Monsieur, mettez dessus la Table.

PONTIGNAN.

Le Coquin !

SCAPIN.

Pour l'Esprit vous n'avez point de foi,
Si vous aviez senti ses griffes comme moi....
Voyez, j'en porte au cou les marques bien empraintes.
Et cela, m'a-t'il dit, pour....

PONTIGNAN.

Il t'a fait ses plaintes ?
Il t'a parlé ?

SCAPIN.

Sans doute, il prétend que je nuis
A la Dame Lutine autant que je le puis.

PONTIGNAN.

Il a tort.

SCAPIN.

Tort ? ſa plainte eſt très-déraiſonnable,
Vous empêchai-je, moi, de vous donner au Diable ?
Si c'eſt votre plaiſir d'aller gîter là bas.
Que faire ?

PONTIGNAN.

J'écoute, & je ne cherche pas.

SCAPIN.

Bon, chercher un Eſprit, c'eſt nous la bailler bonne,
Avez-vous vû par tout ?

PONTIGNAN.

Je ne trouve perſonne.

SCAPIN.

Enfin ſur les Eſprits vous voilà convaincu.

PONTIGNAN.

Point du tout.

SCAPIN.

L'Heretique !

PONTIGNAN.

Ai-je ſi peu vécu,
Que je puiſſe donner en de telles ſottiſes ?

SCAPIN.

Donc quoiqu'on ait tantôt fouragé nos Valiſes,
Bagatelle. Et ceci qu'eſt-ce, où l'avez-vous pris?

PONTIGNAN.

Quelqu'un me l'apportoit qui s'eſt trouvé ſurpris;
Et lorſque la lumiere étoit prête à paroître,
Ce quelqu'un s'eſt enfui.

SCAPIN.

Par où, par la fenêtre

PONTIGNAN.

Par la porte.

SCAPIN.

Monſieur, je l'aurois rencontré.
Non, non, c'eſt un Eſprit: lorſque je ſuis entré;
J'ai ſenti tout à coup que la maligne bête
S'eſt miſe en Chat-huan pour voler ſur ma tête,
Et j'ai même entendu, vrai comme je vous voi,
Qu'on diſoit: Tiens bien fort, je me mocque de toi.

PONTIGNAN.

La belle viſion!

SCAPIN.

Vous riez, mais Dieu ſçache.....

PONTIGNAN.

Levons ce Tafferas, & voyons ce qu'il cache :
La Corbeille eſt fort propre, & d'un art ſingulier.

SCAPIN.

Oh ! le Diable, Monſieur, eſt un maître ouvrier.

PONTIGNAN.

D'une Echarpe fort riche elle eſt accompagnée.

SCAPIN.

L'or en Enfer, dit-on, ſe donne par poignée :
Doit on être ſurpris s'il brille ici par tout ?

PONTIGNAN.

Pour mieux voir cette Echarpe étens-la par ce bout.

SCAPIN.

Monſieur, on voit aſſez que c'eſt une merveille.

PONTIGNAN.

Le Poltron ! Mais que vois-je, au fond de la Corbeille,
C'eſt un Billet. Liſons, il nous fera ſçavoir
Quand l'Inconnuë enfin prétend ſe laiſſer voir.

BILLET.

JE ſçais que vous devez aller cette nuit au Bal ; portez-y l'Echarpe que je vous envoye, elle ſervira de marque à un homme maſqué qui vous connoîtra en la voyant. Laiſſez-vous conduire où il vous menera, ſi vous avez envie de voir une perſonne qui ne cherche qu'à vous rendre heureux. On ira prendre votre réponſe au même lieu où l'on a trouvé la premiere, afin de ſçavoir ſi vous voulez que je vous attende.

SCAPIN.

Tout cela ne vous donne aucune inquiétude?

PONTIGNAN.

La Dame en ce logis doit avoir habitude;
Et par quelque Valet qui ſe cache de moi,
Elle y fait apporter tout ce que je reçoi.

SCAPIN.

Les Eſprits ſont pour vous des contes apocryphes;
Mais pourtant un Valet, Monſieur, n'a point de griffes,
Et je ſçais que c'en ſont qui très-étroitement.....

PONTIGNAN.

Un ſiege.

SCAPIN.

Vous allez répondre?

PONTIGNAN.

Assurément.

SCAPIN.

Hé vous vous laisserez tantôt conduire au Masque?

PONTIGNAN.

Que m'en conseilles-tu?

SCAPIN.

Moi? Vous seriez fantasque,
Si lorsque pour vous mettre à bouche que veux-tu,
Une Dame d'honneur & pleine de vertu,
D'un rendez-vous de nuit vous honore chez elle,
Vous n'alliez sans rien craindre où l'Amour vous appelle.

PONTIGNAN *après avoir écrit.*

Pour apprendre le nom de celle qui m'écrit,
J'imagine un moyen d'attraper notre Esprit.
Je vais feindre avec toi de faire un tour en Ville,
Pour tromper les Valets cette feinte est utile,
Tu prendras pour sortir un flambeau devant eux.

Puis

Puis un moment après nous rentrerons tous deux;
Et nous coulant ici ſans bruit & ſans lumiere,
Nous épierons l'agent de la Dame ſorciere:
Je parle ſelon toi. L'officieux Valet,
Qui nous croira dehors ſera pris au filet;
En cherchant ma réponſe il ſe rendra viſible.

SCAPIN.

Oui, mais auſſi peut-être il ſe rendra ſenſible:
Monſieur, ſerai-je là néceſſaire avec vous?

PONTIGNAN.

Tu peux craindre où je ſuis?

SCAPIN.

On me rouëra de coups;
L'Eſprit n'en veut qu'à moi.

PONTIGNAN.

Ne t'en mets point en peine.

SCAPIN.

Pour la ſeconde fois s'il faut qu'il me reprenne,
Je ſuis mort. La pitié vous devroit bien toucher,
D'autres fuiroient l'Eſprit, & vous l'allez chercher.
Mais puiſque vous voulez que je vous faſſe eſcorte,

Vous répondrez de moi ſi le Diable m'emporte.

PONTIGNAN.

De ſa griffe au beſoin je puis te garentir,
Deſcendons l'un & l'autre, & feignons de ſortir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LEONOR.

ANGELIQUE.

PUisque la complaiſance où
mon Frere m'engage,
Veut que ce ſoir au Bal je montre
mon viſage,
Je me démaſquerai, mais pour un ſeul mo-
ment.
Si Pontignan y peut trouver quelque agré-
ment,
Dans notre rendez-vous que je lui donne en-
ſuite,
De ce qu'il en croira je puis me voir inſtruite,
Et ſçavoir, de mes traits l'entendant diſcourir,
Si je dois me cacher ou bien me découvrir.

LEONOR.

Comme il vous a déja vingt fois entretenuë,
Vous pourrez à la voix en être reconnuë.

ANGELIQUE.

En lui parlant au Bal, je la déguiserai:
Le masque m'aidera. Mais vous...

LEONOR.

Je me tairai.
Et me prépare à voir avec beaucoup de joye,
Qu'à servir votre amour votre Frere s'employe.
Quand même il connoîtra que vous touchez son cœur,
Il ne lui dira pas que vous êtes sa Sœur.
Il sera fort plaisant qu'en vous parlant, ce Frere,
Pour vous cacher à lui vous traite en étrangere;
Quand il vous connoîtra que son fort sera doux!

ANGELIQUE.

Mais s'il ne venoit pas tantôt au rendez-vous?

LEONOR.

Au désir de vous voir croyez-vous qu'il renonce,
Lui dont l'empressement...

ANGELIQUE.

Nous verrons sa réponse.

Si nous avions Liſette ? Il ne faut qu'un moment
Pour entrer & la prendre en ſon appartement,
Chacun eſt éloigné, tout me paroît tranquille,
Avecque ſon Valet Pontignan eſt en Ville,
Ils viennent de ſortir.

LEONOR.

Liſette eſt-elle loin ?

ANGELIQUE.

De notre faux Flamand comme j'aurai beſoin,
Il falloit l'avertir, & je l'en ai chargée;
Amander Pontignan je me ſuis engagée,
C'eſt lui qui dans le Bal l'ira prendre maſqué.

LEONOR.

Cet homme à vous ſervir eſt aſſez appliqué.

ANGELIQUE.

Je m'en reſſouviendrai.

LEONOR.

Sans attendre Liſette,
Si ſur ce rendez-vous vous êtes inquiete,
Pour ſçavoir s'il faudra l'attendre cette nuit,
Nous pouvons dans ſa chambre entrer ſans faire bruit,
Y prendre ſa réponſe.

ANGELIQUE.

Allons-y tout à l'heure:

Mais comme il faut qu'au guet l'une de nous demeure,
Tandis que j'épierai tous ceux de la maiſon,
Par les ais du pivot qui ſoutient la cloiſon,
Voudrez-vous entrer ſeule & chercher ſur la table?

LEONOR.

Si je le veux? pour vous je ſuis du tout capable.

ANGELIQUE.

Mon Frere peut venir; ſi je l'entens monter,
J'irai vîte au devant afin de l'arrêter:
Cependant dans le ſoin que l'amitié vous donne,
Vous pourrez aiſément....

LEONOR.

Et s'il ne vient perſonne,
Vous vous tiendrez toujous au paſſage,

ANGELIQUE.

A trois pas.
Afin que la clarté ne nous trahiſſe pas,
Prenons ce que Liſette a préparé pour elle:
Une lanterne ſourde avec de la chandelle,
Fermons-là: vous, entrez; & moi faiſant le guet,
Vous n'aurez qu'à l'ouvrir pour prendre le Billet.

LEONOR.

J'eſpere en le cherchant ne perdre pas ma peine,
Repoſez-vous ſur moi.

ANGELIQUE.

Venez, que je vous mene;
Comme il faut qu'en marchant nous cachions la clarté,
Je ſerai votre guide en cette obſcurité.

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN.

Ils entrent ſans lumiere par la porte.

PONTIGNAN.

NOus n'avons en entrant été vûs de perſonne.

SCAPIN.

N'avoir point de lumiere!

PONTIGNAN.

As-tu peur?

SCAPIN.

Je friſſonne.
Ce lutin qui tantôt a penſé m'étouffer,

N'a pas beſoin de voir pour me venir griffer.

PONTIGNAN.

N'en apprehende rien, le lutin eſt bon Diable,
Voyons ſi mon billet eſt encor ſur la table,
Je l'y retrouve, bon. On viendra le chercher,
Tous deux à quelque coin ſongeons à nous cacher.

SCAPIN.

Où vous éloignez-vous? Monſieur, qu'il vous ſouvienne...

PONTIGNAN.

Si tu parles toujours, crois-tu que l'Eſprit vienne?

SCAPIN.

Tant mieux s'il ne vient pas. Je ne ſçais où je ſuis,
Il me faut regagner la porte ſi je puis;
Là dehors j'aurai moins... Au ſecours.

PONTIGNAN.

Miſerable.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je croyois avoir trouvé le Diable,
C'étoit vous.

PONTIGNAN.

Pretens-tu long-tems faire le ſot?
Viens ici, s'il t'échape encor le moindre mot,

Tu verras.

SCAPIN.

Attendez, Monsieur.

PONTIGNAN.

Que veux-tu faire ?

SCAPIN *le prenant par son Juste-au-corps.*

En vous tenant serré je consens à me taire,
Je tremble, mais enfin je ne dirai plus rien.

SCENE III.

ANGELIQUE, LEONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

ANGELIQUE *à l'entrée de la cloison.*

LA table est en entrant.

LEONOR.

Je la trouverai bien.

Angelique se retire.

PONTIGNAN.

On se parle, entens-tu, Scapin ?

SCAPIN.

J'entens de reste.
Deux Diables au lieu d'un nous en vont donner, peste!
Me voilà presque mort.

PONTIGNAN.

On marche.

SCAPIN.

Vous voyez
Comme il n'est point d'Esprit.

PONTIGNAN.

Chut.

SCAPIN.

Si vous m'en croyez,
En conjurant ceux-ci, de peur que pis n'arrive.

PONTIGNAN.

Leonor ouvre sa lanterne sourde.
Vois-tu de la clarté?

SCAPIN.

La peur est laxative,
Je suis perdu.

PONTIGNAN.

Scapin, c'est une Femme, voi,
Regarde.

SCAPIN.

Regarder, c'est pour mourir d'effroi.

PONTIGNAN.

Comment?

SCAPIN.

D'un Diable Femme, eſt-il cœur qui ne tremble?
Monſieur, c'eſt pis cent fois que vingt Diables enſemble.

PONTIGNAN.

Ce qu'on en voit eſt beau, ſi le reſte eſt égal.

SCAPIN.

Toute cette beauté n'eſt qu'un charme infernal,
Ne vous arrêtez point au brillant qui vous frappe,
Tout en eſt faux.

PONTIGNAN.

De peur qu'elle ne nous échappe,
Tiens-toi de ce côté, je vais de celui-ci.

SCAPIN.

Quel poſte!

LEONOR *approchant la table.*

Son billet doit ſe trouver ici,
Je crois l'appercevoir: POUR L'AIMABLE INCONNUE.
Le voilà: retournons par où je ſuis venuë.

PONTIGNAN *à Leonor.*

Je crois qu'en mon billet vous prenez interêt.

LEONOR *voulant fuir, trouve Scapin.*

Ciel! j'étois épiée. Ah!

SCAPIN.

Pardon, s'il vous plaît,
Mon cher Monsieur le Diable, on m'a mis là par force,
Passez votre chemin, sans me donner d'entorce.
Déja de votre grace il vous a plû sur moi,
Mettre vos...

PONTIGNAN.

Vous voulez vous cacher, mais pourquoi?
Le desir d'éclaircir ma trop longue avanture,
Ne me fait rien tenter qui passe la nature;
Demandant à vous voir blesse-t'on vos appas?

LEONOR.

Voyez-moi, j'y consens, mais ne me touchez pas.
Autrement vous perdrez la charmante conquête
Que depuis si long-tems le destin vous apprête.
Ne cherchez point par où vous pouvez parvenir
Au bonheur que l'Amour vous doit faire obtenir.
Viendrez-vous où l'on est chargé de vous conduire?

PONTIGNAN.

Vous tenez un billet qui vous en peut instruire,

J'ai de la fermeté plus que vous ne penſez,
Tout me porte à m'y rendre, & j'irai.

LEONOR.

C'eſt aſſez.
Si l'amour juſqu'ici lent à vous ſatisfaire,
Du bien qui vous attend vous a fait un myſtere,
Pour mériter de voir ce myſtere éclairci,
Sortez ſans me répondre, & me laiſſez ici.

SCAPIN.

Ah! pour le refuſer l'Eſprit eſt trop honnête;
Monſieur, vous lui devez accorder ſa requête;
Laiſſons-le ſeul, ſortons.

PONTIGNAN.

Quoi! ſortir ſans ſçavoir
Quel peut-être ce bien que je dois recevoir,
C'eſt trop être incertain, il eſt tems de connoître
Si...

SCAPIN.

Madame l'Eſprit, pardonnez à mon Maître,
Ou ſi vous vous fâchez de nous voir en ce lieu,
Il ne tient pas à moi qu'on ne vous diſe adieu,
Vous vous en ſouviendrez, s'il vous plaît.

LEONOR.

S'il s'obſtine
A ménager ſi mal le bien qu'on lui deſtine,
Quelque rare bonheur qui lui ſoit reſervé,

Peut-être pour jamais en ſera-t-il privé,
Il doit craindre.

PONTIGNAN.

La peur ne peut rien ſur mon ame,
Il faut venir au fait; vous n'êtes point la Dame
A qui depuis dix jours j'ai parlé tant de fois,
Je le ſçai. Vous n'avez ſa taille ni ſa voix,
Cependant je vous vois trop bien faite & trop belle,
Pour vous croire d'un rang qui ſoit au deſſous d'elle.

LEONOR.

Pour le rang entre nous il pourroit être égal,
Mais du reſte par moi vous en jugeriez mal;
En éclat de beauté ſon mérite eſt tout autre.

PONTIGNAN.

Il doit être bien grand, s'il ſurpaſſe le vôtre.
Mais que me direz-vous? ...

LEONOR.

Rien, quittez-moi, ſortez,
Je veux être ici ſeule; & ſi vous reſiſtez ...

SCAPIN.

Monſieur, encore un coup, puiſqu'on vous le demande,
Laiſſez l'Eſprit en paix, la grace n'eſt pas grande.
Pourquoi le chagriner?

PONTIGNAN.

Le ridicule ! Va,
Si c'étoit un Eſprit il ne ſeroit pas là,
Il auroit diſparu : mais ce n'eſt qu'une Femme,
Et tout ce qu'elle dit ne peut troubler mon ame.
Parlez donc, auſſi bien je ne vous quitte pas
Que je ne ſois ſorti de tous ces embarras.
Par quel ſubtil moyen ſans être découverte
Vous coulez-vous ici ?

LEONOR.

Vous cherchez votre perte.

PONTIGNAN.

N'importe, ſur ce point je veux être éclairci.

LEONOR.

Puiſqu'il faut que je parle, ôtez-moi de ſouci.
L'hiſtoire du ſecret que vous voulez apprendre,
Demande un long récit, & l'on peut nous entendre ;
Si quelqu'un par malheur me ſurprend avec vous,
Des nœuds faits par l'Amour vous rompez les plus doux.
Voyez donc là dehors ſi perſonne n'écoute.
Et pour ne me laiſſer là-deſſus aucun doute,
Tirez ſur nous la porte, & la fermez ſi bien
Que de cette entrevuë on ne ſoupçonne rien.

PONTIGNAN.

Scapin, voi là-dehors, & referme la porte, Va donc.

SCAPIN.

Si vous vouliez, Monſieur, me faire eſcorte.

PONTIGNAN.

Fat...

LEONOR.

Allez-y vous même, & pour un tel ſecret
Ne vous repoſez point ſur les ſoins d'un Valet.

SCAPIN.

L'Eſprit raiſonne juſte.

PONTIGNAN.

Il faut le ſatisfaire,

Scapin marche devant.

SCAPIN.

Volontiers.

PONTIGNAN.

Et m'éclaire.

SCAPIN.

Bon, pour marcher devant, mais...

Tandis qu'ils cherchent, Leonor rentre par la cloiſon.

PONTIGNAN.

Qu'eſt-ce que tu crains?

SCAPIN.

La lanterne, Monſieur, eſt bien entre vos mains,

PONTIGNAN.

PONTIGNAN.

Je t'entens, en Esprit tu te sçais bien connoître.
C'en est un ? tu le vois.

SCAPIN.

C'est ce que peut être,
Mais personne ne peut me guerir de la peur.

PONTIGNAN.

Poltron !

SCAPIN.

Tant mieux pour vous si vous avez du cœur.

PONTIGNAN.

N'entens-tu point du bruit ?

SCAPIN.

Non.

PONTIGNAN.

Ferme bien la porte.

SCAPIN.

Fermons pour empêcher que le Diable ne sorte.
Le vouloir retenir, il faut être enragé.

SCENE IV.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN *croyant retrouver Leonor.*

VOus n'avez rien à craindre, &..... Mais....

SCAPIN.

Je ſuis vengé, Voilà la Dame en l'air.

PONTIGNAN.

Qu'eſt-elle devenuë? Ciel! ne la vois-tu point; di?

SCAPIN.

Non, mais je l'ai vûë, M'étant tourné de loin, qui ſe greſſoit le cou, Et qui s'eſt auſſitôt enfoncé en un trou; C'étoit un grand Chat noir avec de longues cornes.

PONTIGNAN.

Tes folles viſions n'auront jamais de bornes.

SCAPIN.

Mocquez-vous-en, pour moi j'ai vû ce que j'ai dit.
Puiſque c'eſt une Femme, & non pas un Eſprit,
Que ne la trouvez-vous ?

PONTIGNAN.

Cherchons par tout. Je gage
Que nous découvrirons quelque ſecret paſſage.

SCAPIN.

Si vous n'en trouvez point, que ſera-ce ?

PONTIGNAN.

En ce cas
Je croirai que.... Mais non je ne le croirai pas,
Nous avons vû tous deux une Femme,

SCAPIN

A tout prendre,
C'en étoit la figure.

PONTIGNAN.

Elle s'eſt fait entendre
Elle a parlé.

SCAPIN.

D'accord. Mais d'un ton larmoyeux ;
Sa voix, remarquez bien, ſortoit d'un certain creux,

C'étoit du fond d'un puits comme un ſon qui ſe guinde;
Et d'ailleurs elle avoit les pieds faits en cocq d'Indes,
Et quatre ou cinq ergots renverſés par le bout:
Tandis que vous parliez je l'obſervois partout.
Je ſuis même trompé, ſi ſous ſa jupe bleuë,
Je n'ai point vû deux fois fretiller une queuë.
C'étoit un Diable, allez, je vous le garantis.

PONTIGNAN.

Un Diable!

SCAPIN.

C'en pouvoit être un des plus petits;
Mais toujours....

PONTIGNAN.

En effet ſa douceur doit ſurprendre.

SCAPIN.

C'eſt qu'en flagrant de lit il s'étoit laiſſé prendre.

PONTIGNAN.

Mais pouvant de l'Enfer attendre un prompt appui....

SCAPIN.

Oh! quand le Diable eſt pris, rien n'eſt ſi ſot que lui.

PONTIGNAN.

Toujours quelque raiſon à ta crainte eſt offerte ;
Vien, la tapiſſerie en cet endroit ouverte,
En couvrant la cloiſon ne cache-t'elle rien ?

SCAPIN.

Ce ſont de bas en haut des ais qui tiennent bien ;
Pouſſez fort, rien ne branle.

PONTIGNAN.

Il faut pourtant qu'on ſorte,
Quand on s'échappe ainſi, par quelque fauſſe porte ;
Où peut-elle être ?

SCAPIN.

Elle eſt, comme je l'ai dit,
Dans un trou que par tout ſe fait ouvrir l'Eſprit.

PONTIGNAN.

Ce ſecret ſera-t'il long-tems impenetrable ?
Allume la chandelle, en voici ſur la Table ;
J'ouvrirai la Lanterne afin de t'empêcher
De me dire.....

SCAPIN.

Oh ! pour rien je ne voudrois toucher
Tout ce qui me paroît infernal, je l'abhorre.

PONTIGNAN.

Ecoute.

SCAPIN.

Le Lutin auroit tout à souhait,
Si restant seul ici sans craindre sa visite....
Mais que puis-je esperer du changement de gîte ?
A la cave, au grenier quand j'irois me coucher,
Il connoît la maison, il m'y viendroit chercher.
Ici donc je promets pendant la nuit entiere,
De me venir planter avec de la lumiere ;
Mais à votre retour dont je doute tres-fort,
Ne vous étonnez point si vous me trouvez mort,
Quand je ne sentirois Lutin, Diable, ni Femme,
Je me connois, la peur me feroit rendre l'ame.
Vous dehors, qui viendra, Monsieur, me secourir ?

PONTIGNAN.

Ton cœur sera plus ferme. On frappe, il faut ouvrir.

SCAPIN.

J'y vais: Ciel !

SCENE

SCENE V.

ALCIDOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

ALCIDOR *voyant fuir Scapin.*

QUi te fait reculer de la ſorte,
Tu parois effrayé ?

SCAPIN.

C'eſt qu'en ouvant la porte,
Comme un corps quelquefois peut cacher un Eſprit,
J'ai craint que....

PONTIGNAN.

C'eſt un fou qui ne ſçait ce qu'il dit.

ALCIDOR.

On m'aſſuroit là-bas que vous étiez en Ville.

PONTIGNAN.

J'ai ſorti, mais j'ai pris une peine inutile,
Celui que je cherchois ne s'eſt point rencontré.

ALCIDOR.

Mes gens ne sçavent pas que vous soyez entré,
Faites-les avertir quand vous voudrez descendre.

PONTIGNAN.

Rien ici ne m'arrête, allons.

ALCIDOR.

Je viens d'apprendre
Qu'une jeune beauté d'un brillant sans égal,
Se prépare ce soir à masquer pour le Bal;
J'en sçais l'ajustement. Il faut que je l'engage,
Après quelque entretien, à montrer son visage;
Son esprit aussi vifs que ses charmes sont doux,
Peut-être touchera votre cœur malgré vous;
Et nous verrons après si la Dame invisible
Vous trouvera pour elle également sensible.

PONTIGNAN.

Le panchant qui d'abord m'asservit sous ses loix,
Ne me laisse point libre à faire un autre choix.

SCAPIN.

Le malheureux!

PONTIGNAN.

Ainsi cette beauté brillante
Que vous me vantez tant, & que je crois charmante,
Risqueroit avec moi l'honneur de ses appas,

En attaquant un cœur qui ne se rendroit pas.

ALCIDOR.

N'importe, voyez-la. Quelque fort que puisse être
Le panchant qui de vous d'abord s'est rendu maître,
Après qu'à l'affoiblir le tems aura pourvû,
Vous pourrez rappeller ce que vous aurez vû.

PONTIGNAN.

Enfin vous demandez seulement que je voye;
Ne m'engageant à rien j'y consens avec joye;
Dans tout le tems du Bal je m'abandonne à vous,
Descendons. Toi, Scapin, ferme tout, & suis-nous.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE, LA FOREST.

LEONOR.

Il ne t'a point connu ?

LA FOREST.

Je parlois par mesure,
Et ce masque cachoit ma Flamande figure ;
D'ailleurs du compliment que j'avois medité,
En termes tous François je me suis acquitté,
Pour le dépaïser voilà bien des affaires ;
Enfin tous les détours que j'ai crû nécessaires,
Je les ai pris : ainsi le rendez-vous va bien.

LISETTE.

Le mystere en est grand, que t'en a-t'il dit ?

LA FOREST.

Rien.
Seulement lorſqu'au Bal le priant de me ſuivre,
J'ai dit que ſans le voir on ne pouvoit plus vivre,
J'ai connu qu'en ſortant il fuyoit avec ſoin
D'avoir de ſa ſortie Alcidor pour témoin.
A trente pas de là je l'ai preſſé de prendre
Une chaiſe à porteurs que je faiſois attendre.
Il eſt entré dedans; & tandis qu'on lui fait,
Pour venir juſqu'ici faire un ample trajet,
Quand une nuit obſcure autant qu'elle peut l'être,
Par cent lieux détournés qu'il ne ſçauroit connoître,
On le mene & ramene afin de l'égarer:
Pour ſa reception je viens tout préparer.
Se diſpoſe-t'on....

LEONOR.

Oui: cette riche parure,
Qui nous a fait au Bal faire aſſez de figure,
Tu vois, en un moment nous avons tout quitté;
Mais contre les Porteurs quelle eſt ta ſeureté?
Ne parleront-ils point....

LA FOREST.

Vous n'avez rien à craindre,
Je les ai bien instruits de ce qu'ils doivent feindre ;
S'il les presse, ils diront d'un ton déterminé
Qu'au quartier de S. Roch ils l'auront amené,
Et pour l'embarrasser nommeront une rue
Que personne jamais à Paris n'a connue.
La porte de derriere où je le recevrai,
L'empêchera de voir qu'ils n'auront pas dit vrai ;
N'étant point averti de cette double entrée,
Comment la soupçonner ?

LISETTE.

Vous vous êtes montrée,
Il vous reconnoîtra.

LEONOR.

C'est ce que je prétens.

LA FOREST.

Il ne faut pas ici m'arrêter plus long-tems,
Je vais faire le guet à la porte.

SCENE II.

LEONOR, LISETTE.

LEONOR.

J'Admire
Juſqu'où l'amour conduit ceux que ſa flamme inſpire.

LISETTE.

Vous devez bien plutôt admirer un Amant,
Qui de tout ſans trembler attend l'évenement.
Tantôt ſur la Corbeille entre ſes mains laiſſée,
Son ame de frayeur devoit être glacée;
Vous ſurprenant enſuite il vous voit échaper,
Sans ſçavoir par quel art vous pouvez le tromper;
Et tous ces incidens, qu'il a ſujet de croire
Etre l'effet caché d'une ſcience noire
Ne le détournent point de ſe rendre en des lieux,

Où la mort eſt ſouvent le prix des curieux.
Pour Monſieur ſon Valet, la peur toujours le preſſe.
Mais Pontignan au Bal a-t'il vû ſa Maîtreſſe ?

LEONOR.

Après quelqu'entretien dont fort adroitement
Alcidor avec elle a fait l'engagement,
Elle a levé ſon loup comme par nonchalance,
Et s'eſt pendant ce tems condamné au ſilence.
Quand la Forêt maſqué l'a tiré par le bras,
Il a pour l'écouter reculé quelques pas ;
Et comme en de tels lieux aiſément on s'écoule,
Il s'eſt en un moment dérobé de la foule.
Son prompt départ nous marque un cœur ferme & conſtant ;
Et tandis qu'Alcidor en bas toujours l'attend,
Ne voulant plus rien voir nous ſommes revenuës
Continuer ici nos rôles d'Inconnuës.
Mais on l'amene, il vient, je vais le recevoir.

SCENE III.

PONTIGNAN, *conduit par la Foreſt maſqué*, LEONOR.

LEONOR.

VOus n'êtes pas, je crois, fâché de me revoir,

à la Foreſt & Liſette qui ſortent.

Vite, allez avertir.

PONTIGNAN.

Il eſt doux à ma flamme,
Que pour faire ceſſer le trouble de mon ame,
Vous cherchiez promptement à finir l'embarras
Où m'a mis un ſecret que je ne comprends pas.
Si j'entens bien l'avis que vous voulez qu'on donne,
Vous faites appeller la charmante perſonne,
Qui daignant à mes vœux permettre un doux eſpoir,
Doit m'accorder ici le plaiſir de la voir.

LEONOR.

Sa vûë à votre amour enfin rendra juſtice,

Mais ne craignez-vous point qu'elle ne vous puniſſe
D'avoir voulu tantôt par force m'arracher
Ce que ſes interêts m'obligeoient de cacher ?

PONTIGNAN.

Si l'on traite de crime un mouvement ſemblable,
L'amour qui l'a cauſé le doit rendre excuſable.
Aimer, ne ſçavoir qui, parler & ne point voir....

LEONOR.

D'un charme qui contraint connoiſſez le pouvoir ;
Contre toute ſa force il ne faut plus vous taire,
Qu'un peu de fermeté vous eſt fort néceſſaire.
Les grands biens vendent cher la gloire qui les ſuit :
En quel lieu croyez-vous que l'on vous ait conduit ?

PONTIGNAN.

Je ne le puis ſçavoir ; mais il ne ſçauroit être
Qu'un lieu très-ſûr pour moi quand je vous vois paroître.

LEONOR.

Et l'Eſprit familier qui tantôt a pris ſoin,
Vous preſent, de me rendre inviſible au beſoin,

Ne peut-il pas encor pour un effet ſemblable,
Me cachant à vos yeux, ſe rendre redoutable ?
Par qui, s'il vous en veut, ſerez-vous ſecouru ?

PONTIGNAN.

J'ignore par quel art vous avez diſparu ;
Mais pour l'Eſprit, qu'il vienne, on lui fera connoître
Si la crainte en mon cœur eſt capable de naître.

LEONOR.

Quelque ferme que ſoit votre cœur, il faut voir
Si l'Eſprit qui paroît ne pourra l'émouvoir.

SCENE IV.

LEONOR, ANGELIQUE, PONTIGNAN.

PONTIGNAN.

AH ! je vous reconnois ; les tranſports de ma flâme
Vers vous ſans balancer pouſſent toute mon ame ;

Mais voudrez-vous encor refuſer à mes vœux
Le bien tant ſouhaité qui doit me rendre heureux ?
Sous ce voile ennemi vous tiendrez-vous cachée ?

ANGELIQUE.

Non, à me laiſſer voir mon ame eſt attachée,
Je l'ai promis, il faut ſatisfaire à vos yeux;
Mais comme en vous aimant j'ai fait des envieux,
Je viens de découvrir, par cette même voye
Qui me montre par tout, qu'il faut que je vous voye ;
Que pour vous empêcher de vous donner à moi,
Une Dame a voulu ſurprendre votre foi.
Vous l'avez vûë au Bal, on prétend qu'elle eſt belle,
Dites-moi franchement ce que vous penſez d'elle ;
De la ſincerité que vous allez avoir,
Dépend ce bien ſi doux qui charme votre eſpoir,
Si vous vous déguiſez je ſçaurai le connoître ;

Et bien loin qu'à vos yeux je consente à paroître,
Quoiqu'à vous seul l'amour borne tous mes souhaits,
Tout commerce entre nous est rompu pour jamais.

PONTIGNAN.

Cette menace est vaine, & n'a rien qui m'étonne.
Je viens de voir sans doute une belle personne;
Si je m'étois pour vous senti moins enflammé,
Je l'avoüerai, peut être elle m'auroit charmé;
Mais les brillans appas qui parent son visage,
Ne peuvent de mon cœur en disputer l'hommage;
Et pour vous dire plus, tout ce qu'ils ont de doux,
Je ne l'ai regardé que par rapport à vous.
Si sa taille à mes yeux s'est montrée admirable,
C'est parce qu'à la vôtre elle est presque semblable;
Comme elle parle bien, dans ce qu'elle m'a dit,
Je me suis figuré le tout de votre esprit;
Enfin tout plein de vous je vous voyois en elle,

Et vous seule attirant tous mes soins, tout mon zele,
Lorsque du rendez-vous on m'est venu parler.
L'entretien de la Dame a t'il pû m'ébranler ?
N'ai-je pas aussitôt, d'un ardeur intrépide,
Marché pour y courir sur les pas de mon guide ?
L'amour qui me rendoit empressé pour vous voir,
M'a-t'il permis d'attendre....

ANGELIQUE.

On me l'a fait sçavoir,
Vous avez tout quitté; cependant prenez garde,
En ce que cet amour en ma faveur hazarde,
La nature peut-être en ce que je lui doi,
Pour me rendre contente a fait assez pour moi.
Mais enfin à vos yeux la Dame a paru belle,
Pour ne vous rien cacher je puis l'être moins qu'elle.
Si mes yeux, si mes traits moins propres à charmer,
Ne vous touchoient pas tant, me pourriez-vous aimer ?
Votre ame en ses desirs s'est-elle assez connuë?

Il me ſeroit fâcheux lorſque vous m'auriez vûë....

PONTIGNAN.

Ah ! Madame, perdez ce doute injurieux,
Mon cœur ne dépend point du conſeil de mes yeux.
Un panchant dont l'inſtinct ne ſçauroit ſe connoître,
Pour vous donner ce cœur s'en eſt rendu le maître;
Et le feu par l'inſtinct une fois allumé,
Quoiqu'il brûle toujours n'eſt jamais conſumé.
Vous m'avez déja vû reſpectueux, fidele,
Vous aſſurer cent fois d'une amour éternelle,
Je vous la jure encore; & ſi mon cœur jamais,
Démentoit lâchement le ſerment que je fais,
Puiſſe pour m'en punir le Ciel ſur moi répandre....

ANGELIQUE *levant ſon voile.*

Il ſuffit, voyez-moi, je dois enfin me rendre.

PONTIGNAN.

Dieux ! quel étonnement au mien peut être égal !
C'eſt vous que j'admirois, vous que j'ai vûë au Bal !

Vous que rendant justice à ce merite extrême,
Qui m'a frappé les yeux, j'ai cherchée en vous même !
Se peut-il, possedant les plus rares trésors
Des charmes de l'esprit & des graces du corps,
Que pour combler mes jours de bonheur & de gloire.....

ANGELIQUE.

Si vous m'aimez autant qu'il est doux de le croire,
Tenez-vous assûré du succès de vos feux.

PONTIGNAN.

Ah! de tous les Amans je suis le plus heureux ;
Mais Madame, achevez, & faites-vous connoître.

ANGELIQUE.

Quand vous sçaurez le rang où le Ciel m'a fait naître,
Vous en serez content, fiez-vous en à moi.

PONTIGNAN.

Sur un pareil secret vous soupçonnez ma foi.

ANGELIQUE.

Encore un jour ou deux laissez-moi vous le taire,

Quoiqu'un

Quoiqu'un fort interêt m'oblige à ce myſtere,
N'en croyez rien qui doive affoiblir votre eſpoir.

PONTIGNAN.

Et pendant ces deux jours où vous pourrai-je voir ?
Quand ? comment ?

ANGELIQUE.

Vous aurez demain de mes nouvelles ;
J'ai pour vous les porter des meſſagers fideles,
Vous avez éprouvé leur adreſſe.

PONTIGNAN.

Il eſt vrai,
Et quand il vous plaira, Madame, j'apprendrai
Par quel enchantement cette aimable Lutine.....

Montrant Leonor.

SCENE V.

PONTIGNAN, ANGELIQUE, LEONOR, LISETTE.

LISETTE.

VOtre Frere eſt rentré qui malgré moi s'obſtine.....

ANGELIQUE.

Vient-il?

LISETTE.

Vous l'allez voir.

ANGELIQUE *à Pontignan.*

Suivez-là promptement.
Liſette, Fais qu'il rentre en ſon appartement.
Tu le rameneras quand on m'aura quittée.
Ils ſortent.

LEONOR.

Tout ceci franchement ſent la Dame enchantée,
Myſtere ſur myſtere, il doit être ſurpris.

ANGELIQUE.

Les ſoucis en amour en font ſouvent le prix.

SCENE VI.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LEONOR.

ALCIDOR.

HE' bien il faut enfin, ma Sœur, parler sans feindre,
De moi sur Pontignan avez-vous à vous plaindre,
Vous l'ai-je trop vanté?

ANGELIQUE.

Je le trouve bien fait.

LEONOR.

Je vais parler pour elle, il lui semble parfait,
Plein d'esprit, de merite, & s'il vous est possible
De faire que pour elle il ait le cœur sensible,
Je répons que le sien également touché,
A suivre vos avis sera fort attaché.
J'ai tiré son secret;

ANGELIQUE.

Leonor aime à rire.

ALCIDOR.

Que dit-elle, ma Sœur, que vous ne dussiez dire ?
Mais vous êtes modeſte ; allez ne craignez rien,
Je ſçaurai ſéparer votre interêt du ſien.
Vous lui plairez ſans doute ; & j'ai peu de lumiere,
Ou vous l'emporterez ſur ſon avanturiere.
A ces ardens regards je l'ai trop reconnu.
Je ne ſçais tout à coup ce qu'il eſt devenu,
Il eſt ſorti du Bal où j'ai voulu l'attendre,
Croyant qu'à ſon retour il m'y viendroit reprendre :
Peut-être eſt-il rentré dans ſon appartement.
Je m'en vais l'y chercher.

ANGELIQUE.

Pourquoi ſi promptement ?

ALCIDOR.

Tandis qu'il eſt encor tout rempli de vos charmes,
Il eſt bon d'employer les plus preſſantes armes ;
Un cœur que l'on ébranle eſt à demi rendu.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LEONOR

ANGELIQUE.

S'Il lui parle avant moi mon ſecret e
perdu;
Pour pouvoir obliger Pontignan à ſe taire,
Diſons-lui qui je ſuis, & prevenons mo
Frére:
Il nous faut s'il ſe peut le rappeller ici.
Allons y donner ordre.

SCENE VIII.

SCAPIN *entrant dans la chambre de son Maître, une chandelle allumée en main.*

A la fin me voici.
Je m'abandonne à toi, mon cher Esprit, de grace,
S'il faut qu'encore un coup ta griffe me repasse,
Attends qu'ici mon Maître assure un peu mon cœur,
Quand je suis battu seul j'ai cent fois plus de peur.
Avec cette lumiere il faut gagner la table,
Tâchons..... Ah! c'en est fait, je viens de voir le Diable,
Il est à mes talons. Me voilà sans clarté.

La frayeur lui fait laisser cheoir sa chandelle qui s'éteint.

Où trouver ma chandelle en cette obscurité?
Ah malheureux!

SCENE IX.

LISETTE, PONTIGNAN, SCAPIN.

LISETTE *à l'entrée de la cloison qu'elle ferme après avoir dit à Pontignan.*

ICi vous n'avez qu'à m'attendre:
Ne faites point de bruit je viendrai vous reprendre.

PONTIGNAN *se sentant touché par Scapin qui cherche la chandelle.*

Une main m'a touché. Qu'est-ce? où m'amene-t'on?

SCAPIN *touchant l'épée que Pontignan tire.*

C'est bien pis que la griffe, une épée, Ah! pardon.

PONTIGNAN.

Qui va là?

SCAPIN.

Le valet d'un Maître déteſtable,
Qui m'a voulu quitter pour aller voir le Diable :
Ayez pitié de moi.

PONTIGNAN.

C'eſt Scapin : ô le fat !

SCAPIN.

Comment ? c'eſt vous, Monſieur, venez-vous du Sabat ?

PONTIGNAN.

J'en arrive ; mais toi d'où viens-tu ?

SCAPIN.

De la rue,
Où juſques à minuit j'ai fait le pied de grue.
Laſſé de vous attendre enfin j'étois venu....

PONTIGNAN.

Tu m'avois donc ſuivi, ce lieu t'eſt-il connu ?

SCAPIN.

Oui.

PONTIGNAN.

Bon. Où ſommes-nous ?

SCAPIN.

Dans votre chambre.

PONTIGNAN.

Traître,
Tu railles.

SCAPIN.

SCAPIN.

Moi railler? où voulez-vous donc être?

PONTIGNAN.

Où deux Porteurs m'ont fait traverſer tout Paris.

SCAPIN.

Ce ſont d'étranges gens, Monſieur, que les Eſprits.
Peut-être comme entr'eux la fine adreſſe abonde,
Ils vous auront porté dans quelque bout du monde.
Mené dans leur cabale, & puis en un moment
Remené par magie à votre appartement.

PONTIGNAN.

Dans mon appartement! cela ne ſçauroit être.

SCAPIN.

Sortez trois pas dehors, & vous l'allez connoître;
Vous y trouverez tout, Eſcalier, Corridor.

PONTIGNAN.

Ce logis eſt, dis-tu, le logis d'Alcidor?

SCAPIN.

D'Alcidor.

PONTIGNAN.

J'en veux être éclairci par moi-même.

Il sort par la porte hors de sa chambre.

SCENE X.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE *sans chandelle entrant par la cloison.*

ST, Monsieur.

SCAPIN.

O Ciel!

LISETTE.

St.

SCAPIN.

Ma frayeur est extrême, J'entens l'Esprit.

LISETTE.

Allons.

SCAPIN.

Aller sans sçavoir où?

LISETTE *le prenant par la main.*

Venez.

SCAPIN.

Si je réſiſte, il me tordra le cou.

SCENE XI.

PONTIGNAN *ſeul.*

TU m'as dit vrai, Scapin, & ma ſurpriſe eſt telle
Que je dois t'avoüer que ma raiſon chancelle.
Me trouver dans ma chambre, à la fin comme toi,
Je croirai qu'un Eſprit ſe joüe ici de moi.
Tu ne me répons point, Scapin? pourquoi te taire?
Scapin. Où donc eſt-il?

SCENE XII.

ALCIDOR, PONTIGNAN.

ALCIDOR *précédé d'un Laquais qui porte un flambeau qu'il met sur la table.*

QUoi seul & sans lumiere!

PONTIGNAN *regardant de tout côté.*

Scapin que j'appellois.....

ALCIDOR.

Vous semblez étonné,
Qu'avez-vous?

PONTIGNAN *bas.*

Ce n'est rien. Où l'a-t'on emmené?

ALCIDOR.

Que dites-vous du Bal! la Belle?

PONTIGNAN.

Elle est charmante,
Jusques au moindre trait, tout en elle m'enchante,
Jamais rien de si beau ne parut à mes yeux.

ALCIDOR.

Et votre cœur....

PONTIGNAN.

Mon cœur se tiendra glorieux,
Si lorsque l'Amour veut que pour elle il soupire,
Elle daigne à jamais en accepter l'empire.
Mais là connoissez-vous assez pour m'assurer?

ALCIDOR.

Oui, vos vœux avec moi peuvent se déclarer,
Si pour elle l'Amour de votre cœur dispose,
Auprès de ses parens je pourrai quelque chose.

PONTIGNAN.

Son esprit est divin; mais s'y peut-on fier,
Et n'y trouve-t'on rien qui soit trop singulier?

ALCIDOR.

Il est fin, delicat, mais perdez tout scrupule,
Aucun air précieux ne la rend ridicule,
C'est ce que vous craignez; sa naissance & son bien,
Se connoissant par tout, je ne vous en dis rien.

PONTIGNAN.

Enfin ma confiance est en vous toute entiere,
Parlez, sur vos conseils....

ALCIDOR.

Et votre Avanturiere,
Je vous l'avois bien dit que vous l'oublieriez.

PONTIGNAN.

Moi ?
L'oublier ? Non jamais.

ALCIDOR.

S'il eſt ainſi, pourquoi,
Lorſque d'un autre objet votre ame eſt prévenuë....

PONTIGNAN.

Votre Belle du Bal, & l'aimable Inconnuë,
Qu'en tous lieux tous les jours je trouve ſur mes pas,
C'eſt la même perſonne.

ALCIDOR.

Ah! ne le croyez pas.

PONTIGNAN.

Rien n'eſt plus aſſuré.

ALCIDOR.

Quoi! cette même Belle ?

PONTIGNAN.

Quand je vous ai quitté l'on m'a mené chez elle,
J'ai vû ces mêmes traits ſi touchans pour mon cœur;
Et j'aurois plus long-tems joüi de ce bonheur,

Si quelqu'un ſurvenant, on eut cru d'importance
De m'en faire éviter l'incommode préſence.
On m'a mis en lieu ſûr, jugez de mon ſouci,
Quand ſans ſçavoir comment je me retrouve ici.

ALCIDOR.

Et tous ces embarras que la Belle vous cauſe,
N'affoibliſſent-ils point....

PONTIGNAN.

C'eſt toujours même choſe,
L'aimer, m'en faire aimer, eſt l'unique interêt.....

ALCIDOR.

Voulez-vous bien me ſuivre?

PONTIGNAN.

Allons, me voilà prêt;
Servez-vous de mon bras, s'il vous eſt néceſſaire.

ALCIDOR.

Hola, quelqu'un?

CASCARET.

Monſieur.

ALCIDOR *lui faiſant prendre la chandelle.*

Prens, marche & nous éclaire.

SCENE XIII.

LISETTE, SCAPIN *dans la chambre d'Angelique.*

LISETTE.

QUand il en sera tems, je tiens près des Esprits,
Par qui je te ferai remettre où je t'ai pris.

SCAPIN.

Des Esprits !

LISETTE.

Sous ma main dequoi t'aviser d'être :
Je ne te cherchois pas, j'en voulois à ton Maître.

SCAPIN.

C'est votre homme, & s'il faut qu'il vienne vous parler,
Il y viendra. Mais moi qui voudrois m'en aller.....

LISETTE.

Non tu demeureras, n'es-tu pas à ton aise ?
Parle, que peut avoir ce lieu qui te déplaise ?

SCAPIN.

Rien, mais pourtant....

LISETTE.

Approche.

SCAPIN.

Oh! je ſuis bien ici:

LISETTE.

Eſt-ce que je fais peur, que tu me fuis ainſi?
Vien.

SCAPIN.

J'ai mangé de l'ail; ſouffrez-moi de la ſorte,
Pour vous parler de-près j'ai l'haleine trop forte.

LISETTE.

Avec ce que l'on aime on ne ſe plaint de rien;
Tu ſouhaitois me voir, & tu me vois. Hé bien,
Qu'en dis-tu?

SCAPIN.

J'ai perdu l'uſage de la vûë,
Il eſt tard, & je ſens le ſommeil qui me tuë.

LISETTE.

Pourtant du coin de l'œil certain élancement.

SCAPIN.

Point du tout je dors : Oh ! voyez quel baillement.

LISETTE.

Pour te donner à moi, touche là.

SCAPIN.

Dieu m'en garde.

LISETTE.

Oh ! tu t'y donneras, bon gré malgré, regarde.
Mais qui, diantre, si tard vous vient encor chercher ?

SCAPIN.

Ah ! c'est le maître Esprit, où m'irai-je cacher ?
Gagnons ce coin : voilà ma figure nichée.

SCENE XIV.

ALCIDOR, PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

QUi frappe ?

ALCIDOR.

Ouvre, ma Sœur n'eſt pas encor couchée ?

LISETTE.

Non, je cours l'avertir.

ALCIDOR *à Pontignan.*

Vous m'attendrez ici.

PONTIGNAN.

Il m'amene, & s'en va. Que veut dire ceci ?
A tout ce qui m'arrive eſt-il rien de ſemblable ?
Mais j'apperçois Scapin. Qui t'a mis là ?

SCAPIN.

Le Diable.

PONTIGNAN.

Quoi ! le Diable.

SCAPIN.

Oui, Monſieur, m'ayant pris par la main,

Dans une route obscure il m'a mené beau train.
C'étoit, je pense, en l'air appréhendant la chute,
Et d'aller en Enfer faire la culebute;
J'ai suivi sans rien dire, & tout tremblant enfin,
Il m'a fait du Sabat enfiler le chemin.
Il y fait beau. J'ai là remarqué deux Sorcieres
Qui ne me trouvant pas d'assez nobles manieres,
Pour être de leur secte, & pour m'y recevoir,
Ont paru n'être pas contente de me voir.
Aussi-tôt on m'a mis en ce lieu, d'où je tremble
Que par quelque fenêtre on ne nous jette ensemble.

PONTIGNAN.

Tu veux toujours trembler! mais que vois-je! mes yeux
Me tromperoient-ils? non, ce sont les mêmes lieux,
C'est ici qu'on m'a fait entrer.

SCAPIN.

Et la sortie,
Est-elle aisée?

PONTIGNAN.

Enfin je découvre en partie
Ce qui ſemble devoir confondre ma raiſon:
La Dame que j'ai vûë eſt de cette maiſon.

SCAPIN.

Croyez-moi, la Maiſon, la Dame, vous & l'Hôte,
Vous irez tous au Diable, & ce n'eſt pas ma faute.
Si j'y vais, pour le moins ce ſera malgré moi,
Et vous en porterez le peché; mais je voi
Alcidor qui s'avance avec mes deux Sorcieres.

SCENE XV.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LEONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

VOus rendrez-vous enfin, Madame, à mes prieres?
Et connoiſſant mon cœur tendre & paſſionné,
Me venez-vous apprendre à qui je l'ai donné?

ALCIDOR.

Pour mettre en aſſurance une flâme ſi belle,
Je viens, cher Pontignan, vous l'apprendre pour elle,
Et vous faire goûter un ſort plein de douceur,
S'il ne faut pour cela que vous donner ma Sœur.

PONTIGNAN.

Quoi vous êtes ſon Frere? Ah! ſouffrez que ma joye,

Par mes embraſſemens avec vous ſe déploye.
Madame, il eſt donc vrai.....

ANGELIQUE.

Vous n'êtes plus ſurpris
Des tours qu'en notre chambre ont joüé nos Eſprits,
Quoiqu'aucun d'eux ne fût d'un aſpect effroyable,
Scapin en a tremblé :

PONTIGNAN.

Quoi vous étiez le Diable?
Et tout notre argent pris qui nous le garde,

LISETTE.

Moi.

ANGELIQUE.

Si vous êtes heureux en recevant ma foi,
Comme je n'ai d'abord prévenu votre flamme,
Que dans le ſeul deſſein de ſervir cette Dame,
Vous lui devez beaucoup.

PONTIGNAN.

Ah! ne permettez pas
Qu'elle ait à m'accuſer de ſentimens ingrats;
Faites-la moi connoître.

LEONOR.

Il n'eſt pas néceſſaire
De vous en dire plus, le reſte ſe doit taire;

Encor pour quelques jours du moins ſi je le puis,
Il faut que je vous laiſſe ignorer qui je ſuis.

PONTIGNAN *à Angelique.*

Ce ſecret eſt à vous, Mais vous auſſi, Madame,
Après l'heureux ſuccez qu'obtient enfin ma flamme,
M'obſervant en tous lieux par qui ſecrettement,
Faites-vous épier?

SCENE.

SCENE DERNIERE.

ALCIDOR, ANGELIQUE, LEONOR, PONTIGNAN, LA FOREST, LISETTE, SCAPIN.

LA FOREST.

Parsti Monsieur Flamand,
Sti Masque dans le Bal qui vient vous tantôt prendre,
Vous semble-t'il, Monsieur, qu'il sçait un peu l'entendre?

PONTIGNAN.

Le Flamand nous trompoit, je l'avois soupçonné.

SCAPIN.

Le traître tout du long il nous en a donné.

ALCIDOR.

Je le croyois Marchand, ma surprise est extrême,

Quoi, Monsieur le Flamand!

LA FOREST.

Flamand par stratagême;
Mais si pour vous servir je me vois appellé,
Vous ne trouverez point un François plus zelé.

ALCIDOR.

Allons, plus à loisir je sçaurai le mystere,
Que de cette avanture on a voulu me faire.

LISETTE.

Scapin? & ces Esprits qui t'ont fait tant d'effroi.

SCAPIN.

Ils ne sont pas tant sots étant faits comme toi.

LISETTE.

Mais ma griffe?

SCAPIN.

Tout franc j'ai crû que sans ressource
Un Lutin pour long-tems m'alloit mener en course.
Voilà comme souvent surpris à l'impourvû,
Tel qui pense avoir vû le Diable, n'a rien vû.

FIN.

LES
BOURGEOISES
DE
QUALITE.
COMEDIE.

PREFACE.

TOutes les perſonnes d'eſprit & de bon goût qui ont vû repreſenter cette Comedie, en ont dit tant de bien que j'ai lieu de croire qu'elle n'eſt pas ſans merite. J'avouë neanmoins que parmi l'eſtime qu'ils en ont faite, ils n'ont pas laiſſé de remarquer très-judicieuſement, que le ſujet en eſt trop ſimple, & trop peu rempli d'incidens; mais il eſt vrai auſſi qu'ils en ont trouvé la conduite aſſez raiſonnable, les caracteres bien ſoutenus, les portraits vifs & reſſemblans, les ſituations agreables, les vers naturels, & la Piece generalement bien écrite. Après un jugement ſi avantageux, je ne devrois guere me mettre en peine de répondre à de certains eſprits critiques, qui pour s'ériger

dans le monde en grands connoiſſeurs, s'attachent ſouvent ſans raiſon, à reprendre les Ouvrages les plus eſtimés. Ils ont, dit-on, répandu leur venin ſur quelques endroits de ma Piece; mais je m'inquiéte fort peu de leurs cenſures, parce que ordinairement elles ne ſont autoriſées que par des envieux, ou des ignorans. On dit que ces Cenſeurs ſe ſont récriez ſur le déguiſement du Valet qui paſſe pour ſon Maître, & qu'ils n'ont pas manqué de publier que ce n'étoit qu'une imitation de quelques autres Pieces qu'on voit journellement ſur le Theâtre. Je demeure d'accord avec eux qu'on a mis pluſieurs fois ſur la Scene de ces ſortes de déguiſemens, & que ce n'eſt pas une nouveauté: Mais ſi ces connoiſſeurs avoient bien examiné le perſonnage du Valet qui paſſe ici pour ſon Maître, ils auroient connû qu'il eſt fort different de ceux qui l'ont précédé, & qu'il prend une route toute opo-

sée à celle qu'ils ont tenuë. Il n'agit point dans cette Comedie en Valet extravagant, au contraire il s'y soutient par tout en homme de qualité, & ne fait aucune chose pour faire soupçonner qu'il ne soit pas ce qu'il feint d'être. Ses manieres, ses discours, & ses habits n'ont rien de ridicule, tout paroît en lui vrai-semblable, & ne tombe point par ses actions, ni par ses paroles, dans des plaisanteries outrées & grossieres. Il conserve toujours beaucoup de bienseance; & s'il en sort en quelques occasions, c'est de concert avec les gens, afin de faire mieux réüssir ce qu'il entreprend. Ainsi je puis dire sûrement qu'il y a du nouveau dans son caractere, dans ses sentimens, & dans ses expressions. Ce sont des verités que l'on pourra connoître, quand on voudra se donner la peine de lire cette Comedie: Adieu.

ACTEURS.

ANSELME, Père d'Angelique & de Mariane.

OLIMPE, Femme d'Anſelme.

ANGELIQUE, MARIANE, } Sœurs.

TOINON, Servante d'Olimpe.

LE MARQUIS, Amoureux d'Angelique.

LISANDRE, Amoureux de Mariane.

L'ESPERANCE, Valet de chambre de Liſandre.

BELLEFLEUR, Laquais d'Anſelme.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon d'Anſelme.

LES

LES BOURGEOISES DE QUALITE', COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'ESPERANCE, TOINON.

L'ESPERANCE.

ADieu, Toinon; je ſors, puiſque je t'embarraſſes:
Mais tu te ſouviendras que c'eſt toi qui me chaſſes,
Et que de tes faveurs dans mon preſſant beſoin,

ACTEURS.

ANSELME, Père d'Angelique & de Mariane.

OLIMPE, Femme d'Anſelme.

ANGELIQUE, MARIANE, } Sœurs.

TOINON, Servante d'Olimpe.

LE MARQUIS, Amoureux d'Angelique.

LISANDRE, Amoureux de Mariane.

L'ESPERANCE, Valet de chambre de Liſandre.

BELLEFLEUR, Laquais d'Anſelme.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon d'Anſelme.

LES BOURGEOISES DE QUALITE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'ESPERANCE, TOINON.

L'ESPERANCE.

ADieu, Toinon; je sors, puisque je t'embarrasse;
Mais tu te souviendras que c'est toi qui me chasses,
Et que de tes faveurs dans mon pressant besoin,

Un peu d'avance faite eut pû me mener loin.

TOINON.

T'avancer des faveurs ! ce n'eſt pas là mon compte.

L'ESPERANCE.

Je dois venir ici tantôt faire le Comte.
Si je plais, ſi mon air fait qu'on s'attache à moi,
Aprés cela, crois-tu que je veüille de toi ?

TOINON.

Tu charmeras ſans doute, & la mere & la fille.
On te donne à la Cour un mérite qui brille,
On t'y peint comme un homme à toute heure attachée,
Qui pour une heure à peine en peut être arraché ;
Et depuis près d'un mois qu'on leur eſt venu dire
Qu'Angelique eſt l'objet pour qui ton cœur ſoûpire,
Que l'ayant vûë un jour, tu te la fis nommer,
Et te ſentis contraint malgré toi de l'aimer.
Ta viſite attenduë, & fort ſouvent promiſe,
Les touche d'autant plus, qu'elle eſt toujours remiſe,

La cauſe s'en impute au ſervice du Roi,
Qui ne te permet pas de diſpoſer de toi.
Juge dans leur eſprit juſques où va ta gloire.

L'ESPERANCE.

Je n'ai donc qu'à parler, je leur ferai tout croire.

TOINON.

Parle-leur de grandeurs, le cœur leur volera.

L'ESPERANCE.

Va, croi-moi, là-deſſus on les ſatisfera;
Je ſçaurai ſoûtenir le rôle où je m'apprête.
Mais qui diable leur met cette grandeur en tête?
La mere ſort d'un ſang fécond en Procureurs,
On le ſçait.

TOINON.

Chacun aime à nourrir ſes erreurs.
L'air de Cour eſt ſon foible, elle en eſt entêtée,
Auſſi la nomme-t'on Bourgeoiſe revoltée.
Son mari, fort bon homme, eſt le fils d'un Marchand,
Sa Nobleſſe eſt ſon bien.

L'ESPERANCE.

Le bien n'eſt pas méchant.

TOINON.

Mais tu jaſes toûjours; & l'on peut nous ſurprendre,

Ton visage connu feroit tort à Lisandre.

L'ESPERANCE.

Hors Mariane, ici l'on ne me connoît pas.

TOINON.

D'accord; mais il est bon d'éviter l'embarras, Va-t'en, tu sçais....

L'ESPERANCE.

Je sçais ce qu'il faut que je sçache: Au plaisir de te voir, faut-il que je m'arrache?

TOINON.

Je crains....

L'ESPERANCE.

Je suis entré sans que l'on m'ait pû voir.

TOINON.

Oh, je te quitte; on vient.

L'ESPERANCE.

Jusqu'à tantôt: bon-soir.

SCENE II.

MARIANE, TOINON.

TOINON.

AH! c'eſt vous.

MARIANE.

Avec toi j'ai crû voir l'Eſperance ?

TOINON.

Lui-même : Il s'eſt, dit-il, exercé d'importance,
Pour bien jouer ſon Rôle, il ne lui manque rien.
Son train de Comte eſt prêt.

MARIANE.

Ah! Toinon, je crains bien....

TOINON.

Tout ira comme il faut, je réponds de l'affaire.

MARIANE.

Ma Mere....

TOINON.

A dire vrai, c'eſt une étrange mere.

Votre Sœur qui vous hait, la poſſede ſi bien,
Qu'il faut ou la tromper, ou ne s'attendre à rien.
Elle ne voit, n'entend, & n'agit que par elle.

MARIANE.

Toinon, c'eſt ſon ainée, & puis ma Sœur eſt belle.
Sa beauté, tu le ſçais, a des charmes ſi doux....

TOINON.

Belle tant qu'on voudra, l'eſt-elle plus que vous?
Qu'elle ait l'œil mieux fendu, la bouche plus petite,
Ma foi, quand c'eſt là tout, je dis fy du merite.
Avecque ſes grands airs meſurés au compas,
Qui lui font regarder les gens de haut en bas,
Elle en attrape bien.

MARIANE.

Que veux-tu?

TOINON.

Qu'elle eſt ſotte!
Tout le monde s'en rit.

MARIANE.

Chacun a ſa marotte.

Tous ces airs de grandeur que tu veux condamner,
Ma Mere qui les prend, a ſçû les lui donner.

TOINON.

Elle a bien réuſſi d'en faire ſon Idole.
Par ſes leçons d'orgueil elle a fait une folle,
Qui ſe perdant de vûë à ſe trop élever,
S'eſt miſe hors d'état de ſe plus retrouver.
C'eſt un grand bien pour vous qu'on vous ait negligée,
Dans la même folie on vous auroit plongée.
Au lieu que l'évitant comme vous avez pû,
Votre heureux naturel ne s'eſt point corrompû.
Vous êtes douce, honnête, engageante & civile,
Grand attrait pour les cœurs, par là tout eſt facile.
Vous le voyez. Liſandre eſt ſi charmé de vous,
Qu'il fait tous ſes ſouhaits de ſe voir votre Epoux,
Votre air fin & modeſte, a fait cette conquête.

MARIANE.

Je ne ſçais quel bonheur la Fortune m'apprête;

Mais n'admires-tu point ce que fait le hazard ?
Pour contenter ma Sœur, on me tient à l'écard ;
Tandis qu'elle se fait une Cour éclatante,
On veut que tous les jours j'aille chez une Tante ;
Lisandre est son Ami, je le vois, je lui plais,
Il me parle, il se rend à mes foibles attraits.
Toinon, qu'en penses-tu ? c'est tout de bon qu'il m'aime.

TOINON.

Si son cœur est touché, le vôtre l'est de même.

MARIANE.

D'autres cœurs que le mien de son amour flattés...

TOINON.

Je le confesse, il a cent bonnes qualités.
Genereux, obligeant ; Mais la plus importante,
C'est ce qu'on trouve peu, dix mille écus de rente.
Un si gros revenu rend l'esprit bien content.

MARIANE.

Quand il en auroit moins, je l'aimerois autant.
Ma Tante de l'affaire ayant pris la conduite,
De ſon bien avec lui, malgré moi s'eſt inſtruite,
La bonté de ſon cœur, ſon air doux, gracieux.....

TOINON.

Quoique cela ſoit beau, l'argent vaut encore mieux.
Ce grand train, ce caroſſe où déja je m'enfonce....
Je prétens être à vous, au moins, je vous l'annonce;
Peut-être vous aurez quelque brave Ecuyer,
Avec qui quelque jour je puis me marier.
Vous mettant à votre aiſe, il faut que je m'en ſente.

MARIANE.

Tu m'aimes, c'eſt aſſez, je ſuis reconnoiſſante.
Mais Toinon, je crains....

TOINON.

Quoi?

MARIANE.

Tu riras de ma peur.

Il faut pour s'introduire en conter à ma Sœur,
Ainſi Liſandre a feint de ſoûpirer pour elle,
Il lui dit des douceurs ; cependant elle eſt belle,
A ſes airs de hauteur il peut s'accoûtumer.
Si la voyant ſouvent, il venoit à l'aimer ?

TOINON.

A l'aimer ? Vous voyez qu'afin de lui déplaire,
Auprès d'elle d'un ſot il prend le caractere,
Qu'il fait l'amant d'extaſe ; & cachant ſon eſprit,
Se ſert de mots guindés dans tout ce qu'il lui dit.
D'ailleurs, par quel éclat ſeroit-elle ſéduite ?
Elle aime l'air de Cour il vient ici ſans ſuite,
N'a qu'un habit fort ſimple, & c'eſt un ſûr moyen
Pour lui faire penſer qu'il eſt mince, & ſans bien.
Pour vous, ſi devant elle, ou devant votre Mere,
Il vous dit quelques mots, prenez un front ſevere,
Témoignez qu'il vous choque : & ſur tout, affectez
De loüer du Marquis les grandes qualitez.
Votre Sœur recevra le prix de ſes folies.

Le Marquis rebuté par ſes bruſques ſaillies,
Trouve en vous un eſprit qui l'accommoderoit,
Et je crois qu'au beſoin il vous en conteroit.

MARIANE.

Il ne me parle point, qu'elle n'en ſoit jalouſe.

TOINON.

Tant mieux. S'il eſt ainſi, Liſandre vous épouſe.
Pour ſe mettre à couvert de tout chagrin jaloux,
Elle voudra par lui ſe défaire de vous.
Je puis lui faire naître une pareille envie.

MARIANE.

Parle, je te devrai le bonheur de ma vie.

TOINON.

Laiſſez faire; on recüeille après qu'on a ſemé,
Aujourd'hui l'Eſperance en Comte transformé,
Pour ſervir votre amour, s'eſt chargé de paroître.
C'eſt un Valet habile, & zelé pour ſon Maître,
Il a dequoi flatter un cœur altier & vain,
Liſandre l'a pourvû d'un magnifique train.

Le Caroſſe eſt doublé d'un velours à ramage,
Aurore, & cramoiſi, dont le bel aſſemblage
Eſt tel, qu'on ne peut rien ſe figurer de mieux:
Les rideaux.... il faut voir comme ils brillent aux yeux.
Ainſi que le dedans, le dehors fait connoître
Par la peinture & l'or, la Nobleſſe du Maître.
Des chiffres à l'entour, & de grands écuſſons,
Qui par divers quartiers, nous marquent les Maiſons
Des illuſtres ayeux dont eſt ſorti Liſandre.

MARIANE.

Les chevaux?

TOINON.

Vous prenez du plaiſir à m'entendre?
Fort bien. L'attelage eſt de chevaux pommelés,
Fringans, bien aſſortis, grands, ronds & potelés.
Six Laquais bien taillés, la livrée admirable,
J'ai tout vû.

MARIANE.

Quand on aime, on eſt de tout capable.

TOINON.

Votre Sœur cheriſſant les Amans à fracas,
Ce faux Comte, je crois, ne lui déplaira pas.
Elle attend aujourd'hui ſa premiere viſite ;
Mais le Marquis.... Il vient à propos, je vous quitte.
Comme il faut, s'il ſe peut, rendre ſon cœur jaloux,
Je m'en vais l'avertir qu'il eſt avecque vous.

SCENE III.

MARIANE, LE MARQUIS.

MARIANE.

A Voir le noir chagrin que vous faites paroître,
Vous n'êtes pas content.

LE MARQUIS.

Et le moyen de l'être ?
L'orgueil de votre Sœur me cauſe tant d'ennuis,
Que laſſé de ſouffrir, je ne ſçais où j'en ſuis.

D'un rien mal observé, sa vanité s'irrite.

MARIANE.

Aussi vous l'avoüerez, c'est un rare mérite.
Sans compter sa beauté qui frappe, qui surprend,
Dans tout ce qu'elle fait on trouve un air si grand,
Une élevation si noble, si bien prise....
Allez, vous en ferez une digne Marquise,
Vous êtes trop heureux.

LE MARQUIS.

Je ne le cele point,
Mes yeux me l'avoient peinte aimable au dernier point,
Je m'y suis attaché, la trouvant toute belle;
Mais je ne lui croyois qu'un orgueil digne d'elle,
Une fierté reglée, & non pas ces hauteurs
Qui parmi ses Amans, font tant de deserteurs.
Je ne répondrois pas de n'être point du nombre.

MARIANE.

Vous fuïriez le grand jour pour vous réduire à l'ombre?
Dans quelle autre jamais pourriez-vous rencontrer

Ce brillant qui, dans elle, a ſçû vous penetrer ?

LE MARQUIS.

La beauté ne vaut pas toujours ce qu'on préſume.
Il n'eſt point de brillant où l'on ne s'accoûtume ;
Ce qui n'a point de prix, c'eſt qu'on trouve dans vous
Un eſprit engageant, aiſé, retenu, doux.
Vous ſouffrez qu'on s'approche, & que l'on vous regarde.

MARIANE.

Mais, Monſieur le Marquis, vous n'y prenez pas garde ;
Depuis un certain tems vous vous radouciſſez,
Et j'en prens de l'orgueil plus que vous ne penſez.

LE MARQUIS.

Je ne vous flatte point, le portrait eſt fidele.
Helas ! que votre Sœur ne vous reſſemble-t'elle ?

MARIANE.

Combien elle y perdroit ! Quels ſoins d'elle on a pris !
Que de leçons ! Jamais on ne m'a rien appris.
Ma Mere, à la former, de tout tems empreſſée,

A moi-même toujours, sans pitié m'a laissée.
J'ai l'esprit tout uni, rien qui sente la Cour.

LE MARQUIS.

Que cet esprit uni me donneroit d'amour !
L'Art ne peut rien avoir qui vaille la Nature ;
Elle est en vous sans fard, simple, sincere, pure,
Un air sage, modeste, & rempli de douceur.....
Que n'en puis-je trouver autant dans votre Sœur !
Car enfin je sens bien qu'en dépit de moi-même,
Toujours, quoiqu'elle faise, il faudra que je l'aime.
Rien, de ses dures loix, ne me peut détacher :
Je suis né pour les suivre.

MARIANE.

A né vous rien cacher,
Ce qui vous nuit prés d'elle, & dont son cœur s'allarme,
C'est de voir que la Cour ne soit point votre charme,
On vous y voit, dit-elle, aller si rarement....

LE MARQUIS.

J'admire où, pour la Cour, va son entêtement !

Mais

Mais je lis dans ſon cœur, ſoit verité, ſoit conte,
Elle ne parle plus que d'un Monſieur le Comte,
Qui s'eſt fait ſa Conquête, & qui de jour en jour
S'engage à lui venir déclarer ſon amour.
Son nom, le ſçavez-vous ?

MARIANE.

Elle-même l'ignore.
C'eſt un Comte, il ſuffit ; ſa paſſion l'honore ;
Et comme elle en reçoit des meſſages frequens,
Sur ſes devoirs de Cour, qui prennent tout ſon tems,
Et qui font que toujours à la voir il differe,
Nul autre tant que lui, n'eſt digne de lui plaire.

LE MARQUIS.

Son idée eſt bien forte, & ſi l'on aime ainſi....

SCENE IV.

ANGELIQUE, MARIANE, LE MARQUIS, TOINON.

ANGELIQUE *parlant toujours avec des airs dédaigneux & mépriſans.*

QUoi je ſuis dans ma chambre, & vous êtes ici ?

LE MARQUIS.

Le plaiſir de vous voir, étant ce qui m'amene,
J'allois vous y trouver.

ANGELIQUE.

Vous auriez trop de peine,
Et pour vous l'épargner je viens vous avertir
Que votre heure eſt mal priſe, & que je vais ſortir.

LE MARQUIS *lui préſentant la main.*

Allons, je vous conduis.

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

LE MARQUIS.

J'ai mon Caroſſe là, qui....

ANGELIQUE.

Je n'en ai que faire.

LE MARQUIS.

L'ayant pris tant de fois, d'où viennent ces réfus?

ANGELIQUE.

Je le voulois alors, mais je ne le veux plus.

LE MARQUIS.

Si l'offre vous déplaît, j'ai tort, je me condamne.

ANGELIQUE.

Vous ſeriez obligé de quitter Mariane?
Elle a tant de merite: Un tel brillant d'eſprit,
Que....

MARIANE.

Monſieur le Marquis, je vous l'avois bien dit.

LE MARQUIS.

Au moins, apprenez-moi quelle faute j'ai faite?

ANGELIQUE.

Vous? aucune.

LE MARQUIS.

En entrant, je vois votre cadette;
Puis-je ſans lui parler....

ANGELIQUE.

Non, vous faites fort bien,
Et vous pouvez pourſuivre un ſi doux entretien.
Vous avez le goût bon, de la delicateſſe.

LE MARQUIS.

J'admire, à dire vrai, de voir que tout vous bleſſe.

ANGELIQUE.

Vous me connoiſſez mal.

LE MARQUIS.

Mais par ce froid courroux....

ANGELIQUE.

J'approuve tout, & rien ne me bleſſe de vous.

LE MARQUIS.

Vous me mépriſez bien.

ANGELIQUE.

Je n'ai rien à vous dire.
On doit peu murmurer des mépris qu'on s'attire.

LE MARQUIS.

Pour vous plaire, je crois que vous avez raiſon;

Mais tout autre que vous....

ANGELIQUE.

Point de comparaiſon.

Mon ſentiment, peut-être, eſt different du vôtre;

Mais je ne regle point mes droits ſur ceux d'un autre;

Et s'il faut vous parler ici de bonne foi,

Quand une fille aimable, & faite comme moi,

Ne manquant point d'eſprit, ayant de la naiſſance,

Un éclat de beauté, digne de préférence,

Un merite à ſouffrir des Ducs à ſes genoux,

Fait tant que d'écouter un homme tel que vous,

Il lui doit une ardeur ſi pure, ſi fidelle,

Qu'il faut qu'il n'ait plus d'yeux, plus de cœur que pour elle.

L'eſpoir d'en être aimé, qu'on ne lui défend pas,

Demande un ſacrifice entier à ſes appas;

De ſa ſeule beauté le culte eſt legitime,

Il doit ſeul l'occuper & tout le reſte eſt crime,

TOINON *au Marquis.*

L'admirable leçon! là, retenez-la bien.

Dame, quand on eſt belle, on ne l'eſt pas pour rien.
Vous êtes effrayé de ce coup de tonnerre.
Allons, pauvre ſerpent, mettez-vous ventre à terre.
(*à Angelique*)
Achevez. Craignez-vous de le prendre trop haut?
Il vous vole un regard, bourrez-le comme il faut.

LE MARQUIS.

Tant de fierté m'étonne : & j'ai peine à comprendre....

ANGELIQUE.

Briſons-là; je n'ai pas le tems de vous entendre.

LE MARQUIS.

Mais une Sœur, pour qui le ſang & l'amitié
Devroient vous inſpirer....

ANGELIQUE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je vois ce qui me nuit, & commmence à connoître
Qu'un Rival trop vanté....

ANGELIQUE.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

On le dit d'un merite à me rendre jaloux.

ANGELIQUE.

Il en aura bien peu, s'il n'en a plus que vous.

LE MARQUIS.

Du moins en choisissant....

ANGELIQUE.

Je sçais ce qu'il faut faire,
Point de conseils.

LE MARQUIS.

J'entens, c'est à moi de me taire;
Afin qu'à ce grand choix vous pensiez à loisir,
Je m'en vais vous laisser.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaisir.

SCENE V.

ANGELIQUE, MARIANE, TOINON.

TOINON.

VOilà ce qui s'appelle avoir ſoin de ſa gloire.
Ces Meſſieurs les Marquis voudront s'en faire accroire,
Et ſûrs de leur Conquête, ailleurs impunément,
Selon l'occaſion, prendront l'heureux moment:
L'orgueil les enfle aſſez: Il faut, lorſqu'ils s'élevent,
Les tenir ſous les pieds, ou qu'ils rampent, ou qu'ils crevent.

MARIANE.

Vous l'avez maltraité.

ANGELIQUE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

MARIANE.

MARIANE.

Quoi, parce qu'il m'a dit deux mots, tout eſt perdu ?
Je ſuis donc bien à craindre.

ANGELIQUE.

A craindre! Vous ? j'admire
Et que vous le penſiez, & que vous l'oſiez dire.

MARIANE.

Votre mérite en tout l'emporte ſur le mien ;
Je le ſçais : Mais enfin ſe fâche-t'on pour rien?
Si vous vous ne craignez pas, quoique vous puiſſiez faire,
De perdre le Marquis, pourquoi cette colere ?
Ce que j'en viens de voir, fait tort à vos appas.

ANGELIQUE.

Ce diſcours eſt ſi ſot, que je n'y répons pas.

MARIANE.

Vous vous abaiſſeriez.

ANGELIQUE.

Beaucoup, je le confeſſe.

MARIANE.

Cependant le Marquis ne croit pas qu'il s'abaiſſe.

ANGELIQUE.

Voilà comme souvent des termes obligeans,
Faute d'être entendus, gâtent l'esprit des gens.
Quand le Marquis vous dit quelque chose d'honnête,
Qu'il vous parle en passant, êtes-vous assez bête
Pour ne pas voir que c'est de concert entre nous,
Et qu'en tout ce qu'il dit, il se moque de vous?

MARIANE.

Vous n'en êtes pas bien assurée, & peut-être....

ANGELIQUE.

Non, personne jamais ne songe à se connoître.
Si vous vous connoissiez, pourriez-vous ignorer
Quels mépris vos défauts lui doivent inspirer?
Vos allures en tout sont rudes, sont grossieres,
Vous n'avez aucun goût pour les belles manieres,

A l'air bas, qui jamais ne vous peut être ôté,
Eſt-ce qu'on vous croiroit fille de qualité ?
Trouve-t'on rien en vous qui touche, plaiſe, impoſe ?

MARIANE.

Je ſuis ce qu'on m'a fait, & non pas autre choſe,
Je ne me pique point d'un dehors éclatant.
Mais cette qualité que vous élevez tant,
Dites-moi je vous prie, en quoi conſiſte-t'elle ?
Eſt-ce à rouler les yeux pour ſe faire plus belle ?
A faç onner ſa bouche, & paſſer tout le jour
Dans les ſoins fatigans de prendre un air de Cour ?
A ſe mettre en la tête un déſir incommode
D'embellir ſon diſcours de termes à la mode ?
A placer ſans raiſon le mot de gros par tout,
Et cent autres encor qu'on ſoûtient de bon goût ?
A hauſſer ſa fontange en coquette éventée,
Et rencherir d'abord ſur la mode inventée ?
A vouloir affecter par un ſoin aſſidu,
Pour ſes Marchands le Gras, la Frainaye, & Légu,
A ſe remplir l'eſprit de la fauſſe chimere ;

D'une ſotte grandeur, qui n'eſt qu'imaginaire ?
A ſe croire d'un rang d'éclat environné,
Quoiqu'en pleine roture on ſoit quelquefois né ?

TOINON.

Ecoutez-la jaſer.

ANGELIQUE.

Il faut la laiſſer dire ;
Rien n'eſt ſi pitoyable, & ce diſcours n'inſpire....

MARIANE.

J'ai peine à vous comprendre avec votre grand air.
Car enfin êtes-vous fille d'un Duc & Pair ?
Puiſqu'il faut ſe connoître, il eſt de la juſtice
Qu'on donne là deſſus quelque borne au caprice.
Les Ducheſſes n'auroient qu'un honneur imparfait....

ANGELIQUE.

Ducheſſe ! & n'eſt-on pas du bois dont on les fait ?
Nul eſpoir n'eſt trop haut que la qualité fonde.

MARIANE.

Mon Dieu, la qualité ſe donne à tout le monde,

Et cent femmes de rien, ſous un rang emprunté,
Veulent être aujourd'hui femmes de qualité.
Chacune prend un nom de nobleſſe choiſie,
Examinez le fond, c'eſt franche Bourgeoiſie.

ANGELIQUE.

Quand on ne ſeroit rien, l'ardeur de s'élever
Marque un noble panchant que l'on doit approuver;
Mais la gloire pour vous ne fut jamais de miſe.
Je ne m'étonne point ſi chacun vous mépriſe,
Vous avez le cœur bas, de petits ſentimens.

MARIANE.

Il eſt vrai juſqu'ici je n'ai point fait d'Amans,
Mais je n'ai point encor paſſé le tems d'en faire,
Et je ſuis dans un âge où....

TOINON.

Le tout eſt de plaire,
L'âge y fait peu de choſe.

SCENE VI.

LISANDRE, ANGELIQUE, MARIANE, TOINON.

LISANDRE.

ENfin je vois le jour;
Mon unique soleil est pour moi de retour;
La tête parsemée & de lys & de roses.

ANGELIQUE.

Vous me dites toujours mille agréables choses:
Mais, Lisandre, aujourd'hui grace sur la douceur,
Ou pour vous écouter, je vous livre ma Sœur.

MARIANE.

Moi? non pas s'il vous plaît, je sçai ce qu'il en coûte.

TOINON *à Angelique.*

Bon, à moins d'un Marquis vous croyez qu'elle écoute.

ANGELIQUE *à Mariane.*

Vous êtes delicate.

LISANDRE.

Eſt-il rien ſous les Cieux
Qui diſpute en lumiere au brillant de vos yeux ?
Quel éclat ! c'eſt toujours une beauté nouvelle,
Toûjours....

ANGELIQUE.

Une autrefois vous me trouverez belle.

LISANDRE.

Une autrefois ! Ainſi vous voulez me quitter ?
Dans quelle épaiſſe nuit m'allez-vous rejetter !
Vous perdre ?

ANGELIQUE.

Me perd-on, quand de moi l'on s'occupe.

LISANDRE.

Votre image, il eſt vrai....

ANGELIQUE *s'en allant.*

Laquais, prenez ma jupe.

SCENE VII.

LISANDRE, MARIANE, TOINON.

TOINON.

SA jupe, pour aller dans sa chambre! Voilà
Ce qui fait le bel air, & puis plantez-vous là.

LISANDRE *reprenant son ton naturel.*

D'où vient sa sombre humeur?

MARIANE.

Elle n'est pas contente.
Le Marquis m'a parlé, j'ai fait la suffisante,
Je m'en suis applaudie, & c'est ce qui la tient.

LISANDRE.

Dans quels faux sentimens son orgueil l'entretient?
Tous les cœurs lui sont dûs, elle seule est aimable.

TOINON.

Mettons les fers au feu, tout nous est favorable.

L'Eſperance eſt-il prêt ? Il faut le faire voir.

LISANDRE.

Il a l'air d'un vrai Comte, & fera ſon devoir.

MARIANE.

Il eſt aſſez bien-fait ; mais quelque ſoin qu'il prenne,
Pourra-t'il ſoûtenir.....

LISANDRE.

N'en ſoyez point en peine,
Sa figure pour plaire eſt un grand ornement,
Et quand il paroîtra dans tout l'ajuſtement....

MARIANE.

Vous n'avez point, dit-on, épargné la dépenſe,
L'équipage, le train.....

LISANDRE.

Je n'ai fait qu'une avance,
Tout vous eſt deſtiné.

MARIANE.

Je ne demande rien,
Gardez-moi votre cœur, c'eſt un aſſez grand bien.

LISANDRE.

Et le bien, & le cœur, tout eſt à vous, Madame,
C'eſt peu pour recompoître une ſi belle flâme.
Je vous aime, & je ſors d'un aſſez noble ſang,

Pour vous mettre en éclat, & vous donner du rang.

MARIANE.

Mais si l'on vous connoît ?

LISANDRE.

Et qui pourra le faire ?
Le faste n'a jamais été mon caractere.
J'ai toujours dedaigné de paroître au dehors,
Les plaisirs de l'esprit semblent mes seuls trésors.
Mon bien est en Auvergne, & lorsque je le cache,
A l'aller déterrer croyez-vous qu'on s'attache ?
Notre Comte d'ailleurs, qui me reconnoîtra,
Sçaura faire de moi le portrait qu'il faudra.
Je lui ferai si bien joüer son personnage....

TOINON.

Ma foi vous dites d'or. Tout ira bien, courage.
Mais comme à feindre en tout vous avez interêt,
Vous nous ennuyez trop, détallez, s'il vous plaît.

LISANDRE.

Quoi si-tôt ?

TOINON.

Oui, ſi-tôt. Il faut qu'elle aille dire
Que vous voir un moment, c'eſt ſouffrir le martire.
Les ſoupçons ſont à craindre.

MARIANE.

Adieu, ſouvenez-vous
Que rien, ſi vous m'aimez, ne ſera contre nous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, ANGELIQUE, TOINON.

ANGELIQUE.

NON, Madame, avec elle on ne ſçauroit plus vivre,
Et ſi votre bonté bien-tôt ne m'en délivre,
De ſes groſſieretés on a tant à ſouffrir,
Que l'entendre, ou la voir, c'eſt aſſez pour mourir.
Vous ne croiriez jamais de quel air mal-honnête,
Quand je l'en ai repriſe, elle m'a tenu tête.

OLIMPE.

L'impertinente ! à vous, qui daignez prendre soin
De lui faire l'esprit.

ANGELIQUE.

Toinon en est témoin.
Elle sçait....

TOINON.

Oh ! j'en suis en si grande colere....

OLIMPE.

Pour moi, je ne sçais plus ce qu'on en pourra faire.

TOINON.

Voilà bien des façons, je vous l'ai dit souvent.
Et mardy, mettez-moi cela dans un Couvent.
Est-elle propre au monde ? en retraite, en retraite.

OLIMPE.

S'il ne tenoit qu'à moi, l'affaire seroit faite ;
Son pere jusqu'ici l'a toûjours empêché,
C'est son trésor.

TOINON.

C'est donc un trésor bien caché.

OLIMPE.

D'ordinaire on s'attache à ce qui nous ressemble.
Il est tout fait comme elle, ils sont fort bien ensemble.

Tous deux nés pour la craſſe, & d'eſprit démonté,
Si-tôt que l'on ſoûtient un peu ſa qualité.

ANGELIQUE.

Il faut voir là-deſſus juſqu'où va ſa bêtiſe!
Madame, elle m'a dit ſottiſe ſur ſottiſe;
Nous prenons le grand air ſans en avoir les droits;
A moins qu'être Ducheſſe, on eſt dans le Bourgeois.

OLIMPE.

Le Bourgeois! Moi Bourgeoiſe!

ANGELIQUE.

Elle a dit pis encore,
J'en ai le cœur tout gros, elle nous deshonnore,
Madame.

OLIMPE.

Là, ma fille....

ANGELIQUE.

Ah! plus on ſe contraint....

OLIMPE.

Mais mon Dieu, le chagrin vous gâtera le teint.

ANGELIQUE.

Non, ſi vous me laiſſez davantage avec elle,

Madame, il ne faut plus ſonger à me voir belle.
Le moyen ! quand d'un Ange on auroit les vertus....
Dites la verité, j'ai les yeux bien battus ?
Dès le moindre chagrin leur brillant ſe relâche.

OLIMPE.

Il m'en arrive autant ſi-tôt que je me fâche.

TOINON.

Je ne ſçais ce qu'ils font de tout prés ; mais de loin
C'eſt un éclat terrible. Attendez, dans le coin ;
Il ſemble qu'en effet....

ANGELIQUE.

Il y paroît ſans doute;
Madame, vous voyez ce que ma Sœur me coûte :
Tant qu'on la gardera, combien je ſouffrirai !

OLIMPE.

Laiſſez-moi faire, allez, je vous en déferai.
Ne vous fâchez donc point, ma Fille, en dépit d'elle
Vos yeux jettent un feu qui vous rend toute belle.
Toinon, vit-on jamais un viſage plus doux ?

TOINON.

Bon, les plus belles ſont cent piques au deſſous.
C'eſt un vrai blanc de lait, un tein ſi fin! il ſemble
Qu'elle n'ait que douze ans.

ANGELIQUE.

Par là je vous reſſemble.
Dans tous vos traits encore on voit tant de fraicheur.

OLIMPE.

Oh!....

ANGELIQUE.

Tout le monde dit que je ſuis votre Sœur.

OLIMPE.

La pauvre enfant!

TOINON *à part.*

Voyez comme elles s'entregratent.

OLIMPE.

Pour leurs filles, il eſt des meres qui ſe flattent;
Mais on ne dira pas que je m'aveugle.

TOINON.

Non.
Je vous dirai pourtant, ſi vous le trouvez bon,
Que lorſque la fierté ſe met trop en uſage,
Elle rebute plus que la beauté n'engage;

Et

Et que notre Marquis de ſes froideurs laſſé,
A lui faire la cour n'eſt plus guere empreſſé.
Toute ſotte qu'elle eſt, Mariane l'attire,
Il aime ſa douceur.

ANGELIQUE.

Je n'en voulois rien dire;
Mais tout à l'heure encore ils ſe parloient tout bas,
Et je les ai ſurpris qui ne m'attendoient pas.

OLIMPE.

Le Marquis! vous verrez comme elle eſt toute bête,
Qu'elle oſe le prier, & ſe jette à ſa tête.
A ſe plaindre de vous il peut ſe hazarder,
C'eſt trop d'honneur pour lui que de vous regarder.

ANGELIQUE.

Madame, il ne faut pas en recevoir la honte.
Tantôt nous devons voir ici Monſieur le Comte,
Il paſſe pour un homme à pouvoir rafiner
Sur les airs les plus fins qu'on ſe puiſſe donner,
Ma réſolution en ſa faveur eſt priſe:
Il ne m'importe d'être ou Comteſſe ou Marquiſe,
Je veux bien le choiſir; mais me promettez-vous

Que ma Sœur n'aura point le Marquis pour époux ?

OLIMPE.

Elle, pour lui payer l'ennui qu'elle vous donne,
Je la mettrai si bas. . . . .

ANGELIQUE.

Hé que vous êtes bonne !

OLIMPE.

Il eſt juſte après tout, quoique de même ſang,
Que l'on voye entre vous difference de rang.
Elle auroit le Marquis !

TOINON.

Vous vous moquez, je penſe,
Comme il paroît qu'elle a fait vœu d'incontinence,
Il faut la marier à quelque Campagnard,
Qui dans un vieux Château vous la tienne à l'écart :
Et qui pour lui donner une Charge éclatante,
D'un troupeau de Dindons la faſſe Gouvernante.
Mais elle entre.

SCENE II.

OLIMPE, ANGELIQUE, MARIANE, TOINON.

OLIMPE.

Approchez.

TOINON.

Comme elle marche doux !

OLIMPE.

J'aime aſſez à ſçavoir ce qu'on m'apprend de vous.
Vous aimez le Marquis, & voulez qu'il vous aime.

MARIANE.

Moi, je ne le veux point s'il ne le veut de même.
Eſt-ce ma faute à moi s'il me trouve à ſon gré ?

OLIMPE.

Vous ? Il faudroit qu'il eût l'eſprit bien égaré.
Quand on voit votre Sœur, eſt-ce qu'on vous régarde ?

MARIANE.

Si ma Sœur l'aime tant, hé-bien qu'elle le garde.

ANGELIQUE.

Que je le garde ou non, il n'eſt pas fait pour vous.

MARIANE.

Quelqu'autre par hazard pourra vouloir de nous.

Je ſçais ce que je ſçais, j'ai certaine parole....

TOINON.

Voyez-vous l'arrogance ?

OLIMPE.

Elle eſt folle, archifolle.

Où donc trouver un homme aſſez ſot, qui voudra....

TOINON.

Sot ? Il faut en chercher, & l'on en trouvera.

OLIMPE.

Comme elle eſt aujourd'hui ! certain air de ſoubrette....

MARIANE.

Je ſuis ſans nul apprêt telle que Dieu m'a faite.

ANGELIQUE.

Vous croyez toutefois être jolie.

MARIANE.

Hé-bien,
Que vous en coûte-t'il quand je le croirai?

ANGELIQUE.

Rien.

MARIANE.

Pour vous dont les attraits....

ANGELIQUE.

Sans vanité, je pense
Que l'on met entre nous un peu de difference.

OLIMPE.

C'eſt la nuit & le jour.

MARIANE.

J'aime l'obſurité.

OLIMPE.

Sa taille promettoit d'abord quelque beauté,
Une autre par ſes ſoins s'en fût accommodée;
Mais voyez, elle l'a toute dégigandée,
On ne ſçait ce que c'eſt, point d'air, point de façon.

MARIANE.

Tout cela changera quand j'aurai pris leçon.

OLIMPE.

Les leçons n'y font rien; à moins que la nature
N'aide à faire les gens, ſottiſe toute pure.

Qui m'a donné la grace, & ces je ne ſçais-quoi
Qui font de tous côtez jetter les yeux ſur moi ?
Les exemples de Cour que j'ai tâché de ſuivre.
Et votre Sœur, d'où vient qu'elle ſçait ſi bien vivre ?
Elle a vû que par-tout mes airs étoient reçûs,
Les a pris pour modelle, & s'eſt faite deſſus.

ANGELIQUE.

Madame, aſſurément, grace à ma deſtinée,
Je vous dois ce que j'ai d'une fille bien née;
Mais le ſoin & l'étude à tout font arriver,
Quand on a le cœur bon, & qu'on veut s'élever.
Lorſqu'on s'eſt mis en tête un certain caractere,
On obſerve le monde, on fait ce qu'on voit faire;
Qu'il entre dans l'Egliſe une femme à careau,
Je vois en un moment ce qu'elle a de nouveau.
D'abord je la parcours des pieds juſqu'à la tête;
Soûris, geſte, regard, tout en elle m'arrête,
Rien n'eſt à copier dont je ne vienne à bout,

Sa façon de touſſer, ſon hem, j'atrappe tout.

TOINON.

Voilà comme on parvient. Depuis que je vous prêche,
Je rougis....

OLIMPE.

Tu perds tems, Toinon.

TOINON.

Elle eſt revêche.

MARIANE.

Non, mais chacun n'a pas un talent ſi parfait....

OLIMPE.

C'eſt par là qu'un Couvent ſeroit votre vrai fait.
Quelle figure au monde eſperez-vous de faire?
On ne voit rien en vous de tout ce qui peut plaire,
Nul agrément d'humeur, l'eſprit peu complaiſant.

MARIANE.

Et pourquoi faire au Ciel un ſi vilain preſent?
Pour moi, je l'avoüerai, je n'en ſuis point capable,
Et ma Sœur plus que moi lui ſeroit agréable,
Elle eſt toute charmante.

TOINON.

Hé-bien le croiroit-on :
La fournoise ! elle voit plus bas que son menton.

OLIMPE.

Ce qui n'eſt pas de gré, de force on le fait faire,
Nous verrons.

MARIANE.

Je ſuivrai les ordres de mon Pere.
Il ſçait ce qui m'eſt propre, & cherchera mon bien.

OLIMPE.

Donc, votre Pere eſt tout, & moi je ne ſuis rien.

MARIANE.

Vous n'aimez que ma Sœur, & la croyez ſi belle,
Qu'en vain....

TOINON.

Liſandre vient.

OLIMPE *à Mariane.*

Demeurez ; où va-t'elle ?

ANGELIQUE.

Hé ! laiſſez-la ſortir, Liſandre l'ennuyroit.

TOINON *la ſuivant.*

Si c'étoit le Marquis, elle demeureroit.

SCENE

SCENE III.

OLIMPE, ANGELIQUE LISANDRE.

ANGELIQUE.

LIsandre aime à me voir.

LISANDRE.

Brillante, toute aimable,
Trouve-t'on rien ailleurs qui vous soit comparable ?
Vos beautez sont le centre où tout cœur bienfait tend.

ANGELIQUE.

Aucun autre aujourd'hui ne m'en a dit autant.
Aussi, j'en jurerois, le fidelle Lisandre
Est de tous mes Amans le plus vrai, le plus tendre.

LISANDRE.

Cent Amans ne pourroient vous fournir en eux tous,

Que l'ombre de l'amour, que mon cœur ſent pour vous.

ANGELIQUE.

Les grands mots qu'il vous met tous les jours à la bouche,
Me font aſſez paroître à quel point je vous touche.

OLIMPE.

Les grands mots peignent bien un amoureux tranſport.

LISANDRE.

Je fais comme le Cigne: il chante avant ſa mort,
Tout doit hâter la mienne, & l'heure en ſera prompte.
A Monſieur le Marquis, on joint Monſieur le Comte.

ANGELIQUE.

M'aimez-vous aſſez peu, pour voir avec chagrin
Les honneurs que m'attire un glorieux deſtin.
Je vous croirois, pour moi, l'ame plus genereuſe.

LISANDRE.

Pour aimer qui la tuë, elle eſt trop amoureuſe:
Mais ne peut-on ſçavoir quel eſt ce Comte?

OLIMPE.

Non ;
Vous le verrez, enſuite on vous dira ſon nom.

LISANDRE.

Voilà bien du ſecret. Helas, que j'appre-hende !
S'il faut de ſes regards que l'un ſur moi s'é-tende,
Qu'ainſi qu'un baſilic, il n'ait pour mon mal-heur,
Des yeux à me lancer du poiſon dans le cœur.

ANGELIQUE.

Courage, en réſiſtant tout ennemi ſe dompte.

TOINON *revenant.*

Enfin préparez-vous à voir Monſieur le Comte.

OLIMPE.

Ma Fille....

TOINON.

Son Caroſſe eſt entré dans la Cour,
Je l'en ai vû deſcendre, il eſt comme l'amour.

OLIMPE.

Et c'eſt lui ?

TOINON.

C'eſt lui-même.

OLIMPE.

En es-tu bien certaine ?

TOINON.

De reſte, il n'en eſt pas quatorze à la douzaine,
Madame, il m'a parlé. Qu'il eſt beau, qu'il eſt frais,
J'en ſuis folle.

ANGELIQUE.

Toinon, a-t'il bien des Laquais ?

TOINON.

Il en a je crois douze. Enfin un ſi grand nombre,
Bien faits, bien d'écouplés.

OLIMPE *rajuſtant les cheveux d'Angelique.*

Son viſage eſt à l'ombre,
Eloignez cette boucle : allons, l'air radouci.
Votre miroir de poche ? Et vîte, le voici.

SCENE IV.

OLIMPE, ANGELIQUE, LISANDRE, LE COMTE, TOINON.

LE COMTE.

J'Entre ici ſans façon; excuſez la franchiſe,
C'eſt une liberté que la Cour autoriſe.

OLIMPE.

Vous nous faites honneur, & votre qualité
Fait applaudir ſans peine à cette liberté.

LE COMTE.

Que d'éclat en ce lieu! que de jeuneſſe brille!
Je confonds, Dieu me damne, & la Mere & la Fille,
Ce brillant ſi fleuri, qu'en toutes deux je voi....

OLIMPE.

Ah non, Monſieur, ma Fille eſt plus jeune que moi.

LE COMTE.

Vous avez fait en elle une digne copie:

L'original s'y trouve, & rien ne l'estropie.
Que de beautés ! ses yeux portent d'étranges coups.
Ah belle Enchantereſſe ! où me réduiſez-vous ?
Toute cette parure ajoutée à vos charmes,
Eſt un vrai guet-à-pend ; vous êtes ſous les armes.

OLIMPE.

Qu'il parle joliment, ſous les armes !

ANGELIQUE.

Mes yeux
Auroient fait un exploit bien grand, bien glorieux,
Si par vous à me voir leur force reſſentie,
M'avoit de votre cœur conquis une partie.

LE COMTE.

C'eſt trop peu. Je le ſens, qui prêt à me quitter,
Se fend, ſe liquefie, Ah !

ANGELIQUE.

Sur quoi m'en flatter ?
Quoi vous, dont le mérite eſt ſans nulle meſure....

LE COMTE.

J'en fais ſerment. Si j'ai quelques dons de nature,
L'uſage déſormais n'en ſera que pour vous.

à Lisandre.

Hé bonjour notre Ami : comment nous portons-nous ?

Touchez.

LISANDRE.

Ce m'eſt, Monſieur, un fort grand avantage,

Que vous vous remettiez les traits de mon viſage.

OLIMPE.

Quoi ! vous le connoiſſez ?

LE COMTE.

Si je le connois ? tant,

C'eſt un de mes Vaſſaux, des plus petits, s'entend.

ANGELIQUE.

C'eſt donc même pays ?

LE COMTE.

Auvergne toute pure.

Son Pere de mon Pere étoit la creature.

Vous vous en ſouvenez, quand le bon homme & vous,

Vous veniez chapeau bas. Il faiſoit bon chez nous.

Diable, l'on y rouloit, Madame, en confidence:

Eſt-il votre Ecuyer ?

Liſandre ſort.

TOINON.

Il eſt fâché, je penſe,
Le voilà qui s'en va ſans rien dire.

LE COMTE.

Ah ma foi,
Je croi qu'il n'attend pas de grands égards de moi,
Nous nous connoiſſons trop. S'il a l'honneur ſi tendre,
Liſandre & moi ſont deux, ſerviteur à Liſandre.

OLIMPE.

Vous voudrez bien, Monſieur, achever le tableau.
Quel eſt-il ce Liſandre?

LE COMTE.

Un petit houbereau
D'une Nobleſſe aiſée à caſſer comme un verre,
Et qui pour tout potage a trente arpens de terre.
Franchement le bien aide à façonner les gens,
On prend, quand on en a, certains airs voltigeans;
Le plus impertinent, à force de dépenſe,
Devient dans le grand monde un homme d'importance,
Ses deffauts de terroir ſont bientôt diſſipés,
Il trouve à ſe fourer parmi les plus hupés;

Et prenant un port noble, une mine hautaine,
Le mérite lui vient ſans qu'il s'en mette en peine.

OLIMPE.

Je l'ai bien éprouvé. Pour réuſſir, il faut
Cheminer en avant, tendre toujours en haut,
Ne ſouffrir que les gens de la belle volée,
Point de ſociété de canaille mêlée,
Les perſonnes de peu vous donnent malgré vous...

LE COMTE.

Fi, malgré qu'on en ait on heurle avec les Loups.
La plus pure Nobleſſe en les voyant ſe roüille,
C'eſt comme un ſanglier qui ſe tient dans la ſoüille.
Par exemple, on veut bien rendre à ma qualité
Tout l'honneur qu'un vrai Comte a toujours mérité.
Si ma Maiſon n'eſt noble, il n'en eſt point en France;
Mais malgré ce bonheur d'une haute naiſſance,
Si j'étois demeuré dans l'un de mes Châteaux,
A compter mes moutons, mes vaches & mes veaux,

Visitant mes moulins, mettant somme sus somme,
Je serois Gentillâtre, & non pas Gentilhomme.
Croyez-moi, pour tous ceux dont la gloire est le but;
Vive la Cour, hors d'elle il n'est point de salut.

OLIMPE.

Oh sans doute, la Cour est une grande école.

LE COMTE.

Tout s'y met bien en œuvre, un double y vaut pistole;
Qu'on dance, saute, rie, un air libre, un air fin
Entre dans tout cela qui vous enchante. Enfin
Rien n'est à contre-tems, c'est la Cour, tout y passe.
Dites une sotise, elle a son prix, sa grace,
Le meilleur trait bourgeois ne la peut égaler.

TOINON *à Angelique.*

Hé bien?

ANGELIQUE.

Il me ravit à l'entendre parler.
C'est une liberté noble, point façonniere....

LE COMTE.

Avant que de vous voir, je l'avois toute entiere;

Mais ici pour la perdre il ne faut qu'un moment.

ANGELIQUE.

Quand pour vous mon visage auroit quelque agrément,
Ayant peu vû le monde, il seroit difficile
Que mes airs ....

LE COMTE.

Tout en vous est de Cour, rien de Ville,
Hors un petit deffaut ...

ANGELIQUE.

Hé mondieu, dites-moi.

LE COMTE.

C'est dans un droit trop grand, certain je ne sçai quoi;
Il faut dans votre corps un mouvement qui fauche,
C'est à dire, prenant de la droite à la gauche.

Angelique fait des contorsions.

Bon Fort bien. A la Cour on ne veut rien d'uni,
C'est par là que de tout on doit être muni,
Et que souvent parmi des choses très-bien prises,
Qui sont du meilleur goût, on lâche des sotises.
Mais on entre. Quel est cet homme favori
A qui tout est ouvert?

OLIMPE.

C'eſt, Monſieur, mon mari:

à Angelique.

Où vient donc votre Pere? il va nous faire honte,

Tenons ferme. Monſieur, voilà Monſieur le Comte.

SCENE V.

OLIMPE, ANSELME, ANGELIQUE, LE COMTE, TOINON.

LE COMTE.

AYant cherché toujours à voir ce qu'en tous lieux.

On trouve de plus rare & de plus curieux,

J'ai ſur votre perſonne appris tant de merveilles.

Que voulant contenter mes yeux & mes oreilles,

Je veux dire par là vous entendre & vous voir,

J'accours; vous voudrez bien, Monſieur, me recevoir.

Mon admiration déja pour vous s'apprête.

ANSELME.

Monſieur....

OLIMPE *bas à Anſelme.*

Répondez-lui quelque choſe d'honnête.
C'eſt un Comte.

ANSELME.

Vous voir eſt un honneur fort grand,
L'ayant peu mérité, ſon excés me ſurprend;
Mais je ne ſçais de moi ce qu'on vous a fait croire,
Il ſemble à vous oüir qu'on me montre à la Foire.
Vos admirations ne me conviennent pas.
Je ſuis un homme ſimple, ennemy du fracas.

LE COMTE.

Quand on eſt comme vous d'une naiſſance illuſtre,
Qu'on a par ſon mérite un veritable luſtre,
On peut... Je vous ai vû, c'eſt vous, je vous remets,
Fort ſouvent à la Cour.

ANSELME.

Non, je n'y vais jamais.

OLIMPE.

Pour être chez le Roi, dans un poſte honorable,

Monsieur avoit traité d'une Charge admirable,
A trois cens mille francs on conclut le marché,
La brigue le rompit, Monsieur en fut fâché;
Et pour ne plus voir ceux qui lui portoient envie,
Il jura qu'à la Cour il n'iroit de sa vie.

LE COMTE.

C'est grand dommage.

ANSELME.

Hé non, Monsieur, ce qu'elle dit
D'une Charge, jamais ne m'a frappé l'esprit.
Donner cent mille écus, moi!

LE COMTE.

Monsieur est modeste,
Par là ce qu'il est né bien mieux se manifeste;
A quoi Monsieur son Pere a-t'il passé ses jours?
Il avoit bouche à Cour.

ANSELME.

Non, il étoit de Tours.
Bon Marchand.

OLIMPE.

Il vous faut expliquer l'avanture.
On établit à Tours une Manufacture;

Il falloit pour cela beaucoup d'argent comptant
Alors Monſieur ſon Pere, homme rare, important,
Qui tenoit un gros train, faiſoit belle dépenſe,
De cinq cens mille écus aux Facteurs fit l'avance,
Entra dans le parti qui n'étoit pas méchant;
Et retirant ſa ſomme il ſe diſoit Marchand.

ANSELME *à part.*

Que va-t'elle conter!

OLIMPE.

Voilà le fait.

TOINON *à Angelique à part.*

Madame.....

ANGELIQUE.

Ah! qu'elle la bien pris.

LE COMTE.

N'en craignez point de blâme,
Rien n'eſt plus uſité. Nous autres Courtiſans,
A trafiquer ainſi paſſons nos plus beaux ans.
Je ſuis Caroſſier, moi.

OLIMPE.

Vous?

LE COMTE.

J'ai bien des émules,

Je trafique en Chevaux, en Caroſſes, en Mules;
D'ailleurs ſi de la Cour on n'avoit quelque don,
L'équipage ira-t'il, & ſubſiſtera-t'on ?
On n'en eſt pas moins noble, & la dépenſe augmente.

OLIMPE.

Dieu merci, la Nobleſſe eſt chez nous éclatante.

Parlant d'Anſelme.

Monſieur s'en peut promettre un honneur éternel.

LE COMTE.

On me l'a dit.

OLIMPE.

Il eſt du côté maternel,
Par une inconteſtable & directe alliance,
Arriere petit-fils d'un Maréchal de France.

ANSELME *bas.*

La folle !

OLIMPE.

Avec cela je crois qu'on a raiſon....

LE COMTE.

Quand de pareils honneurs ſont dans une Maiſon,
La Nobleſſe eſt doublée, elle n'eſt plus commune ;
Mais je ne ſonge pas que je vous importune.

Hé,

Hé, Monſieur! à la Cour eſt-ce qu'on reconduit?

ANSELME.

De ce qui vous eſt dû je ſuis trop bien inſtruit
Pour ne vous rendre pas....

LE COMTE.

Non, ce n'eſt plus l'uſage,
Et me reconduiſant....

ANSELME.

J'aurai cet avantage.

LE COMTE.

Oh! je ſerois plutôt tout le reſte du jour....

OLIMPE.

Demeurez, puiſque c'eſt l'uſage de la Cour,
Ma Fille....

LE COMTE.

Ah! s'il vous plaît, ni le chef, ni le membre....

OLIMPE *à Angelique.*

Accompagnez Monſieur, juſques dans l'antichambre.

LE COMTE.

Je vais donc profiter de ces derniers inſtans,
Et marche à reculons pour la voir plus longtems.

OLIMPE.

Qu'il eſt galant, Toinon?

TOINON.

Il ſçait fort bien ſon monde.

SCENE VI.

ANSELME, OLIMPE, TOINON.

OLIMPE.

En verité, Monſieur, il faut que je vous gronde.
Vous dites contre vous certaines pauvretés
Qui me faiſant rougir....

ANSELME.

Je dis des verités,
Et ne vous comprens point avecque vos ſots contes.

OLIMPE.

Il eſt bon, ce me ſemble, étant avec des Comtes....

ANSELME.

Non, chaque choſe doit paroître ce qu'elle eſt,
Vos Comtes, vos Marquis, tout cela me déplaît.

Angelique se perd vous prenant pour modele
Vos leçons de grandeur lui tournent la cervelle ;
Mais une bonne fois, écoutez bien cela,
Ma Femme.

OLIMPE.

Le beau nom que vous me donnez là !

ANSELME.

Comment vous appeller ? n'êtes-vous pas ma Femme ?

OLIMPE.

Je vous nomme Monsieur, appellez-moi Madame.
Ma Femme est si Bourgeois.

ANSELME.

Que diable sommes-nous ?
Voilà l'entêtement qui produit tant de foux.
Chacun de qualité se pique, ose y prétendre.

OLIMPE.

On soûtient ce qu'on est, pourquoi vouloir descendre.

ANSELME.

Mais mon Pere par vous dans les Nobles rangé,
Qu'étoit-il ! que Marchand.

OLIMPE.

Il avoit dérogé.

On vous l'a dit cent fois, vous êtes Gentil-homme.

TOINON.

Oh, vous l'êtes, Monsieur.

ANSELME.

Crains que je ne t'assomme,
Maraude, qui lui vas sottement applaudir
Sur la demangeaison qu'elle a de s'agrandir.

OLIMPE.

Puisque pour Gentil-homme on peut vous reconnoître...

ANSELME.

Non, je ne suis point, & ne le veux pas être;
Mais quand je le serois, comme beaucoup s'en faut,
Je vous prie, à quel droit le portez-vous si haut?
Fille d'un Procureur...

OLIMPE *d'un ton colere.*

D'un Procureur!

TOINON.

Madame,
Hé! ne voyez-vous pas que...

OLIMPE.

Merci de mon ame,
Il doit apprehender de me pousser à bout.

ANSELME.

En quoi vous fais-je tort?

OLIMPE.

En tout, Monsieur, en tout.

ANSELME.

Comment, Monsieur Trigaud n'étoit pas votre Pere?

OLIMPE.

Non.

ANSELME.

Que me faites-vous penser de votre Mere?

OLIMPE.

Oh! vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Son honneur....

OLIMPE.

Son honneur ira comme il pourra,
Un pere Procureur me blesse; m'assassine,
Je ne puis avoüer une telle origine.
Envers & contre tous j'en maintiendrai l'erreur,
Et je ne serai point fille de Procureur.

TOINON.

Oh! Madame a raison, ses airs....

ANSELME.

Tai-toi.

TOINON.

Peut-elle
Avoir une fierté si loüable, si belle,

Quand ſur votre Nobleſſe on vous entend
jaſer :
Car la tête vous tourne.

OLIMPE.

Outragez-moi, courage,
Allons continuez : Eſt-il d'un homme ſage. . . .

ANSELME *s'en allant.*

Vous perdez le bon ſens.

TOINON.

Il nous quitte.

OLIMPE.

Sui-moi,
Il faut qu'il ſe demente ou qu'il diſe pourquoi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, TOINON.

TOINON.

L'Ordre est donné, je viens d'envoyer chez Lisandre.
Ici dans un moment vous le verrez se rendre ;
Mais quoique vous ayez tout pouvoir sur son cœur,
Prétendez-vous qu'il veüille épouser votre Sœur ?
Se sacrifiera-t'il au desir de vous plaire ?

ANGELIQUE.

Je connois son esprit, Toinon, laisse-moi faire.

Quand il ſçaura qu'à moins de remplir mes
ſouhaits,
Il faut qu'il ſe reſolve à ne me voir jamais;
Ne crois pas qu'il balance, il fera tout, il
maime,
Et je l'obligerois à t'épouſer toi-même.

TOINON.

Dieu m'en garde, en Auvergne aller me ren-
fermer
Pour trente arpens de terre. Oh! ſi l'on veut
m'aimer,
Il faut que dans Paris on ait ſon domicile,
Quelque bonne maiſon, des rentes ſur la Ville,
Sans cela, mon cœur eſt un roc ſur la douceur.

ANGELIQUE.

L'Auvergne eſt juſtement ce qu'il faut à ma
Sœur.

TOINON.

Mais elle hait Liſandre, à moins que votre
Pere
N'uſe d'autorité pour conclure l'affaire,
Je doute qu'aiſément nous en venions à bout.

ANGELIQUE.

Afin de l'y porter ma Mere emploira tout.
Liſandre lui paroît un homme raiſonnable;
Il eſt fait comme lui, ſimple, aiſé, ſociable,

Sans nulle ambition, c'eſt de quoi le charmer.

TOINON.

Mais il aime ſa Fille, & voudra s'informer.
S'il apprend qu'il eſt gueux?

ANGELIQUE.

Toinon....

TOINON.

Vous voilà priſe.
Ses trente arpens connus, adieu notre entrepriſe.
Attendez. J'imagine un aſſez ſûr moyen;
Pour nous mettre en état de n'apprehender rien.

ANGELIQUE.

Et c'eſt?

TOINON.

Monſieur le Comte a pour vous le cœur tendre,
Priez-le de donner de grands biens à Liſandre,
Qu'il tâche d'ébloüir votre Pere, il le peut.
Le bon homme eſt facile, & croit tout ce qu'on veut;
Sur le rapport du Comte il tiendra veritable....

ANGELIQUE.

Tu l'as trouvé, Toinon, la choſe eſt admirable,

Nous la propoſerons quand le Comte viendra.
Il fera là deſſus tout ce que l'on voudra :
Ma Mere l'en priant, c'eſt une affaire faite.

TOINON.

Mais ſur votre deſſein vous êtes bien ſecrete,
Le cœur aſſez ſouvent ſuit le conſeil des yeux.
Du Comte ou du Marquis, lequel vous plaît le mieux?

ANGELIQUE.

Le Marquis a l'air bon, rien en lui ne travaille ;
Mais le Comte eſt encor plus libre dans ſa taille ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, ſent plus l'homme de Cour.

TOINON.

Il eſt vrai qu'à des riens il donne un certain tour
Qui fait dès qu'on le voit, qu'on l'eſtime, qu'on l'aime ;
Pour les airs, les grands airs, c'en eſt la fine crême.
Tout ravit, tout enchante, il ne lui manque rien.

ANGELIQUE.

Franchement, ſi j'apprens qu'il ait autant de bien,
Pour laiſſer le Marquis avec ſa courte honte,

D'applaudir à ma Sœur, je préfere le Comte.
Vous venez à propos, je voulois vous parler.

SCENE II.

LISANDRE, ANGELIQUE, TOINON.

LISANDRE.

Auprès de vos beautés vous daignez m'appeller:
Dès que l'ordre eſt reçû je ne viens pas, je vole.

ANGELIQUE.

Vous connoiſſez le Comte?

LISANDRE.

O! fatale parole.
Votre cœur eſt touché, je le vois dans vos yeux.
Voilà, déja, voilà le Comte dans les Cieux.

ANGELIQUE.

Liſandre, expliquons-nous. Vous m'aimez, je l'avoüe,
Vos ſentimens pour moi ſont tendres, je m'en loüe:

Mais je ne penſe pas que cette paſſion
Vous ait jamais ſouffert nulle prétention.

LISANDRE.

Quand l'amour....

ANGELIQUE.

Rendons-nous juſtice l'un à l'autre,
Vous n'êtes pas mon fait, je ne ſuis pas le vôtre.
Je ſuis née en un rang que je veux ſoutenir,
J'aime l'éclat, il faut du bien pour y fournir.
D'ailleurs, quand vous voyez qu'à l'envi pour me plaire,
Les Comtes, les Marquis font tout ce qu'on peut faire;
A moins d'un Duc & Pair, vous pouvez bien juger
Que c'eſt à quelqu'un d'eux, que je dois m'engager.

LISANDRE.

Tout s'égale en aimant, le Sceptre, la houlette.

ANGELIQUE.

C'eſt ainſi que l'Amour dans les Romans ſe traite;
Mais un Hameau ſeroit un fort vilain ſéjour
Pour qui ſe trouve en place à briller à la Cour,
Je m'y ſens appellée, & c'eſt où je dois vivre.

Suivons donc, vous & moi, le chemin qu'il faut ſuivre ;
Et tâchant de remplir la carriere où je cours ;
Je ne laiſſerai pas de vous aimer toujours ;
Et de cette amitié qui ſera de durée,
Je prétens vous donner une preuve aſſurée.
Dites-moi cependant: le Comte a-t'il du bien,
Qui d'un gros equipage aſſure l'entretien ?
Parlez : de mon bonheur faites ici le vôtre ;
Car enfin, que j'épouſe ou le Comte ou quelque autre,
Vous me perdez toujours.

LISANDRE.

Quel coup à ſupporter !
Il me va..... Mais n'importe, il faut vous contenter,
Le Comte eſt poſſeſſeur par titres autentiques
De trois Terres, qui ſont des Terres magnifiques ;
Chacune a ſon Château, grand païs en dépend,
Et quand vous mettriez bout à bout chaque arpent,
Vous ne pourriez encor qu'avec beaucoup de peine
Parcourir en trois jours ce qu'il a de Domaine.

TOINON.

Oh ! comme en ces Châteaux, en ayant le pouvoir,
Vous ferez la Princeſſe !

ANGELIQUE.

Il faudra bien les voir.
Mais, Liſandre, apprenez ce qu'une amitié tendre
Pour vous recompenſer m'oblige d'entreprendre,
N'étant rien l'un à l'autre, on pourroit murmurer
De voir avec chaleur cette amitié durer.
Ainſi pour prévenir les contes qu'on peut faire,
Il faut prendre les noms & de ſœur & de frere.

LISANDRE.

Ah ! que ces noms pour moi ſeroient charmans & doux.
Quel honneur ! mais comment nous les donnerons-nous,
Tous ces noms d'amitié ? ſouvent on les condamne.

ANGELIQUE.

Il faut les rendre vrais, épouſez Mariane ;
Alors il me ſera permis en tout honneur

De voir quand je voudrai le mari de ma Sœur.

TOINON.

Elle eſt jolie, au moins.

ANGELIQUE.

Hé, ne l'a-t'il pas vûë?

LISANDRE.

Non, rempli des beautés dont vous êtes pourvûë,
Ou plûtôt abſorbé dans vos divins appas,
Je puis vous le jurer, je ne la connois pas.

TOINON.

On ſe connoît bientôt quand on doit vivre enſemble,
Vous la verrez; elle eſt plus belle qu'il ne ſemble,
Quand de ſes yeux, du verd un peu trop approchans,
On a pris l'habitude, ils ſont aſſez touchans.

LISANDRE.

Mais ſans me marier, ne pourrez-vous pas faire....

ANGELIQUE.

Quoi! vous réfuſeriez de devenir mon frere?
Je voudrois l'avoir vû.

LISANDRE.

C'eſt une douce loi:
Mais....

ANGELIQUE.

Mais ſi vous m'aimez, n'êtes-vous pas à moi?

LISANDRE.

Tout entier,

ANGELIQUE.

Cependant quand de vous je diſpoſe,
Votre peu de tendreſſe à mes deſirs s'oppoſe.

LISANDRE.

Hé-bien, faites de moi tout ce que vous voudrez,
Liez, enchaînez-moi comme vous l'entendrez,
Pourvû que de mon cœur vous conſerviez l'empire,
Que toujours ſous vos loix....

ANGELIQUE.

Cela s'en va ſans dire,
L'alliance rendra ce commerce plus doux.
Sçavez-vous bien, ma Sœur, que je parlois de vous,
Je veux vous marier.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARIANE, LISANDRE, TOINON.

MARIANE.

Moi? l'envie eſt bien prompte,
A qui donc? Auriez-vous choiſi Monſieur le Comte?
Oui ſans doute, & j'aurai le Marquis. Ah ma Sœur!
Que de bontés pour moi, vous raviſſez mon cœur,
Le Marquis! le Marquis!

ANGELIQUE.

Vous allez un peu vîte.
Ainſi que le Marquis, Liſandre a du mérite;
Il eſt riche, & c'eſt lui que je veux vous donner.

MARIANE.

Liſandre!

TOINON.

Voilà bien dequoi vous étonner.
Regardez-vous tous deux : là, pourra-t'il vous plaire ?

MARIANE.

Qu'ai-je à dire, moi ? rien. Je dépens de mon Pere.

ANGELIQUE.

Ah ! vous en dépendez ? Hé bien il parlera.

MARIANE.

S'il parle, je ferai ce qu'il m'ordonnera.

ANGELIQUE.

Lisandre, un galant homme adoucit les plus fieres ;
Vous vaincrez ses froideurs.

LISANDRE.

Je n'ai pas des manieres
Dignes de soûtenir l'honneur de ses appas.

ANGELIQUE.

Priez, offrez des vœux, & ne résistez pas.
Agis de ton côté, Toinon, mets en usage
Tout ce que....

TOINON *à Angelique.*

Laissez-moi jouer mon personnage ;
Je la ferai venir à jubé.

SCENE IV.

LISANDRE, MARIANE, TOINON.

TOINON.

PAr ma foi;
Elle eſt drôle, & me donne un difficile emploi.
Là, pourrez-vous l'aimer? Vous êtes malheureuſe;
Allons, criez au meurtre, & faites la pleureuſe.
Dites que ſur la gorge on vous tient le poignard.

LISANDRE.

L'affaire eſt en bon train.

TOINON *mettant ſon doigt au front.*

C'eſt de là que tout part.
J'ai dit, voyant contr'elle & la Fille & Mere
Qu'au défaut du Couvent, où réſiſte ſon Pere,

A la prendre pour femme il falloit engager
Quelque ſot campagnard qui pourroit s'en charger.
On a parlé de vous ; notre Comte poſtiche
Vous a fait auſſi gueux que vous le faites riche;
Et pour la ravaler nous avons par complot,
Arrêté toutes trois que vous ſeriez le ſot.
En êtes-vous fâché ?

LISANDRE.

— Point du tout.

MARIANE.

Quel caprice !
Sans mon Pere qui m'aime, & qui me rend juſtice,
Un bandeaux malgré moi m'auroit ſerré le front.
C'en ſeroit fait.

TOINON.

Voilà ce que les meres font.
A ſuivre un ſot penchant follement entraînées,
La plûpart aux grands airs élevent leurs ainées
Tandis qu'en un Couvent, lieu pour elles mal ſain,
Les cadettes nonains, ſont à ronger leur frain.
Cela va bien ici ; mais garde l'autre monde :

Appercevant l'Eſperance.

L'Eſperance eſt brillant dans ſa perruque blonde.
On diroit d'un Seigneur tant il le porte beau.

SCENE V.

LE COMTE, LISANDRE, MARIANE, TOINON.

LE COMTE.

TU craignois de me voir étourdi du bateau,
Cependant j'ai charmé les yeux & les oreilles.
Mon entrée a fait rage.

MARIANE.

On m'en a dit merveilles,
Tout va bien.

LE COMTE.

Vous voyez qu'un fils de Payſan,
Peut tout, comme un Marquis devenir Courtiſan.
Pourvû qu'on joüe un peu de l'imaginative,

Que l'on ſçache à propos manier le qui vive...
Le métier n'eſt point ſot quand il eſt bien connu,
Je m'accoûtumerois.....

TOINON.

L'appetit t'eſt venu.

LE COMTE.

Va, c'eſt tant mieux pour toi ſi j'ai de la fortune,
Fût-ce d'une Duché, je te la rends commune.

TOINON.

C'eſt quelque choſe.

MARIANE.

Au moins tu te peux aſſurer
Que de moi là deſſus tu dois tout eſperer;
Liſandre m'aime aſſez.....

LISANDRE.

Ce que vous voudrez faire
Sera toujours pour moi....

TOINON.

Vous plaît-il de vous taire?
Le poſte n'eſt pas ſûr pour vous entretenir.

LISANDRE.

Tu me chaſſes encor?

TOINON.

Songez qu'on va venir.

Un

Un seul mot en endu, marquant l'intelligence,
Gâteroit tout, ainsi sortez en diligence.
On sçait qu'il est entré.

LE COMTE.

Je suis homme à fracas ;
Mon Carosse a fait bruit, mes Laquais sont
là-bas.

MARIANE.

Lisandre, elle a raison ; adieu.

LISANDRE.

Je me retire,
Dites-vous pour mon cœur tout ce qu'il doit
vous dire.

Lisandre sort.

LE COMTE.

Afin que notre jeu marche plus finement ;
Je m'en vais vous traiter un peu gaillardement.

MARIANE.

Dis ce que tu voudras.

LE COMTE.

Je me couvre d'avance.

TOINON.

Prens garde à toi.

LE COMTE.

Vien t'on ?

TOINON.

L'une & l'autre s'avancent.

LE COMTE *faiſant ſemblant de ne pas voir Olimpe & Angelique, dit à Toinon.*

Hé bien, qu'eſt-ce, la belle? A-t'on eu le ſouci
De leur faire ſçavoir. . . .

MARIANE.

Oui, Monſieur, le voici.

SCENE VI.

OLIMPE, ANGELIQUE, LE COMTE, TOINON, MARIANE.

ANGELIQUE.

MOnſieur le Comte, quoi, vous encor?

LE COMTE.

Ma Princeſſe,
Avec vous tout plaiſir, ſans vous tout plaiſir ceſſe.

OLIMPE.

Ma Fille eſt bienheureuſe.

LE COMTE.

Il faut vous l'avoüer;
Je ſors d'un lieu fort propre où je devois joüer.
C'eſt chez une Ducheſſe, on n'y reſpire qu'ambre,
Mais quelque beau qui ſoit, ce n'eſt point votre chambre.
J'y trouve un Muſc plus rare, & des parfums meilleurs!
J'y trouve..... ce qu'en vain je chercherois ailleurs.
Une bouche, des yeux, un ſoûris fin & tendre.

OLIMPE.

Ah! Monſieur. Mais mon Dieu, l'on vous a fait attendre.

LE COMTE *montrant Mariane.*

Non, je m'entretenois avec... Dans quel emploi
Eſt-elle auprés de vous?

OLIMPE.

Qui?

LE COMTE.

Celle que je voi.
Cette jeune perſonne, eſt-ce une Tapiſſiere,

OLIMPE.

Hé....

LE COMTE.

Je connois d'abord les gens à leur maniere.
En vain à se cacher on a quelque interêt,
Certain je ne sçais quoi porte aux yeux ce qu'on est.
C'est un livre parlant...

OLIMPE.

Ah! que j'aurois de honte
De vous dire.....

LE COMTE.

Hé pourquoi? si....

OLIMPE.

Non, Monsieur le Comte,
Car enfin croiriez-vous quand je vous le dirois,
Que ce seroit ma Fille?

LE COMTE.

Elle? J'enragerois.
Non, non, à d'autres, non, vous avez l'ame grande,
En elle à la grandeur je ne vois trait qui tende:
Tout est pure misere.

ANGELIQUE.

Hé-bien! vous le voyez;
Il faut que l'on reçoit...

MARIANE.

Pas tant que vous croyez.

LE COMTE.

Et quoi ! cette laidron....

MARIANE.

Je penſe être auſſi belle
Que vous êtes bien fait.

LE COMTE.

Ah ! Ah !

OLIMPE.

Quelle cervelle !

LE COMTE.

Je tombe de mon haut, faute d'être averti,
Je vois bien que j'ai pris un fort méchant parti.
Nous autres gens de Cour nous ſommes nés ſinceres,
Et la ſincerité gâte bien les affaires.

MARIANE.

Chacun n'a pas les yeux de travers comme vous.

OLIMPE.

La ſotte !

LE COMTE.

Laiſſons-lui ruminer ſon courous.
Les laides ont toujours l'humeur acre, mordante.

MARIANE.

Les foux l'ont encor plus.

OLIMPE.

Rentrez, impertinente.

LE COMTE.

Hé ! ne la chaſſez point.

MARIANE.

Comment ? il me dira.....

LE COMTE.

Elle me réjoüit.

MARIANE.

On vous réjoüira,
Vous le méritez bien.

ANGELIQUE.

Renvoyez-la, Madame.

MARIANE.

Je vous fais honte ?

LE COMTE.

On va vous chanter votre game ;
Chacun aura ſon tour.

MARIANE.

On doit vous divertir ;
Monſieur, j'en prendrai ſoin.

OLIMPE.

Toinon, fais-la ſortir.

Elles ſortent.

SCENE VII.

LE COMTE, OLIMPE, ANGELIQUE.

OLIMPE.

MOnsieur le Comte, il faut excuser sa sottise,
Tout à l'heure en parlant, s'il lui vient par bêtise
D'échaper quelques mots un peu desobligeans....

LE COMTE.

Bon, est-ce qu'on prend garde à de certaines gens,
Ma réputation est trop bien établie
Pour craindre que jamais elle soit affoiblie.
Le Roi qui me connoit confond tous mes jaloux.

ANGELIQUE.

Quelle Sœur!

LE COMTE.

Cette Sœur ne tient guere de vous,

Mais comment se peut-il qu'étant du même pere,
Une fille à tel point d'avec l'autre differe?
L'une est toute parfaite ; & l'autre, franchement,
Si je vous parle ici trop naturellement
Vous me le pardonnez, c'est une hapelourde.

OLIMPE.

Trop.

LE COMTE.

Outre l'air méchant, elle a l'ame aussi gourde....
Connoissez-vous ce mot? on l'a depuis un jour;
Car il est très-nouveau, mis en vogue à la Cour.
Il veut dire pesant.

ANGELIQUE.

Il s'applique à miracle.

OLIMPE.

Elle n'a nul esprit, & se croit un oracle;
Si vous sçaviez combien j'en souffre tous les jours....

LE COMTE.

Comme elle est fort mal propre aux graces, aux amours,
Dont on fit de tout tems l'apanage des belles,

Que

Que toutes ſes façons ſont très-conventuelles.
Que ne la guimpez-vous?

OLIMPE.

Elle a pour mes pechez
Un Pere aveugle, à qui ſes défauts ſont cachés.
Point de regle : à ſa mode il lui permet de vivre.

LE COMTE.

C'eſt l'étouffer.

OLIMPE.

Il faut qu'un mari m'en délivre.
J'en trouve un digne d'elle, & tout ſelon mes vœux.

LE COMTE.

Ce mari c'eſt?

OLIMPE.

Liſandre.

LE COMTE.

Oui, mais il eſt bien gueux.

OLIMPE.

Si je la place mal ſa bêtiſe en eſt cauſe.

LE COMTE.

Il eſt vrai qu'en Auvergne on vit pour peu de choſe.
A-t'on tâté Liſandre?

OLIMPE.

Oui.

LE COMTE.

Qu'a-t'il répondu?
C'eſt un petit genie.

ANGELIQUE.

Il s'eſt déja rendu.

OLIMPE.

Tout ce qui m'embarraſſe eſt mon mari: peut-être,
Le choiſiſſant pour gendre, il voudra le connoître,
S'informer de ſon bien.

LE COMTE.

Il n'en faut point douter.

OLIMPE.

Vous ſçachant Auvergnac, s'il vient vous conſulter,
Vous pourrez l'ébloüir en le faiſant fort riche.

LE COMTE.

Oh! c'eſt mon naturel, jamais je ne fus chiche.
Je lui veux, puiſque c'eſt ce que vous ſouhaitez,
Donner dix mille écus de rente bien comptez.

OLIMPE.

C'eſt trop, car ſa dépenſe eſt ſi mince & legere....

LE COMTE.

Je dirai que l'éclat n'a jamais ſçû lui plaire ;
Et comme il eſt des gens qui ne ſe tairoient pas,
Gens du même païs, je m'en vais de ce pas
Trouver toute l'Auvergne, & leur faire la bouche.

OLIMPE.

Ah ! que cette bonté ſenſiblement me touche.

ANGELIQUE.

Monſieur le Comte agit d'un air tout engageant.

OLIMPE.

On voit ce qu'il eſt né.

ANGELIQUE.

Rien n'eſt plus obligeant.

LE COMTE.

Trop heureux ſi l'excès de mon amour ardente
A votre tour pour moi, vous peut rendre obligeante.
Mon cœur ſans nul relâche eſt dans l'embraſement,
Il faut à tant de feux du rafraîchiſſement.
Et lorſque je renonce à toutes les Ducheſſes,
Pour vous donner mes ſoins, vous livrer mes tendreſſes,

J'ai beſoin que vos yeux, ces charmans ſcélérats,
Adouciſſent....

ANGELIQUE.

Pour vous que ne feroit-on pas ?

OLIMPE.

Pour payer vos ardeurs tendres & délicates,
Ni ma Fille ni moi ne ſeront point ingrates.

SCENE VIII.

LE COMTE, LE MARQUIS, OLIMPE, ANGELIQUE, TOINON.

LE MARQUIS.

MAdame, en m'approchant j'ai peur d'être indiſcret :
Chaſſez-moi, ſi je trouble un entretien ſecret.
Du titre d'importun je me fais tant de honte....

OLIMPE.

Nous parlions de la Cour avec Monſieur le Comte.

LE MARQUIS.

La Cour a bien dequoi fournir à l'entretien,

ANGELIQUE.

Monsieur a tant d'esprit, & la connoît si bien...

LE COMTE.

D'esprit, j'en ai fort peu ; mais on l'auroit bien rude
Si l'on ne profitoit d'une longue habitude.
L'esprit, vous le sçavez, lorsque de l'homme il sort,
Ressemble au Diamant, il est brute d'abord.
La Cour, quand on y tient une certaine place,
Le taille, le polit, ce Diamant s'enchasse,
Jette un feu qui le rend lumineux, plus parfait;
Ce feu brille, & voilà comme l'esprit se fait.

ANGELIQUE.

Qu'il parle juste ! il dit des choses sans égales.

LE COMTE.

J'en dis sans vanité d'assez originales.

LE MARQUIS.

Monsieur est delicat sur la comparaison.

LE COMTE.

Qui n'est pas delicat en tout, n'a pas raison ;
Car la delicatesse en fait d'esprit doit être
Le plus friant ragoût qui serve à le repaître.

ANGELIQUE.

Que ces mots ſont choiſis, Madame, qu'ils
ſont forts!
Il n'avoit pas pour nous déployé ſes tréſors.
Quelle montre il en fait! Elle eſt ſi naturelle,
Que.....

LE COMTE.

Vous me loüez trop, c'eſt une bagatelle.

LE MARQUIS.

Monſieur entre fort bien dans le raiſonnement.

LE COMTE.

Quelquefois on s'en tire aſſez heureuſement.

LE MARQUIS *à Angelique.*

L'excès de votre joïe à comprendre eſt facile.

LE COMTE *à Toinon.*

Quel eſt ce jouvenceau?

TOINON.

C'eſt un Marquis.

LE COMTE.

De Ville?

LE MARQUIS *au Comte bruſquement.*

De Ville! vous pourriez.....

LE COMTE.

Dequoi vous fâchez-vous?
La Ville d'ordinaire a peu de jeunes foux.

Peu de ces étourdis, tels qu'à la Cour pouſſommes.
Car il eſt à la Cour, des hommes & des hommes;
Et comme pour y plaire, il faut que les Barbons,
Prennent la gravité qui ſied bien aux Catons,
Il ſeroit ridicule à tous ceux de notre âge,
D'avoir une conduite ou reglée, ou trop ſage.
Chaque choſe à la Cour doit être dans ſon point.

LE MARQUIS.

J'y vais de tems en tems, & ne vous y vois point.

LE COMTE.

Vous n'avez donc point d'yeux? ma taille eſt remarquable.
Dès qu'il s'y fait un gros un peu conſiderable,
On m'y voit des premiers dans les appartemens.
Il faut ſçavoir.

OLIMPE.

Vraiment.

LE COMTE.

J'y joüe à tous momens.
J'ai d'ailleurs par l'accès que mon crédit me donne,

Des heures de faveur qui ne sont pour perſonne.

A Angelique.

Prenez ſoin de mon cœur, vous l'avez dans vos lacs.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous ſortez ?

LE COMTE.

Je vais chercher nos Auvergnats.

A Olimpe.

Vous m'entendez,

OLIMPE.

Oui, Monſieur, & j'eſpere

Que rien ne manquera.

LE COMTE.

Suffit, laiſſez-moi faire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, OLIMPE, ANGELIQUE, TOINON.

LE MARQUIS.

IL faut vous applaudir; car je ne puis douter
Qu'un triomphe nouveau n'ait de quoi vous flatter:
Pour vous, de tous les cœurs, la conquête eſt certaine.

ANGELIQUE.

Parlons ſans déguiſer, celle-ci vous fait peine.

LE MARQUIS.

J'aurois tort d'envier à vos charmans appas....

OLIMPE.

Ils ſont aſſez brillans.

LE MARQUIS.

On n'en échappe pas.
Quand je l'ignorerois, ſa derniere victoire
M'apprendroit.....

OLIMPE.

Son mérite y trouve assez de gloire.

LE MARQUIS.

Peut-être.

OLIMPE.

Quoi peut-être ? On n'est pas enchanté
De voir Monsieur le Comte ? Un air de qualité ;
Des façons de parler !

LE MARQUIS.

Elles sont singulieres.

OLIMPE.

Pour moi je n'ai point vû de plus nobles manieres.
Dans toute sa personne il semble qu'en effet
La nature.....

ANGELIQUE.

Et comment le croira-t'il bien-*fait* ?
Ma Sœur lui plaît, par là son goût se fait connoître.

LE MARQUIS.

Vous êtes belle, aimable autant qu'on le peut être :
Mais le seriez-vous moins, quand vous ne croiriez pas
Qu'on a tort de se rendre à de moindres appas ?

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, allez, cherchez-en de vulgaires,
J'aurai moins d'un Amant; mais je n'y perdrai gueres;
Nous pourrons nous passer aisément de nous voir.

SCENE X.

OLIMPE, LE MARQUIS, TOINON.

OLIMPE.

Elle sort, vous allez en être au desespoir.
Pourquoi la fâchez-vous?

LE MARQUIS.

Mais vous, pourquoi, Madame,
Lui mettre à tous momens tant de fierté dans l'ame?

OLIMPE.

Ah! Monsieur, s'il vous plaît, d'un ton un peu moins haut.

Nous n'avons de fierté qu'autant qu'il nous en faut;
Quand on tient dans le monde un certain rang, je penſe.....

LE MARQUIS.

Votre rang m'eſt connu.

OLIMPE.

La beauté, la naiſſance,
Croyez-moi, nous voyons du monde aſſez poli,
Pour....

LE MARQUIS.

Madame....

OLIMPE.

Vraiment je vous trouve joli,
Ma Fille a des défauts.

LE MARQUIS.

Sans colere, de grace!

OLIMPE.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ecoutez.

OLIMPE.

Si j'étois en ſa place,
Je ſçais bien....

LE MARQUIS.

Quoi, Madame, on ne peut vous parler!

OLIMPE.

Vous tâchez vainement à le dissimuler :
Il vous est mal aisé de trouver votre compte,
Aux devoirs que lui va rendre Monsieur le Comte ;
Voilà ce qui vous tient. Si ce rival vous nuit...

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.

OLIMPE.

Adieu, bon soir, & bonne nuit.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, TOINON.

TOINON.

QUi cet hymen ſi prompt lui tient lieu de ſupplice,
La donnant à Liſandre, on lui fait injuſtice.
Elle en veut au Marquis, & s'eſt mis dans l'eſprit
Qu'aux mépris de ſa Sœur pour elle il s'attendrit.
Ses larmes ont coulé, pour obliger ſon Pere
De vouloir à loiſir examiner l'affaire:
Mais Liſandre, qu'il voit ſimple & ſans vanité

Lui paroît un tréſor qui doit être acheté.
Il eſt doux, débonnaire, en un mot ſon ſemblable,
Et pourvû qu'il lui trouve un bien un peu paſſable,
Fut-ce moins que le quart de ce qu'il s'eſt donné,
Nous verrons le bon-homme à conclure obſtiné :
Il n'en démordra point.

OLIMPE.

Pour céder, & ſe rendre,
Il nous falloit un homme auſſi ſot que Liſandre.

TOINON.

Angelique a ſur lui fait valoir ſes attraits,
Elle l'a menacé de ne le voir jamais.
Pour ne la perdre pas, il a crû néceſſaire
D'obéir ſans replique, & d'être ſon Beau-frere.
J'ai parlé là-deſſus, & lui faiſant ſonger
Que hâter ſon hymen, ce ſera l'obliger,
Quoiqu'il ait pour ſa Sœur la froideur la plus grande,
Il eſt allé ſur l'heure en faire la demande.

OLIMPE.

Mais s'il faut qu'il ait dit qu'il a fort peu de bien,
Ce que nous projettons ne ſervira de rien.

TOINON.

Toinon dans le beſoin ſçait joüer d'artifice.
J'ai dit que tout vieillard étoit plein d'avarice,
Et que pour s'aſſurer l'hymen qu'il pourſuivoit,
Il devoit ſe donner plus de bien qu'il n'avoit,
Que le bon-homme étant & crédule & facile...

OLIMPE.

Il eſt allé pourtant s'en informer en Ville,
S'il s'adreſſe à quelqu'un pour nous trop bien inſtruit.

TOINON.

Alors nous nous ſerons embarquées ſans biſcuit.
Mais le zele du Comte en cela doit ſuffire,
Il aura prévenu ceux qui pourroient trop dire.
C'eſt fait de Mariane, & nous l'allons brider.

OLIMPE.

L'arrogante à ſa Sœur avoit peine à céder,
Elle mérite d'être au petit pied réduite.
Quand ſon aînée aura caroſſe, grande ſuite,
Meubles d'Hyver, d'Eté, magnifique maiſon
De celles qui d'Hôtel ont la forme & le nom.

TOINON.

Fort bien. L'Hôtel toujours ſuit les grands équipages.

OLIMPE.

Ecuyer, Intendant...

TOINON.

TOINON.

Et peut-être des Pages;
Que ſçait-on ? Le Comte eſt d'aſſez bonne maiſon:
Pour vouloir que ſa Femme...

OLIMPE.

Auroit-il pas raiſon ?
Angelique lui plaît.

TOINON.

Lui plaît ? elle l'enchante.
Mais je crains Mariane, elle n'eſt pas contente;
C'eſt un eſprit fâcheux qui peut ſe revolter;
Juſqu'au contrat ſigné je voudrois la flatter.
Si ſon mépris éclate, & rebute Liſandre ?

OLIMPE.

Elle vient. Il faut voir ce qu'on en doit attendre.

SCENE II.

OLIMPE, MARIANE, TOINON.

OLIMPE.

MAriane, approchez. J'apprens que votre Sœur
A pour vos interêts fait connoître son cœur.
Quoiqu'un dépit jaloux vous ait fait croire d'elle,
Elle est bonne, & vous garde une amitié fidelle.
Elle a crû, le pouvant, vous devoir marier.
Avez-vous eu l'esprit de la remercier ?

MARIANE.

Moi ? je n'ai point pressé pour être mariée.
De quoi s'embarasser ? l'en avois-je priée ?

OLIMPE.

Voilà votre esprit aigre : on vous cherche un Epoux,
Et l'on diroit encor qu'on ne fait rien pour vous.

MARIANE.

Oui, parce qu'on me hait, que je suis la cadette,

C'eſt à moi de vouloir ce que ma Sœur rejette.

OLIMPE.

Liſandre peut-il être un homme à rejetter ?
Il a du bien autant qu'on en peut ſouhaiter,
Quantité d'argent fait.

TOINON.

Des meubles à revendre.

MARIANE.

Hé bien, s'il eſt ſi riche, elle n'a qu'à le prendre,
Je ne l'empêche point.

TOINON.

Ecoutez, entre nous,
Peut-être elle fait mal d'y renoncer pour vous.
C'eſt vous faire paroître une tendreſſe inſigne,
Elle vous aime trop, vous n'en êtes pas digne.
Au lieu d'être riante, & de lui ſçavoir gré...

OLIMPE.

Pour ingrate, elle l'eſt au ſuprême dégré.
Tu ſçais, Toinon, tu ſçais qu'elle a forcé Liſandre
De lui donner parole, il vouloit s'en deffendre,
Et n'abandonne encore qu'avec beaucoup d'ennui...

MARIANE.

S'il ne veut point de moi, je ne veux point de lui.

TOINON *bas à Olimpe.*

Ne lui faites point voir qu'il se rend par contrainte,

haut.

Non, Madame, Lisandre a résisté par feinte,
Son mérite le charme, & le fait soupirer,
Il me l'a dit lui même, & j'en pourrois jurer.
Comme il a de grands biens, il l'en rendra maîtresse,
La mettra, s'il le peut, dans un rang de Princesse,
Rien ne lui doit manquer.

OLIMPE.

Enfin on a grand tort
D'arrêter un Hymen....

MARIANE.

Cela me plairoit fort;
Mais je ne donne point dans toute cette pompe,
On a beau m'ébloüir afin que je me trompe.
Lisandre, pour l'aimer, est trop original,
Je crois qu'en lui l'esprit, le bien, tout est égal;
Il dit si sottement les choses qu'il veut dire....

TOINON.

Elle croit se connoître en esprit.

OLIMPE.

Je l'admire.

MARIANE.

Quand il parle à ma Sœur, c'eſt un certain jargon....

TOINON.

Oh! la grande beauté fait perdre la raiſon.
Il eſt extaſié quand il eſt devant elle;
Mais il retrouve ailleurs ſa langue naturelle,
Parle comme un autre homme.

MARIANE.

Il ne me ſieroit pas
D'inſulter mon aînée à qui je dois le pas.
Qu'on la marie, & puis comme rien ne me preſſe,
Si l'on juge qu'il faut....

TOINON.

Voyez-vous la fineſſe,
Afin que le Marquis....

MARIANE.

Quand il m'épouſeroit,
Ma Sœur n'en voulant point, le grand mal qu'il feroit!

OLIMPE.

Non, ne vous flattez pas, je ſçais mieux que perſonne
Quel mari vous eſt propre, & celui qu'on vous donne
Ayant en divers lieux des biens fort aſſurez,

J'en ſerai la maîtreſſe, & vous l'épouſerez.
Par cet heureux Hymen je vous mets à votre aiſe,
C'eſt tout; & pour vous plaire, il ſuffit qu'il me plaiſe.

MARIANE.

Vous voudrez bien avant que de rien arrêter,
Sçavoir ce que mon Pere en pourra rapporter.
Il eſt allé s'inſtruire.

OLIMPE.

Et qu'en peut-il apprendre?
Que ce que chacun ſçait des grands biens de Liſandre.
Monſieur le Comte encor nous a dit aujourd'hui....

MARIANE.

Il le connoit?

TOINON.

Il eſt d'Auvergne comme lui:
Il faut l'entendre, c'eſt une abondance extrême.
Le voici, vous pouvez le ſçavoir de lui-même.

SCENE III.

LE COMTE, OLIMPE, MARIANE, TOINON.

LE COMTE *bas à Olimpe.*

J'Ai rendu la machine exempte de défaut;
Madame, qu'on l'essaye, elle ira comme il faut,
Un ressort mal conduit, eut pû gâter l'ouvrage;
Et pour n'y craindre pas le plus petit dommage,
J'ai vû l'un après l'autre, avec un soin très-grand,
Tous ceux qui...

OLIMPE.

C'est assez, le reste se comprend.
On vous est obligé.

LE COMTE.

La paix est-elle faite,
Mettez-moi bien, Madame, avec votre cadette,
D'un fier que je lui vois je dois me défier.

MARIANE.

Moi, fiere?

OLIMPE.

Sçavez-vous qu'on va la marier.

LE COMTE.

Oui, Madame, à Lisandre, il me l'est venu dire,
Pour des biens à foison si son cœur en délire,
Elle en regorgera; mais aussi je la plains
D'avoir à conserver ses airs durs & contraints.
Lisandre, quoique riche, est un homme sans ordre,
Qui hait, qui fuit la Cour, qui jamais n'y sçut mordre.
Je vois de son côté qu'elle n'a pas eu soin
De prendre les leçons dont elle avoit besoin.
En vous étudiant elle eut été parfaite.

OLIMPE.

Rien n'étoit plus facile, elle se seroit faite.
Vous voyez que sa Sœur n'a pas mal profité
De m'avoir copiée.

LE COMTE.

Elle a tout imité.
Comme son vrai portrait se trouve dans le vôtre,
On peut dire des deux, qui fit l'une a fait l'autre.

OLIMPE.

Loin que de Mariane on pût venir à bout,
Elle a toujours....

LE COMTE.

LE COMTE.

N'importe, il eſt remede à tout.
Qu'elle ait l'eſprit docile, & l'intention bonne,
Madame, en moins de rien ſi je ne la façonne...
Je veux offrir mes ſoins à Liſandre, auſſi bien
Je le connois, pour elle il n'épargnera rien.

OLIMPE.

C'eſt ce que je lui dis; meubles, train, équipage,
Elle aura tout.

LE COMTE.

Déja l'amour ſi fort l'engage,
Qu'afin que ſon hymen ne ſoit point retardé,
Mon caroſſe eſt ſuperbe, il me l'a demandé.
J'ai là-bas des laquais qui ſur ſix grands pieds comptent,
Propres au dernier point; ſi vous voulez qu'ils montent,
Vous les verrez, ce ſont laquais faits à plaiſir
Je crois pour s'épargner la peine d'en choiſir,
Qu'il les prendra de même, & qu'il vous les deſtine.
Pour moi, qui ſur les trains depuis long-tems rafine,
Je prétens en un jour pouvoir à peu de frais
Remplacer pour mon compte & caroſſe & laquais.
Allez, vous allez être en ſi grande opulence...

MARIANE.

Si tout ce qu'on me dit étoit vrai, patience;
Mais peut-être...

OLIMPE.

Elle veut toujours se défier.

MARIANE.

Je crains...

TOINON.

Sans dire mot, laissez-vous marier.
Dequoi pouvez-vous donc avoir peur? votre Mere
Sçait bien ce qu'elle fait.

MARIANE.

Il faut oüir mon Pere,
Il vient.

SCENE IV.

ANSELME, OLIMPE, MARIANE, LE COMTE, TOINON.

ANSELME.

VOus avez fait, ma Femme, un digne choix,
La chose est très-certaine, & va tout d'une voix.
Lisandre est riche encor plus qu'on ne s'imagine,
Je viens de diverses lieux...

LE COMTE *bas à Olimpe.*

Madame, la machine?

OLIMPE.

J'entens. J'étois, Monsieur, fort sûre de mon fait.
Je laisserois tromper votre Fille!

ANSELME.

En effet;
Vous devez comme moi chercher son avantage.

La pauvre Mariane eſt heureuſe, elle eſt ſage;
Et j'ai toujours dit, que quelque bon hazard
Pour l'en recompenſer lui viendroit tôt ou tard.

OLIMPE.

Elle eut pourtant ſans vous, refuſé de me croire.

ANSELME.

Comme elle j'ai douté qu'il nous vint tant de gloire;
Mais differentes gens par le même rapport
Ont ſi bien confirmé la choſe....

LE COMTE *à Olimpe.*

Le reſſort?

ANSELME.

Monſieur, excuſez-moi, je ne prenois pas garde
Que vous êtes ici.

LE COMTE.

Tout ce qui vous regarde
Me touche trop, Monſieur, pour ne partager pas
Le plaiſir d'un hymen dont je fais très-grand cas.
Liſandre eſt mon ami, mon voiſin en Province,
S'il aimoit à paroître, il y vivroit en Prince;
Mais quoique liberal, ſe plaiſant à donner,
La grandeur lui déplait, il faut lui pardonner,
C'eſt ſon humeur.

ANSELME.

J'approuve une telle conduite,
Si l'éclat plaît d'abord, il bleſſe dans la ſuite,
La dépenſe a ſouvent un chagrinant retour.

LE COMTE.

Vous m'avoûrez pourtant que la Cour eſt la Cour,
C'eſt là...

OLIMPE.

Monſieur le Comte a raiſon. Eſt-ce vivre,
Que n'avoir pas toujours le bel exemple à ſuivre?
On eſt ſi mince, on a des airs ſi languiſſans...

ANSELME.

On conſerve ſon bien, c'eſt avoir le bon ſens.
Liſandre...

LE COMTE.

Nous avons nos Terres contiguës,
Des parcs d'une grandeur, il faut voir; & des vûës..
Ecoutez: en ami je veux vous empêcher
D'avoir un créve-cœur qui pourroit vous fâcher;
Liſandre eſt un bon homme, & chaud dans ſes tendreſſes,
Il a déja pris feu pour cinq ou ſix Maîtreſſes.
D'abord rien ne lui coute, il veux tout épouſer;

Mais quand il peut avoir le tems de s'aviſer...

ANSELME.

Il n'en a pris aucun pour conclure l'affaire,
Lui-même il s'eſt chargé d'amener le Notaire,
Je les attens tous deux.

LE COMTE.

Liſandre ſignera,
J'en ſuis ſûr, & demain il s'en repentira.
Plaidez, il en ſera quitte pour peu de choſe.
Ainſi j'inſererois quelque petite clauſe,
Quand des conditions vous ſerez convenus:
Pour dédit, en ſignant mettez vingt mille écus,
S'il s'engage, par là ſon humeur inconſtante
Ne pourra plus vous nuire, il faudra bien qu'il chante.

Diable, vingt mille écus!

OLIMPE.

Monſieur a fort bien dit,
Il faut dans le Contrat employer le dédit.

ANSELME.

Nous le propoſerons; mais je te vois réveuſe.
Courage, Mariane, on va te rendre heureuſe,
Explique tes déſirs; s'il ſont ailleurs portés....

OLIMPE.

Une Fille doit-elle avoir des volontés?

MARIANE.

Non, Madame, & par là j'obéïs à mon Pere.

OLIMPE.

Vous faites bien.

BELLEFLEUR *entrant.*

Monsieur, c'est Monsieur le Notaire.

ANSELME.

Et Lisandre ? il l'amene ?

BELLEFLEUR.

Oui, Monsieur.

ANSELME.

Promptement,
Fais les entrer tous deux dans mon appartement.
Au Comte.
Comme l'affaire m'est d'une extrême importance,
Permettez-moi...

LE COMTE.

Monsieur...

ANSELME.

Il y faut ta présence,
Vien, sui moi, Mariane.

OLIMPE.

Allez.

SCENE V.

OLIMPE, LE COMTE.

OLIMPE.

Vous voudrez bien
Signer ce beau Contrat?

LE COMTE.

Je ne refuſe rien.

OLIMPE.

Il faut vous épargner le jargon des Notaires;
Tandis qu'on dreſſera les clauſes néceſſaires,
Je vais vous envoyer ma Fille.

LE COMTE.

Trop d'honneur,
Le plaiſir de la voir fait mon plus grand bonheur;
Mais ſongez au dédit, il faut ſur tout le mettre;
Comme il eſt force ſots qui s'oſent tout permettre,
Il peut s'en trouver un, qui le Contrat ſigné,

Viendra peindre Lisandre aussi gueux qu'il est né:
Je vois votre cadette avec excès cherie,
Son Pere voudra-t'il alors qu'on la marie?
A moins que le dédit qu'il craindra de payer...

OLIMPE.

Oh, pour le faire mettre il faut tout essayer,
J'en viendrai bien à bout, j'y cours, vous n'allez être
Que quelques momens seul.

SCENE VI.

LE COMTE, TOINON.

LE COMTE.

Sçais-je servir mon Maître, Toinon?

TOINON.

Tu me ravis. Où diantre as-tu pêché
Ces figures d'un corps a demi-déhanché?

LE COMTE.

On m'a vû de tout tems, soit dit sans flatterie,
Copiste très exact de la minauderie.

Comme tout en eſt plein, je me fais des leçons
Sur ce qu'on peut nommer minaudieres façons ;
Et quand par mon moyen quelque intrigue s'acroche,
Qu'il faut joüer un fat, j'en ai le roſe en poche.

TOINON.

Tout va bien juſqu'ici ; mais je crains...

LE COMTE.

Que crains-tu ?

TOINON.

Je crains que quelque eſprit, qui peut être inconnu,
Pouſſé par un inſtinct à nos ſouhaits contraire,
Ne vienne un peu trop tôt découvrir le miſtere.
Et..., Voici le Marquis.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS, TOINON.

LE MARQUIS.

QUe m'a-t'on, dit Toinon?
On donne Mariane à Liſandre. Mais non
Cela n'eſt point. Liſandre a ſi peu l'appa-
rence...

LE COMTE.

En fait de mariage on compte la finance,
Liſandre eſt couſu d'or, ſi vous ne le ſçavez.

LE MARQUIS.

Di-moi, Toinon, ſes vœux ſont-ils d'elle
approuvés?
La ſurpriſe où je ſuis d'un pareil hymenée....

TOINON.

Que voulez-vous que faſſe une Fille bien née?
Ce matin même encore, elle n'y penſoit pas;
Mais Liſandre a du bien, Monſieur en faiſoit
cas.

Madame à le choisir trouve de la justice ;
On veut qu'elle l'épouse, il faut qu'elle obéisse.
On dresse le Contrat.

LE MARQUIS.

Ah Toinon, je crains bien
Que pour plaire à sa Sœur...

LE COMTE.

Allez, ne craignez rien,
L'affaire est merveilleuse, & par ce mariage
Elle va devenir Dame du haut étage.

LE MARQUIS.

Lorsque je lui souhaite un fort heureux & doux,
J'en voudrois un garand plus assuré que vous.

LE COMTE.

On en doit pourtant croire un homme de ma sorte,
Je suis né dans un rang assez grand...

LE MARQUIS.

Que m'importe.

LE COMTE.

Que vous importe ? il est des gens en quantité
A qui me connoissant, il auroit importé...

LE MARQUIS.

Je ne vous connois point, il est vrai, mais peut-être
Je viendrai par mes soins à bout de vous connoître.

LE COMTE.

La Cour....

LE MARQUIS.

Ma foi, la Cour n'a pas le goût exquis,
Si pour vous ſon eſtime....

TOINON.

Hé, Monſieur le Marquis!

LE COMTE.

Il eſt bon quelquefois qu'un grand cœur ſe ſurmonte:
On ſçauroit ſans cela, vous....

TOINON.

Hé, Monſieur le Comte!

LE COMTE.

Quoi, quand ma qualité le devroit empêcher....

TOINON.

Ah! ne vous fâchez point.

LE MARQUIS.

Laiſſe-le ſe fâcher.

LE COMTE.

Moi, ſi j'en faiſois rien j'aurois l'ame bien lâche.
Comment donc, pour vous plaire, il faut que je me fâche?
Vous avez bien trouvé votre homme.

LE MARQUIS.

Je me tais:

Les gens vraiment polis ne ſe fâchent jamais.
Ailleurs qu'ici pourtant on ſçaura ſi bien faire,
Que vous vous fâcherez....

LE COMTE.

Ah! s'il eſt néceſſaire,
Je ne dis pas que non: mais enfin ce ſera
A cauſe ſeulement qu'il vous en déplaira.
J'ai ſur le point d'honneur les matieres très-vives.

LE MARQUIS.

Si....

LE COMTE.

Vous ne tiendrez point mes volontés captives.
Je ſuis libre, & prétens pouvoir ſelon le cas
Me fâcher malgré vous, où ne me fâcher pas.

TOINON.

Point de bruit, s'il vous plaît, Meſſieurs.

LE MARQUIS *à Toinon.*

Il faut me taire;
Mais dans ce qui ſe paſſe il entre du myſtere.
Sa mine, ſes façons, tout me le rend ſuſpect.

LE COMTE.

Je ſuis, dont bien vous prend, dans un lieu de reſpect,
Mais nous verrons à quoi nos devoirs nous appellent.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE COMTE, TOINON, ANGELIQUE.

TOINON *à Angelique.*

VEnez mettre la paix; ces Meſſieurs ſe querellent.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce donc?

LE COMTE.

Ce n'eſt rien.

ANGELIQUE.

Toinon....

TOINON.

Que voulez-vous?

Un mot....

LE COMTE.

C'eſt une affaire à vuider entre nous.

ANGELIQUE.

Vous a-t'on offenſé?

LE COMTE.

Monsieur le Marquis jase,
Il fait le suffisant, le patron de la case.

ANGELIQUE *au Marquis.*

Comment ! je voudrois bien, Monsieur, sçavoir sur quoi
Vous vous donnez des airs si peu dignes de moi.

LE MARQUIS.

Monsieur est heureux.

ANGELIQUE.

Là, montrez vos fantaisies.

LE MARQUIS.

Vous prenez son parti ?

ANGELIQUE.

Voilà vos jalousies.

LE MARQUIS.

Moi jaloux ! si jamais j'ai ce cruel ennui,
Ce malheur me viendra d'un autre que de lui.

ANGELIQUE.

Vous n'auriez pas pourtant trop de tort de le craindre.

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE COMTE.

Il ne faut point là-dessus vous contraindre:
Chassez-moi, si mes soins...

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

Ainſi vous preferez ſon interêt au mien?

ANGELIQUE.

Me manquer de reſpect ſur de vaines chimeres,
Ce n'eſt pas le moyen d'avancer vos affaires.

LE MARQUIS.

J'ai toujours eu pour vous tant d'égard, que je crois....

ANGELIQUE.

Vous en devez avoir pour tout ce que je vois;
Sur tout, Monſieur le Comte a lieu plus que perſonne,
Par le rang qu'à la Cour ſa naiſſance lui donne,
D'attendre que chacun rende à ſa qualité
L'honneur qu'elle demande, & qu'il a mérité.

LE MARQUIS.

Vos ſentimens ſont beaux pourvû qu'il y réponde....

ANGELIQUE.

Sçachez qu'il ne rend pas viſite à tout le monde,
Et que nous eſtimant aſſez pour vouloir bien

Nous distinguer des gens...

LE COMTE.

Ne parlons plus de rien,
C'est trop; j'oublirai tout.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas si bonne.

LE MARQUIS.

Il faut vous détromper afin qu'on me pardonne,
Et comme vainement sans être mieux instruit,
J'essayerois de combattre une erreur qui vous nuit,
Je trouverai peut être une voye assez prompte
Pour vous apprendre à fond ce qu'est Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Ah parbleu, je n'ai pas dessein de le cacher.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LE COMTE, TOINON.

TOINON.

JE crois que pour vous nuir, il aura beau chercher.

LE COMTE.

Qu'il cherche, ſon chagrin n'a rien que je redoute.

ANGELIQUE.

Je rougis, en penſant à ce que je vous coûte.
Vous me haïrez bien.

LE COMTE.

L'inſulte fait ſouffrir;
Mais quand un vrai mérite a ſçut ſe découvrir,
Que ce mérite étant ſans borne, ſans limite,
Va, comme il fait en vous, au delà du mérite,
Qu'il force... Je dirai le reſte une autre fois,
Vous avez un brillant qui me coupe la voix.
Ce qu'il a de lumiere au moment qu'elle éclate...

ANGELIQUE.

Que vous êtes flatteur!

LE COMTE.

Vous êtes une ingrate,
Qui pour ne pas payer les peines de mon cœur...

ANGELIQUE.

Allons, venez signer au Contrat de ma Sœur,
Vous avez trop de part à ce grand mariage....

LE COMTE.

Pour vous, si j'avois pû, j'aurai fait davantage.

ANGELIQUE.

J'en suis très-satisfaite, on ne peut rien de mieux.

LE COMTE.

C'est là le moindre effet du pouvoir de vos yeux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, ANGELIQUE.

OLIMPE.

ON croit donc que Liſandre eſt un homme admirable.

ANGELIQUE.

Mon Pere trouve en tout qu'il eſt incomparable.

OLIMPE.

Et Mariane ?

ANGELIQUE.

Elle eſt dans le raviſſement. Je viens de la quitter, c'eſt un plaiſir charmant.

Elle se croit déja dans la haute opulence,
Dit qu'elle me doit tout ; & pour reconnoissance,
Comme elle est naturelle ; & de tres-prompte foi,
Jure de partager sa fortune avec moi.

OLIMPE.

Avec vous ? C'est vous faire un fort grand avantage !

ANGELIQUE.

Ne lui découvrons rien avant son mariage.

OLIMPE.

Qu'en arriveroit-il ? le dédit arrêté
Met selon nos souhaits l'affaire en sûreté.
Son Pere voudroit-il, quoiqu'on lui pût apprendre,
Payer vingt mille écus qu'il devroit à Lisandre ?
Le Comte en proposant d'employer ce dédit,
Pour lier Mariane a fait un tour d'esprit.
Ce soin pris à propos, montre bien qu'il vous aime.

ANGELIQUE.

J'avois, je vous l'avoue, une frayeur extrême,
Que s'étant vû tantôt du Marquis insulté,
Dans son amour naissant il ne fût rebuté ;
Mais ses feux ont toujours la même violence.

OLIMPE.

Le Marquis l'insulter! voyez l'impertinence.

ANGELIQUE.

Il est jaloux, Madame.

OLIMPE.

Il ne le seroit pas
S'il n'étoit convaincu qu'on en doit faire cas.
Rien ne nous prouve mieux le mérite du Comte.

ANGELIQUE.

Peut-être à l'estimer je suis un peu trop prompte;
Mais de ce que j'ai vû de personnes de Cour,
Je le tiens le plus propre à donner de l'amour.
Ce sont des certains tours que n'ont point tous les autres.

OLIMPE.

Mes sentimens pour lui se rapportent aux vôtres.
Libre en tout ce qu'il fait, il a dans l'entretien
Des façons de parler qui ne lui coûtent rien.
Quoique ce ne soit pas le langage ordinaire,
Cela plaît.

ANGELIQUE.

Ah! Madame, il est tout fait pour plaire.

OLIMPE.

Comme de ſes deſirs vous pouvez diſpoſer,
Je crois que vous devez ſonger à l'épouſer.

ANGELIQUE.

Me le conſeillez-vous ?

OLIMPE.

Oui, tout vous y convie ;
Son Hymen vous aſſure une agreable vie ;
C'eſt pour moi, c'eſt pour vous une entrée à la Cour :
Vous aurez le plaiſir de briller au grand jour.
Ici dans un quartier farci de Bourgeoiſie,
Qu'on ait de la beauté, ce n'eſt que jalouſie :
Et puis à dire vrai, les diſcours obligeans
Touchent peu, s'ils ſont faits par de petites gens ;
Mais ſi l'on oyoit dire à la Cour : Qu'elle eſt belle !
Ce ſeroit une joïe.... Il n'en eſt point de telle.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai que beaucoup s'en laiſſeroient flatter.
Mais voici le Marquis.

OLIMPE.

Je le veux écouter.

ANGELIQUE.

De ſon emportement il vient nous faire excuſe.

SCENE

SCENE II.

LE MARQUIS, OLIMPE, ANGELIQUE.

LE MARQUIS.

JE vois qu'il faut enfin que je me déſabuſe.
Madame, je croyois être de vos amis,
C'eſt un nom glorieux que vous m'avez permis;
Cependant vous pouvez conclure un mariage,
Sans vouloir que la joye avec moi s'en partage.
Un ſi cruel mépris ſe peut-il ſupporter?

OLIMPE.

L'amour qu'on deſeſpere eſt contraint d'éclater,
Mariane pour vous s'étoit renduë aimable,
Je vous plains du chagrin dont elle vous accable,
On ſçait que vous voyez ſon Hymen a regret.

LE MARQUIS.

Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt que du ſecret.
Mariane y rencontre un ſi grand avantage,
Qu'à vous en applaudir ſon interêt m'engage.

Liſandre eſt de naiſſance, & riche au dernier point.

OLIMPE.

Il a de tres-grands biens, nous ne l'ignorons point.
Et par là, Mariane à qui je le marie....

ANGELIQUE.

Hé ne lui dites rien, Madame, je vous prie.

LE MARQUIS.

On n'a rien à me dire, & je viens bien inſtruit;
Chez un homme informé le hazard m'a conduit.
Sa naiſſance, ſon bien, contre toute apparance,
Pouvoient lui procurer la plus haute alliance,
La jeune Mariane eſt le choix de ſon cœur,
Il l'aimoit....

OLIMPE.

Laiſſons-là joüir de ſon bonheur,
Et venons au chagrin dont on m'a rendu compte.
Vous oſez, me dit-on, bruſquer Monſieur le Comte?
Et ſans voir que c'eſt moi qu'en lui vous offenſez,
Vous ſuivez de vos feux les tranſports inſenſez?

Cherchez à moderer votre jalouſe bile,
Des gens de qualité ma maiſon eſt l'azile.
Si quelqu'un vous y choque, il eſt en votre choix
D'y venir aujourd'hui pour la derniere fois.
Il ne ſera point dit qu'une longue hantiſe,
Chez moi vous fera prendre aucun droit de maîtriſe;
Et malgré les projets que vous avez conçûs,
Les gens d'un certain rang y ſeront bien reçus.

LE MARQUIS.

Parmi ceux que chez vous votre mérite attire,
Des gens d'un certain rang je n'aurai rien à dire;
Mais qu'un Comte inconnu vous ébloüiſſe au point
De vous faire penſer ce qui peut n'être point....

OLIMPE.

Inconnu, dites-vous? Vous nous la donnez bonne,
La jalouſie aveugle, & je vous le pardonne;
Nous ſçavons, pour le bien & pour la qualité,
Ce qu'eſt Monſieur le Comte; & puis, ſans vanité
Je ne ſuis point trop dupe, à la mine....

LE MARQUIS.

Hé Madame....

OLIMPE.

Je connois l'honnête homme, & je lis dans
son ame:
Tel est Monsieur le Comte, & quand de tous
côtés
On ne vanteroit point ses grandes qualités,
Pour lui, dès qu'on le voit, tout est si favora-
ble....

LE MARQUIS.

D'accord, mais il peut être un gueux, un mi-
serable,
Un faquin....

OLIMPE.

Ah, Monsieur, tréve d'emportement,
Il pourroit vous apprendre à parler autre-
ment.
Si de vos gens de rien la foule ailleurs abonde,
Les femmes comme moi sçavent choisir leur
monde;
Et vous devez penser, lorsque je vois quel-
qu'un,
Que puisque je le souffre, il est hors du com-
mun.
Je crois vous faire honneur en parlant de la
sorte.

LE MARQUIS.

Sans doute : mais enfin bien loin que je m'emporte,
Ce Comte si bien fait, dont on me croit jaloux,
Est-il possible un fiſou qui s'introduit chez vous.
Il est tant de ces gens qui sous le nom de Comte....

ANGELIQUE.

Vous l'attaquez absent ; craignez qu'à votre honte,
Pour prouver sa noblesse, il ne fasse éclater...

LE MARQUIS.

Hé ! je ne le crois pas si fort à redouter.

ANGELIQUE.

Quelquefois on se flatte.

LE MARQUIS.

Il vient, c'est mon affaire.

OLIMPE.

S'il vous échape un mot qui puisse lui déplaire,
Je vous en avertis, dans mon juste courroux,
Je ne garderai plus de mesures pour vous ;
Nous romprons sans retour.

LE MARQUIS.

Vous serez satisfaite,
J'aurai tous les égards....

SCENE III.

LE COMTE, LE MARQUIS, OLIMPE, ANGELIQUE.

LE COMTE.

HE'-bien notre cadette
A-t'elle le cœur gai dans ſon état nouveau?
A ſon âge, un époux eſt un friand morceau.

ANGELIQUE.

Le parti l'accommode, elle en eſt fort contente.

LE MARQUIS.

La fortune pour elle eſt aſſez éclatante.

OLIMPE.

Nous ſçavons quel éclat elle peut lui donner.

LE MARQUIS.

Si vous le ſçavez bien, il doit vous étonner.
Liſandre avec ſplendeur ſoutient ſes avantages.
Il a, le croiroit-on, des Comtes à ſes gages,
A qui, pour le ſervir ſelon ſes interêts,

Il fournit équipage, & caroſſe, & Laquais.
Monſieur peut vous le dire, il en ſçait des nouvelles.

LE COMTE.

J'en ſçais; mais franchement elles ſont telles quelles,
Et l'on ne doit pas trop s'en rapporter à moi.

LE MARQUIS.

Monſieur le Comte, il faut parler de bonne foi:
Si vous ne répondez....

LE COMTE.

Répond qui veut.

OLIMPE.

De grace,
Monſieur, ne venons point à des tons de menace.
Monſieur le Comte eſt libre, & peut ne point parler.

LE COMTE.

Jamais le droit des gens ne ſe doit violer,
Et c'eſt un attentat que vouloir me contraindre....

LE MARQUIS.

Vous parlerez pourtant, il n'eſt plus tems de feindre.

LE COMTE.

Cet air d'autorité que l'on prend avec moi,

Me peut faire manquer à ce que je vous doi ;
Ainſi je me retire ; une autrefois, Madame...
Ailleurs qu'ici, mon cher : Nous portons une lame.....

OLIMPE.

Je m'étonne, Monſieur, qu'avec tant de fierté
Vous inſultiez chez moi les gens de qualité.
Vous perdez le bon ſens.

LE COMTE.

La choſe vous regarde,
Je ſuis homme d'honneur, & l'on n'y prend point garde.
Madame, ſouffrez-vous....

ANGELIQUE.

Voilà pour s'égorger.

LE COMTE.

Ici par pur reſpect je me laiſſe outrager ;
Mais...

OLIMPE.

Je veux entre vous accommoder l'affaire.

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas dangereux, on peut le laiſſer faire.
Un homme tel que lui jamais a-t'il oſé....

LE COMTE.

Croyez-vous....

LE MARQUIS.

Je te crois un Comte ſuppoſé.

Le faux nom que tu prens, & qui veut qu'on te rende....

LE COMTE.

Ah! vous me tutoyez, c'eſt ce que je demande.

OLIMPE *au Marquis.*

En verité, Monſieur....

LE COMTE.

J'aurai raiſon du toi.
Madame, s'enhardir à me tutoyer, moi!
Un Gentilhomme! un Comte!

ANGELIQUE *au Comte.*

Hé, Monſieur.

LE COMTE.

Patience.

OLIMPE.

Il faut....

LE COMTE.

Non. Pardevant les Maréchaux de France.
Quand nous nous y verrons, on lui dira comment
Leur prudente équité punit un tutoiement.
A ces petits Marquis il faut apprendre à vivre.

LE MARQUIS.

Ce diſcours eſt ſi fou....

OLIMPE *au Marquis.*

Doucement.

LE COMTE.

Il eſt yvre.

Par moi-même j'aurois un aſſez court chemin,
De lui faire ſentir.... Mais je pardonne au vin.
Un vrai Noble eſt toujours au-deſſus de l'outrage.

LE MARQUIS.

Noble?

LE COMTE.

Ah, s'il eſt beſoin d'en rendre témoignage,
De Nobleſſe avec vous je m'offre à faire aſſaut,
Et ſuis fort aſſuré de vous donner le ſaut.

ANGELIQUE *au Marquis.*

Le défit qu'il vous fait....

LE COMTE.

Je le tiendrai de même.
Des Comtes de mon ſang je ſuis le dix-huitiéme,
Qui tous de pere en fils en faiſant parler d'eux,
Ont fait une Comteſſe, & beaucoup même deux.
Dès que l'une étoit morte, ennemis de la craſſe,
Ils alloient illuſtrer une ſeconde race:
C'eſt à moi de marcher dignement ſur leurs pas.

OLIMPE.

Ce que l'on voit de vous ne degenere pas,

A ſoutenir leur rang vous êtes fort fidelle.

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Vous croyez donc....

LE COMTE.

Du tems de Jeanne la pucelle,
Un Comte mon ayeul au ſeptiéme degré,
Fit maintes actions dont le Roi lui ſçût gré.
L'Hiſtoire en dit le fin, & vous n'avez qu'à lire.
C'eſt un garant fort ſûr, l'en voudrez-vous dédire?

ANGELIQUE *au Marquis.*

Vous voyez qu'il vous pouſſe.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'en ce tems
Des Comtes en exploits, furent fort éclatans;
Mais quand ſous ce faux titre on oſe:....

LE COMTE.

C'eſt un conte,
Il eſt cent faux Marquis, contre un demi faux Comte;
Et ſi j'examinois vos ayeuls, par hazard,
N'y trouverois-je point un peu de ſang bâtard?
Allez, je ſuis diſcret, je tais les circonſtances.

LE MARQUIS.

Il veut vous amuſer par des impertinences.

LE COMTE.

Tout beau.

OLIMPE *au Marquis.*

Vous avez tort, l'insulte va trop loin.

LE MARQUIS.

Puisque je suis suspect, Lisandre est un témoin
Qu'on peut oüir.

OLIMPE.

Lisandre!

LE MARQUIS.

Oui, c'est lui qui l'emploie.

LE COMTE.

Lisandre m'employer! Ah, j'en ai de la joie.
Lui mon vassal très-mince, & dont l'humble devoir....

ANGELIQUE.

Là-dessus de Lisandre on n'a rien à sçavoir.
Par lui nous connoissons avec pleine assurance
Ce que Monsieur le Comte a de bien, de naissance.

LE COMTE.

Ce qu'il a pû vous dire est par tout bien connu.
Mon rang, je l'ai prouvé. Quant à mon revenu....

LE MARQUIS.

Suffit; je vois Lisandre, il va vous en instruire.

LE COMTE.

L'éclat non faux, mon cher, a toujours droit de luire.
Je garderai mon luſtre en dépit des jaloux.

SCENE IV.

OLIMPE, ANGELIQUE, LISANDRE, LE MARQUIS, LE COMTE.

OLIMPE.

VOus venez à propos quand nous parlions de vous.
Sur un grand differend on vous prend pour arbitre ;
Chacun croit ſoutenir ſon avis à bon titre,
Vous en déciderez ſur le fait rapporté.

LE MARQUIS *à Liſandre.*

Je vous ai peint fort riche, homme de qualité,
Qui négligeant l'éclat où vous pouviez paroître,
N'avez pris aucun ſoin de vous faire connoître.

Qu'ai-je dit en cela que vous n'avoüiez pas?

OLIMPE.

Sa naiſſance & ſon bien ne ſont nul embarras.
La conteſtation eſt ſur Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Qu'il diſe ce qu'il ſçait, je n'en crains nulle honte.
Je ſors d'une maiſon qui vaut plus qu'un tréſor.

LE MARQUIS.

J'ai dit, je le confeſſe, & je le dis encor
Que ce Monſieur le Comte, avec ſa ſuffiſance,
Eſt un de vos Valets qu'on nomme l'Eſperance.

LE COMTE.

A Liſandre bas.

Vous êtes lunatique, entendez-vous. Gardez
De vous perdre avec moi ſi vous me dégradez.
Au Marquis.
Tous vos efforts ici deviendront inutiles.

LE MARQUIS.

Tantôt pour l'épier j'ai mis des gens habiles,
Ils l'ont ſuivi par tout; ſon bien, ſa qualité,
Ses grands airs ſont l'effet d'un rolle concerté!
Liſandre, dis-je vrai?

OLIMPE.

Vous ſemblez vous confondre.

LISANDRE.

Madame, ſur cela je n'ai point à répondre:

Et ſi vous m'en croyez ſans rien examiner,
Nous conclurons en paix ce qu'il faut terminer.
Vous m'avez fait l'honneur de me choiſir pour Gendre,
Peut-être ſuffit-il que je vous faſſe entendre,
Que par tous les endroits qui pourront vous flatter,
Par le rang, par le bien, s'il peut vous contenter,
Je puis donner ſujet à plus d'une famille
D'envier la fortune où ſera votre Fille.

OLIMPE.

Je vois, s'il eſt ainſi, que ſon bonheur eſt grand:
Je croyois autre choſe, & cela me ſurprend.

LISANDRE.

Dans ce que je vous dis, qu'eſt-ce qui vous étonne?

OLIMPE.

Vous avez en effet tout le bien qu'on vous donne?

LISANDRE.

Oui, Madame, & peut-être en trouverez-vous plus.

OLIMPE.

Votre Hymen eſt certain par les vingt mille écus;
Ce dédit qui nous lie, & le rend néceſſaire,

De vos pieges ſecrets m'explique le miſtere.
Vous m'avez fait donner dans le piege.

LISANDRE.

Et ſur quoi
Vous former des ſujets de vous plaindre de moi ?
Voyez la fin de tout.

OLIMPE.

Je ne vois que ma honte,
On me dupe, on me joüe, on m'amene un faux Comte ;
Car je penetre tout ſans plus douter de rien.
Ce qu'il m'a dit d'abord de votre peu de bien,
Le dédit qu'il m'a fait vouloir contre moi-même.....

LISANDRE.

Pardonnez à l'amour ce foible ſtratagême.
J'ai de bonnes raiſons ; & quand vous les ſçaurez,
Le faux Comte eſt un fait que vous approuverez.

OLIMPE.

Ne vous en flattez point.

LE COMTE.

Madame....

OLIMPE.

C'eſt toi, traître,
Qui m'a ſçû....

LE COMTE.

LE COMTE.

Je devois obéir à mon Maître.
Si vous me commandiez, & que je fusse à vous....

OLIMPE.

Tai-toi.

LE COMTE.

Je me tairai, n'ayez plus de courroux.

LE MARQUIS *à Angelique.*

Madame, vous voyez si c'est par jalousie....

ANGELIQUE.

Le cruel déplaisir dont mon ame est saisie,
Sur tout ce que j'entens m'empêche de parler.
Du chagrin où je suis qui peut me consoler?

OLIMPE.

Le Marquis a pour vous un cœur fidele & tendre,
Donnez-lui votre main sans plus le faire attendre.

ANGELIQUE.

L'honneur, l'amour, tout veut que je me donne à vous;
Oui, Monsieur le Marquis, je vous prens pour époux.
Vous ne répondez rien? Ah votre froid silence,
Me reproche en secret ma fâcheuse complaisance.

Mais pour venger ſur vous les affronts qu'on
m'a faits,
Adieu, je vous deffens de me revoir jamais.
Angelique ſort.

OLIMPE.

De votre procedé j'ai lieu d'être ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Si j'oſe vous parler avec pleine franchiſe,
Je vous dirai, Madame, en vous ouvrant mon
cœur,
Que vous vous oubliez dans vos airs de gran-
deur.

OLIMPE.

Et quels airs ai-je donc que je n'ai pas dû
prendre?

LE MARQUIS.

Je ſçais tout le reſpect qu'aux Dames on doit
rendre.
J'en ai beaucoup pour vous, & ſur la qualité
Je conſens qu'aucun rang ne vous ſoit conteſté:
Mais votre exemple a mis au cœur de votre
aînée,
Un orgueil qui n'eſt point d'une fille bien née.
Je renonce au bonheur de me voir ſon époux;
Je n'ai plus rien à dire & prens congé de vous.

OLIMPE.

Cent Amans à l'envy ſoupirent pour ma Fille,

Vous ne méritez pas d'être dans ma famille.

LISANDRE.

Par mes soumissions ne pourai-je obtenir....

OLIMPE.

Je ne le cache point, je n'en puis revenir.
Vous me faites passer pour une ridicule.
Quoi donc? on publira que je suis si crédule,
Qu'un homme de néant....

LISANDRE.

Hé moquez-vous de tout,
Aisément des sots bruits on peut venir à bout,
Pour leur couper chemin concluons l'Hymenée.

OLIMPE.

Je vois par le dédit la chose terminée;
au Comte. *Elle va pour le frapper.*
Mais toi, coquin, apprens ce que pese mon bras.

LE COMTE *l'évitant.*

Oh! parbleu, ces transports ne m'accommodent pas.

LISANDRE.

Madame, pardonnez....

OLIMPE.

Non, vous m'avez trompée.
Jamais....

SCENE VI.

ANSELME, OLIMPE, LISANDRE, LE COMTE, TOINON.

ANSELME.

De quel chagrin êtes-vous occupée!
Vous querellez déja votre Gendre, du moins
Quand on s'emporte, il faut que ce soit sans témoins.
En vous abandonnant à votre humeur trop prompte,
Vous oubliez que c'eſt devant Monſieur le Comte.
Les égards qu'on lui doit....

LE COMTE.

Monſieur, votre bonté
M'honore plus cent fois que je n'ai mérité.

ANSELME *au Comte.*

Pardonnez-lui, Monſieur....

LE COMTE.

Monſieur.....

OLIMPE.

Qu'il me pardonne.
Lui ! la plus miserable & plus vile personne...

ANSELME.

Comment ?

OLIMPE.

C'est un faux Comte, il nous a trompé tous;
Voilà ce qui me fait....

ANSELME.

J'en suis fâché pour vous.
Vous voyez tant de gens du grand air, que peut-être
Est-ce une honte à vous de vous y mal connoître.
Pour moi, Comtes, Marquis, qu'ils soient vrais, qu'ils soient faux,
Pour ce que j'en veux faire, ils me sont tous égaux.
Vous, qui de la grandeur un peu trop entêtée,
Croyez....

OLIMPE *appercevant Mariane.*

Ah ! vous voilà, Madame l'effrontée,
Qui faites la modeste, & qui secrettement
Sans prendre nos avis choisissez un Amant.

LISANDRE.

Madame, c'est de moi dont vous....

OLIMPE *à Lisandre.*

L'affaire est faite.
Vous jouirez du bien que votre amour souhaite ;
Monsieur, à votre Hymen je ne puis m'opposer.
Mariane est à vous, vous pouvez l'épouser ;
Mais tant que je vivrai, j'aurai gravé dans l'ame
Le complot outrageant qui la rend votre femme.
Adieu.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, MARIANE, LISANDRE, LE COMTE, TOINON.

MARIANE.

Daignez de grace adoucir ſon courroux,
Mon Pere, il ira loin s'il ſe répand ſur nous.

ANSELME.

Elle s'appaiſera, n'en ſoyons point en peine.
Pour toi l'Hymen te met à couvert de ſa haine.
Mais par quelle avanture un faux Comte introduit....

LE COMTE.

Liſandre m'employoit, vous en voyez le fruit.
Sageſſe, eſprit, rang, biens, tout ſe trouve en Liſandre,
Et pour m'avoir fait Comte, il devient votre Gendre.

LISANDRE *à Anſelme.*

S'il vous faut des raiſons ſur ce déguiſement....

ANSELME.

Non, je ſuis ſatisfait, plus d'éclairciſſement.
Allons pourvoir au reſte.

TOINON *à Mariane.*

Enfin l'Hymen s'acheve,
Vous n'aurez avec moi repos, ni paix, ni tréve,
Si je ne ſuis à vous, vous me l'avez promis.

LISANDRE.

M'en veux-tu pour garant? je ſuis de tes amis.

LE COMTE.

Monſieur, ſi vous vouliez, Toinon ſeroit Comteſſe.
Il nous faut pour cela faire quelque largeſſe,
Car le ménage étant....

LISANDRE.

Je ſuis content de toi,
Et tu peux, ainſi qu'elle, attendre tout de moi.

FIN.

LE

FEINT POLONOIS;

OU

LA VEUVE

IMPERTINENTE.

COMEDIE.

PREFACE.

A Parler ſincerement de cette Comédie, elle n'eſt pas dans cette exacte régularité que l'art & ſes preceptes demandent pour les ouvrages de Théatre. Il y a deux actions qui n'ont gueres de rapport enſemble, & qui ne ſe mélent preſque point dans toute la Piece. On y voit la pluſpart des Acteurs & des Actrices, agir ſuivant les interêts qui les regardent en particulier, ſans ſe traverſer l'un l'autre dans leurs deſſeins, & c'eſt ce qui m'a fait lui donner deux differens Titres. La Servante a peu de part dans l'intrigue, elle y agit ſelon que l'occaſion ſe preſente, ſans avancer ni reculer les affaires de la Scene. Le dénoüement arrive par un incident imprévu que le hazard fait naître, mais qui pourtant ne choque point la vraiſemblance. Quelques-uns ont trouvé les caracteres de Rufile & de Mr. Ambroiſe un peu trop chargés; mais ils n'y ont pas fait aſſez de réflexion : Ils ſont véritablement dans la

nature ; ils n'ont rien qui ne ſoit ordinaire, & ne ſortent point des bornes que les Regles nous preſcrivent. Rufile eſt une femme d'une humeur emportée, qui ſe pique de vertu, & qui croit ſur cette viſion, être en droit de gloſer ſur la conduite des autres. Elle dit bruſquement aux gens ce qu'elle a dans la penſée, ſans ſe mettre en peine ſi elle les chagrine, ou non. On ſçait bien que ces ſortes de tempéramens ne laiſſent pas ſouvent à ceux de cette complexion toute la modération néceſſaire au commerce de la vie civile. Elle pouſſe inconſidérément Mr. Ambroiſe, ſur ce qui la recherche en mariage, & lui dit des choſes outrageantes pour ſe debarraſſer de ſes pourſuites. Ce procedé lui attire quelques réponſes fâcheuſes ; car quoique Mr. Ambroiſe ſoit d'un naturel paiſible, il ſe ſent obligé de lui repliquer par des paroles déſobligeantes. Il s'en repent quelques momens après, ſon amour l'emporte ſur ſon reſſentiment, & il cherche avec ſoin les moyens de pouvoir renoüer avec elle. Ces caracteres ne ſont point extraordinaires, puiſqu'il eſt vrai que nous en voyons tous les jours de ſemblables dans le monde. On n'a pas fort approuvé le déguiſement du premier amoureux, mais je n'en découvre point la cauſe : Ce

n'eſt pas une choſe nouvelle qu'un Amant ſe déguiſe pour l'interêt de ſa paſſion. Il lui tombe en eſprit de ſe déguiſer en Polonois, pour trouver accès chez ſa Maîtreſſe, & pour être moins reconnu dans le lieu de ſa naiſſance. C'eſt une penſée qui n'eſt point éloignée du bon ſens, & d'ailleurs il en voit l'exécution facile, par la raiſon que dans Paris il y en a beaucoup habillés de cette maniere. Je ne m'arrêterai pas davantage à examiner le bon & le mauvais de cette Comedie, ni à répondre ici à la Critique impertinente de certains ignorans. *Homine imperito nunquam quidquam injuſtius, qui, niſi quod ipſe facit nihil rectum putat.*

Le blâme ni les loüanges de tels eſprits ne me touchent en aucune façon. Je ſuis ſûr que les perſonnes de bon goût qui prendront la peine de la lire, en jugeront autrement que ces Cenſeurs extravagans, & qu'ils y trouveront des traits de ſatire & de morale, capables d'inſtruire en divertiſſant.

ACTEURS.

Mr. ERGASTE, Pere de Mariane.

Mr. AMBROISE, Ami d'Ergaſte.

DES VALONS, Amant de Mariane.

DES RUISSEAUX, Couſin de Des Valons.

LA FRANCHISE, Trompette de la Compagnie de des Valons.

MARIANE, Fille d'Ergaſte.

LUCETTE, Suivante de Mariane.

RUFILE, Sœur d'Ergaſte.

PICARD, Valet d'Ergaſte.

La Scene eſt à Paris.

LE FEINT POLONCIS, OU LA VEUVE IMPERTINENTE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LUCETTE.

LUCETTE.

QUE penſez-vous, Madame, de ces deux Turcs qui ſe ſont aprochez de nous pendant que nous faiſions nos prieres, & qui ſe donnoient des airs fort éloignés de l'inhuma-

nité que l'on leur attribuë ordinairement? Hem?

MARIANE *riant.*

Hé que veux-tu que j'en penſe?

LUCETTE.

Vous riez? Ma foi, Madame, ces deux Turcs ne ſont pas mal tournés.

MARIANE.

Il eſt vrai. Mais pourquoi veux-tu que ces gens là ſoient Turcs? Les Turcs n'entrent point dans nos Temples, à moins que ce ne ſoit la curioſité qui les y attire.

LUCETTE.

Vous avez raiſon; mais je prens tous les gens habillés de cette maniere pour des Turcs: Il eſt vrai que ceux-ci m'ont paru mieux faits, & plus agreables que la plûpart de ceux qu'on rencontre ſouvent dans les ruës vétus de la ſorte. Mais à propos, Madame, il me ſemble qu'il y en avoit un qui vous regardoit avec beaucoup d'attention?

MARIANE.

Il te regardoit comme moi.

LUCETTE.

Hé! point, point. Il a bien vû que vous étiez faite d'une maniere à mériter la préference, il vous parcouroit des yeux depuis la

tête jusqu'aux piés, & je crois que vous lui plaisiez fort.

MARIANE *riant.*

Quelles visions!

LUCETTE.

Ce ne sont point visions. Vous possedez un certain gratieux qui pourroit apprivoiser le cœur le plus farouche, & je m'assure qu'il n'y a point de Turc, quelque Barbare qu'il fût, qui ne s'adoucît volontiers auprès de vous.

MARIANE.

Lucette est aujourd'hui pour moi dans son humeur obligeante; & comme elle a de l'esprit, elle donne un tour à ses cajoleries à faire aisément croire ce qui n'est pas.

LUCETTE.

Ce ne sont point des cajoleries, ce sont des verités, vous sçavez que je n'aime point à flatter; franchement vous êtes faite à manger, & vous avez un air charmant qui.... Madame voici ces Turcs.

MARIANE.

Allons-nous-en.

nois, les autres, c'eſt un Indien, un Sauvage, un Iroquois, un Mamelu, un Hongrois, un Moſcovite, un Algerien, & mille autres diables de noms que je connois point.

DES VALONS.

Que t'importe ?

LA FRANCHISE.

Comment que m'importe ? je ſuis Trompette dans votre Compagnie, & je ne veux point paſſer pour Turc, ou peut-être encore pis : je ſuis un homme une fois, & je ne prétens pas qu'on me croye un de ces gens-là. Vous riez, Monſieur des Valons. Oh je ne ris pas moi, & je me laſſe de....

DES VALONS.

Monſieur de la Franchiſe, il faut vous donner un peu de patience.

LA FRANCHISE.

Morbleu depuis trois jours que vous m'avez fait prendre cet habit ſans me dire pourquoi, je creve de patience. Je n'oſe répondre à toutes les fadaiſes qu'on me dit par la Ville de crainte qu'en parlant on ne connoiſſe que je ne ſuis pas Etranger. Peu s'en eſt fallu tantôt pour n'oſer parler, que je n'aie donné de mon fabre ſur la tête d'un porteur de chaiſe.

DES VALONS *riant*.

Il faut un peu te moderer, & ne pas aller ſi

vîte: D'ailleurs nous ne sommes pas les seuls dans Paris habillés de cette façon.

LA FRANCHISE.

C'est encore une autre inconvenient que j'oubliois à vous faire sçavoir. Quand je rencontre de ces Messieurs là, il me jargonnent d'une maniere à laquelle je ne puis répondre. Tout ce que je puis faire pour me débarrasser d'eux, c'est de leur marquer de la tête que je ne les entens point. Si cela dure long-tems, on me prendra pour un muet, & j'oublierai à parler.

DES VALONS.

Quoi, Monsieur de la Franchise qui ne manque ni d'esprit ni d'adresse, demeure court en ces occasions?

LA FRANCHISE.

Je sçais bien, Monsieur, que je ne suis pas un sot, & qu'il s'en trouve de plus stupide que moi; mais quand je me vois cet habit sans sçavoir le pourquoi, je ne sçais où j'en suis, & mon esprit est démonté. Si l'on me va prendre ici pour quelque espion, & qu'on me pende, hem?

DES VALONS *riant.*

Cela seroit très-fâcheux.

LA FRANCHISE.

Oui oui, cela seroit très-facheux; mais rien tout votre sou, pour moi je vais au logis quitter

cet habit, reprendre le mien, & m'en retourner à votre Compagnie.

DES VALONS.

Garde-t'en bien : je ne t'ai pas fait venir pour t'en retourner, j'ai besoin de ton service.

LA FRANCHISE.

Mais en quoi, Monsieur ? car jusqu'ici j'ignore la raison qui nous porte à vous travestir de la sorte.

DES VALONS.

Ecoute. J'ai voulu connoître avant que de te rien apprendre de mon dessein, si tu pourrois t'accoutumer à cet habit. Maintenant que je vois que tu peux le disputer en bonne mine à tous les gens qui le portent, il faut te contenter. Tu sçais l'estime que j'ai acquise à l'Armée.

LA FRANCHISE.

Oui, Monsieur. Je sçais que vous avez la réputation d'un fort brave & fort galant homme.

DES VALONS.

Tu sçais aussi que je n'ai jamais fait mistere de ma naissance, & que je n'ai point imité ces gens qui lorsque la fortune les éleve à quelque rang, travaillent à méconnoître leurs parens, & à se faire descendre de quelque race imaginaire.

LA FRANCHISE.

Vous dites vrai, Monsieur, on en voit beau-

coup entêtés de cette fantaisie; mais la vertu se loge toujours dans un bon cœur, sans avoir égard à la naissance. Par exemple, vous, Monsieur, qui avoüez franchement que vous n'êtes que le Fils d'un Banquier de Paris, qui même n'a pas trop bien fait ses affaires, voudriez vous troquer votre gloire contre celles de ces Nobles qui n'ont pour tout mérite, que le titre de Gentil-homme, & qui à l'ombre de cette qualité, s'imaginent folement que tout leur soit dû; quoique souvent sur le chapitre de la raison, ils soient plus sauvages que les sauvages mêmes?

DES VALONS.

Revenons à notre These. Tu sçauras que par les désordres des mauvaises affaires de mon Pere, il y eut un particulier nommé Ergaste, à qui il en coûta plus de dix mille écus.

LA FRANCHISE.

Il eut peut-être cela de commun avec beaucoup d'autres: car quand on fait ce qu'en bon François on appelle banqueroute, on n'est pas si fou de ne la faire que pour une seule somme, & souvent c'est par là qu'on enrichit les familles.

DES VALONS.

Tu sçauras donc que ce Monsieur Ergaste

a une Fille qui ne me hait pas, & dont je suis passionnément amoureux.

LA FRANCHISE.

J'entens. Après?

DES VALONS.

Tu juges bien que ce Monsieur Ergaste n'est pas sans aversion pour notre famille, & qu'il n'y a gueres d'apparence qu'il m'accorde sa Fille en mariage.

LA FRANCHISE.

D'accord; mais je ne vois pas encore pourquoi nous sommes habillés en masques?

DES VALONS.

C'est pour prévenir les obstacles qui pourroient traverser mes desseins.

LA FRANCHISE.

Et quels sont vos grands desseins?

DES VALONS.

Je veux m'introduire chez Monsieur Ergaste pour le Fils d'un riche Marchand de Varsovie; & pour réüssir, j'ai préparé depuis un mois avec un de mes amis, Banquier d'Amsterdam, toutes les choses nécessaires pour ce déguisement.

LA FRANCHISE.

Fort bien. Mais pourquoi ai-je cet habit?

DES VALONS.

Je veux que tu passes pour un homme qui prend

prend ſoin de ma conduite, & qui m'apprend la langue Françoiſe. Enfin comme tu ne manques pas d'eſprit, tu comprens bien tout ce qu'il faudra en cette occaſion.

LA FRANCHISE.

Depuis quand aimez vous cette perſonne?

DES VALONS.

Depuis environ un an. Elle vint à Peronne avec ſa Tante, lorſque nous y étions en garniſon; je la vis pluſieurs fois chez un de leurs parens, j'en fus d'abord amoureux; enfin je ne lui déplus pas, & depuis ce tems-là nous avons trouvé les moyens d'avoir enſemble un commerce de lettres.

LA FRANCHISE.

Mais qu'eſperez-vous de ce déguiſement?

DES VALONS.

D'avoir accès chez Monſieur Ergaſte, de voir avec facilité ſa Fille que j'aime, & pour ôter à cette Tante les idées qu'elle pourroit avoir de moi.

LA FRANCHISE.

Cette fille ſçait votre deſſein?

DES VALONS.

Oui, ne t'inquiéte de rien là deſſus.

LA FRANCHISE.

Suffit. Je vous entens. Ça que faut-il faire?

DES VALONS.

Aller chez Monſieur Ergaſte, & lui preſenter cette Lettre. Tien, voici ſon Logis.

LA FRANCHISE.

Mais que faut-il dire en la lui preſentant?

DES VALONS.

Tout ce que tu jugeras à propos ſuivant les occaſions. Je connois ton eſprit, & je me repoſe ſur ton adreſſe. Je vais t'attendre au Logis.

SCENE III.

LA FRANCHISE *ſeul.*

LE Seigneur des Valons eſt un homme à qui j'ai des obligations ſingulieres, & je dois tout riſquer pour lui rendre ſervice. Ça armons-nous d'effronterie, frappons à cette porte; ſelon que les choſes iront, nous agirons

SCENE IV.

LA FRANCHISE, LUCETTE.

LUCETTE *sortant.*

QUe vous plaît-il, Monsieur? *A part*, C'est un de ces Turcs que nous avons tantôt vû.

LA FRANCHISE.

Aragasqui, paralicou, rostogateau, biscuit.

LUCETTE *riant.*

Je ne vous entens point, Monsieur Biscuit.

LA FRANCHISE.

Je demande à vous, si Monsieur Ergasti est dans son Maison?

LUCETTE.

Oui, Monsieur.

LA FRANCHISE.

Etes-vous à lui, ma Belle?

LUCETTE.

Oui, Monsieur, je suis à son service.

LA FRANCHISE.

J'en suis bien aise.

LUCETTE *riant.*

Et moi, je n'en ſuis point fâchée.

LA FRANCHISE.

Vous riez, ma Belle? Ah! je vois bien que mon viſage ne vous eſt pas deſagréable, & je ne dois pas manquer à ce que la civilité.....

Il veut l'embraſſer.

LUCETTE *le repouſſant.*

Je ne ſçais, Monſieur, ſi c'eſt la mode en votre païs, de baiſer d'abord les filles qu'on ne connoît pas; mais en celui-ci ce n'eſt pas la coûtume, & particulierement une fille comme moi.

LA FRANCHISE.

Une fille comme vous, ma Belle?

LUCETTE.

Oui, Monſieur, une fille comme moi.

LA FRANCHISE.

Je n'entens pas bien, ma Belle, ce que cela ſignifie.

LUCETTE.

Cela ſignifie qu'on ne ſçauroit rien me réprocher ſur l'honnêteté, & qu'on doit avoir de la retenuë pour celles qui ſont de cette Cathegorie.

LA FRANCHISE.

Cathegorie, ma Belle?

LUCETTE.

Oüi, Monſieur, Cathegorie, Cathegorie.

LA FRANCHISE.

J'avois crû, ma Belle, que l'honnêteté n'empêche pas à la Cathegorie de faire ſon devoir, & je ne ſçavois pas que par la Cathegorie je puſſe avoir le malheur de vous déplaire.

LUCETTE.

Je penſe, Monſieur, que vous vous railléz de moi?

LA FRANCHISE.

Au contraire, ma Belle, je cherche à vous rendez mes civilitez, & à vous prouver....

LUCETTE.

Je vais avertir Monſieur Ergaſte, que vous demandez à lui parler.

LA FRANCHISE.

Vous me ferez plaiſir, ma Belle.

LUCETTE *à part.*

Ces drôles ſont plaiſans, de vouloir d'abord entrer en matiere avec les femmes.

SCENE V.

LA FRANCHISE *seul.*

PArbleu cette fille n'eſt pas impertinente, & ſes yeux m'ont cauſé de certaines émotions.... Qui.... Enfin, ſi je la trouvois dans une Ville au pillage, je ne pourrois m'empêcher de paſſer malgré elle ſur la Cathegorie. Mais quelqu'un vient ici, penſons à notre affaire.

SCENE VI.

LA FRANCHISE, PICARD, *venant de la Ville, & le regardant.*

PICARD.

MOrguenne comme ces gens ſont bâtis !

LA FRANCHISE.

Forloneau rabaric kanimiec.

PICARD.

Que demandez-vous ?

LA FRANCHISE.

Je demander maracou Ergaſti.

PICARD.

Monſieur Ergaſte ?

LA FRANCHISE.

Oüi.

PICARD.

Que lui voulez-vous ? Je ſuis à lui.

LA FRANCHISE.

Je lui voulou cen que je lui voulou.

PICARD.

Monſieur, n'avez vous point à vendre de ces petits rats qui ſentent le muſc ?

LA FRANCHISE.

Non. Pour qui me prens-tu ?

PICARD.

Monſieur, je vous demandou pardou, je vais lui dire que vous le demandez, & que vous lui voulou cen qu'on lui voulou. Je ſuis votre ſerviteur.

LA FRANCHISE.

Ce fat ſe raille de moi : à la fin quelqu'un s'en repentira.

SCENE VII.

ERGASTE, LUCETTE.

ERGASTE.

MOnſieur, on m'a fait ſçavoir que vous demandez à me parler.

LA FRANCHISE *faiſant des reverences.*

Aragaſqui, paralicon roſtogaſteau biſcuit... Etagaſti.

ERGASTE.

ERGASTE.

Je ne vous entens point, Monsieur.

LA FRANCHISE.

Quoi! vous n'entendez point le Polonois?

ERGASTE.

Non, Monsieur.

LA FRANCHISE.

Je m'en étonne.

ERGASTE.

Il me semble qu'il n'y a pas de quoi s'étonner; cette langue n'est pas si familiere qu'on soit obligé de la sçavoir.

LA FRANCHISE.

Elle est pourtant belle, écoutez: Carocas qui boutu ribac damaroqui liribakec baribacou Costou.

ERGASTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA FRANCHISE.

Cela veut dire... Bon-jour, salut, honneur, joye, prosperité, santé, bonheur & bien sur toute votre famille, & que la gloire de vos Neveux soit pleine, tranquile, constante & agréable... Il me faudroit un quart d'heure pour vous bien expliquer ces choses.

ERGASTE.

Mais il me semble que pour un Polonois vous parlez bien François?

LA FRANCHISE.

Il eſt vrai ; mais vous ſçaurez que j'ai demeuré plus de quinze ans en France, & qu'on m'en a fait revenir pour montrer la langue à mon Maître, & pour l'accompagner dans tous ſes voyages.

ERGASTE.

Quel eſt-il votre Maître, & que ſouhaitez-vous de moi ?

LA FRANCHISE.

Voici une Lettre qui pourra vous en inſtruire.

ERGASTE *lit.*

Monſieur, mon cher ami Ergaſte ; je vous ſaluë & vous ſouhaite une ſanté parfaite. J'ai fait honneur à la Lettre de dix mille écus que vous avez remiſe ſur moi, & l'ai payé avec bien de la joye ; je vous prie de faire un bon accueil au porteur de la preſente. C'eſt un jeune homme fils d'un riche Marchand de Varſovie, que ſa curioſité porte à voir les pays étrangers. Les bons traitemens qu'il recevra de vous, ſeront pour mon compte. S'il a beſoin de votre crédit, vous pouvez l'en aider juſqu'à vingt mille écus dont je vous répons, ayant entre mes mains des effets beaucoup au de-là de cette ſomme. J'eſpere vous voir dans quelque tems à

Paris, & vous assurer que je suis de tout mon cœur votre ami, FELOUQUE.

Pour Monsieur ERGASTE. *D'Amsterdam ce, &c.*

Monsieur, assurez votre Maître, que je suis tout à son service, que je ne souffrirai point qu'il loge en d'autre logis que le mien, & que tout ce qui vient de mon ami Felouque, m'est toujours bien cher.

LA FRANCHISE.

Je vais, Monsieur, lui faire connoître les bontés que vous avez pour lui, & l'obliger au plutôt à vous rendre visite.

ERGASTE.

Vous me ferez un fort grand plaisir: mais dites-moi où je pourrai le trouver, je serois bien aise de le prévenir.

LA FRANCHISE.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien, je sçais que mon Maître veut avoir cet avantage.

ERGASTE.

Tout ce qu'il vous plaira.

SCENE VIII.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MAis, Monsieur, s'il vous plaît, pourquoi embaraſſer votre Maiſon de ces Turcs ?

ERGASTE.

Es-tu ſole, de parler de la ſorte de ces Polonois ? Les Polonois ſont-ils Turcs ? au contraire ce ſont leurs antipodes.

LUCETTE.

Antipodes tant qu'il vous plaira ; mais je crois la plûpart de ces gens-là de grands atrapes-minons.

ERGASTE.

Ne parle pas ainſi de ces Polonois ; ils me ſont recommandés par le meilleur de mes amis, & à qui j'ai des obligations ſenſibles.

LUCETTE.

Monſieur, je n'en parlerai plus qu'avec grand reſpect ; vous les eſtimez, & c'eſt aſſez. Mais, Monſieur, Madame Rufile votre Sœur n'en eſt pas fort contente.

ERGASTE.

Qu'elle le ſoit ou qu'elle ne le ſoit pas, je ne m'en mets gueres en peine; mais je ſçaurai lui en parler. A propos, que dit-elle des propoſitions qu'on lui a faites de la part de Monſieur Ambroiſe? Je voudrois de tout mon ame qu'elle fût remariée afin d'en être débarraſſé.

LUCETTE.

Ma foi, Monſieur, nous le voudrions bien auſſi votre Fille & moi. Elle nous contrôle inceſſamment ſur les moindres choſes, nous n'oſerions parler à homme ni à femme, qu'elle n'en veuille ſçavoir la quinte-eſſence; il ſemble qu'elle ſoit jalouſe de l'eſtime qu'on fait de votre Fille, car elle ne peut ſouffrir qu'on en diſe du bien.

ERGASTE.

C'eſt une étrange humeur, & feu ſon mari avoit beaucoup à ſouffrir d'elle.

LUCETTE.

Elle fatigue les gens des loüanges qu'elle ſe donne, & prône à tous momens ſa pruderie, comme ſi les autres ne l'étoient pas autant qu'elle.

ERGASTE.

Il faut avoüer qu'elle eſt vertueuſe.

LUCETTE.

Je n'en disconviens pas ; mais quand on a été quatre ou cinq ans fille Lingere, la chose peut être douteuse.

ERGASTE.

Cela ne conclut rien contre elle, & il se trouve dans toutes les professions des personnes honnêtes.

LUCETTE.

D'accord, mais je ne sçaurois souffrir sa médisance, ni son peu de charité pour le prochain. Elle est toujours inquiette sur la conduite des autres, & toujours fort tranquile sur la sienne. Si j'étois homme, j'aimerois mieux une demie honnête femme avec de la douceur, que ces Diablesses qui font sans cesse étalage de leur vertu. La voici.

SCENE IX.

ERGASTE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE.

MA Sœur, je demandois à Lucette ce que vous penſiez ſur les propoſitions qu'on vous a faites de la part de Monſieur Ambroiſe.

RUFILE.

Je trouve Monſieur Ambroiſe un plaiſant homme, de me rechercher en mariage.

ERGASTE.

Et quel mal vous fait-il? c'eſt un homme à ſon aiſe, & qui n'a point d'enfans.

RUFILE.

C'eſt tant mieux pour lui, de ce qu'il n'en a pas; car ſur ma parole, il nourriroit des enfans qui ne ſeroient point à lui. On ſçait bien quelle étoit ſa femme.

ERGASTE.

Vous devriez, ma Sœur, retenir votre langue, & n'être pas ſi libre à parler des gens.

RUFILE.

Et pourquoi font-ils les choſes, s'ils ne veulent pas qu'on en parle?

ERGASTE.

Il eſt toujours bon de ſe taire, & de ne pas croire de fauſſes médiſances. Mais que répondez-vous touchant Monſieur Ambroiſe?

RUFILE.

Que je n'en veux point.

ERGASTE.

Vous n'en voulez point?

RUFILE.

Non.

ERGASTE.

Mais c'eſt un parti ſortable à vous.

RUFILE *s'en allant.*

Fort bien; mais je n'en veux point, je n'en veux point, & cela ſuffit.

SCENE X.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

QUe dites-vous, Monſieur, des manieres de votre Sœur ?

ERGASTE.

Que veux tu que j'en diſe ; Elle eſt femme ; & c'eſt tout dire.

LUCETTE.

Je ſuis du bois dequoi on les fait ; mais je ſerois fâchée d'être de ſon humeur.

ERGASTE.

Hé ! mon Dieu, les unes ſont extravagantes par un endroit & les autres par un autre. Allons préparer l'appartement que je deſtine à nos Polonois.

LUCETTE.

Vous aurez quelque demêlé avec elle ſur ce chapître.

ERGASTE.

Je ſuis le maître chez moi; & je me ris de ce qu'elle peut dire là deſſus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

VOus êtes instruit, Monsieur, de toutes les choses ; vous n'avez maintenant qu'à pousser votre pointe.

DES VALONS.

Je suis jusqu'ici fort content de toi : mais ce n'est pas encore assez. Il faut achever.

LA FRANCHISE.

Songez seulement aux choses dont nous sommes convenus ensemble, & me laissez le soin du reste. Je vais fraper à la porte de Monsieur Ergaste.

DES VALONS.

Suffit, va.

LA FRANCHISE *revenant.*

Il me ſouvient, Monſieur, que j'ai oublié une circonſtance, ſur laquelle je repaſſe mes reflexions.

DES VALONS.

Quelle ?

LA FRANCHISE.

Ce Banquier d'Amſterdam, qui répond pour vous juſqu'à la ſomme de vingt-mille écus, dit-il la verité ?

DES VALONS.

Oüi ſans doute, puiſqu'il a dans ſes mains des effets pour plus de trente mille.

LA FRANCHISE.

A vous apartenans ?

DES VALONS.

A moi apartenans, & ſi nous avons encore quelque bijoux.

LA FRANCHISE.

J'entens. C'eſt-à-dire que Monſieur votre Pere a contribué par ſa banqueroute à vous faire une fortune conſiderable.

DES VALONS.

Au contraire, ce bien me vient d'ailleurs, & je l'ai gagné à l'armée.

LA FRANCHISE.

Gagner, voler, prendre ou piller en ce païs-là eſt preſque la même choſe.

DES VALONS.

Une grande partie me vient du jeu.

LA FRANCHISE.

Cela veut dire que quand la Dupe s'eſt rencontré ſous votre main, vous avez fait comme beaucoup d'autres, que vous avez plumé la poule ſans crier. Les joueurs ſont un peu corſaires, & ne laiſſent pas échaper le pigeon ſans avoir de ſes aiſles.

DES VALONS.

Tu me connois mal.

LA FRANCHISE.

Monſieur je vous demande pardon ; ce que j'en dis n'eſt qu'une maniere de parler.

DES VALONS.

D'accord ; mais tu dois ſçavoir que ceux qui en uſent ainſi dans le jeu, ſont veritablement fripons.

LA FRANCHISE.

Point, ce n'eſt qu'Eſpiéglerie.

DES VALONS.

L'Eſpiéglerie approche toujours de la friponnerie, & c'eſt un terme dont on ſe ſert quand on veut pallier les méchans tours que font ordinairement les fourbes & les fripons;

Mais achevons notre affaire, & frape à la porte.

SCENE II.

DES VALONS, LA FRANCHISE, PICARD.

PICARD *ouvrant.*

QUe demandez-vous ?

LA FRANCHISE.

Monsieur Ergaste.

PICARD.

Qu'êtes-vous ?

LA FRANCHISE.

Il sçait bien qui nous sommes.

PICARD.

Mort-den-bieux, Monsieur Ergaste n'a que faire à des Turcs.

LA FRANCHISE.

Mon ami, dis-lui seulement que nous sommes ici.

PICARD.

Ton ami ? cent bieux, je ne veux point

être l'ami de gens faits comme vous. Allez au diable à qui vous êtes. *Il entre.*

LA FRANCHISE.

Le Valet est un peu brutal.

DES VALONS.

Beaucoup même. C'est un Picard, il est de la Garenne des sots il faut l'excuser, refrape.

Il refrape.

PICARD *revenant.*

Encore, ho....

LA FRANCHISE.

Je te prie, mon cher, de faire sçavoir à Monsieur Ergaste....

PICARD.

Hé bien je vais lui dire.

SCENE III.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

ALlons, Monsieur, prenons un peu les airs de Polonois, & d'abord asticotons ensemble à la présence de Monsieur Ergaste, afin de lui faire croire ce qui n'est pas veritable.

DES VALONS.

Je ſuivrai tes avis.

SCENE IV.

La ferme s'ouvre, & Ergaſte paroit.

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître.*

FAratou clacolo zementiq cracobak arolon Kaminiac.

DES VALONS.

Faraneſchi ordolon paroumick ſonerſonn. . . .

LA FRANCHISE, *ſe retournant à Ergaſte.*

Monſieur, voici monMaître qui vient pour vous rendre viſite.

ERGASTE.

Je lui ſuis fort obligé, & ſuis ſon très-humble ſerviteur.

LA FRANCHISE *à ſon Maître.*

Sandomik monoſcou Ergaſti. *à Ergaſte.* Je lui dis que c'eſt vous.

DES VALONS

DES VALONS.

Pronosbak monorit Xontemberg flantoukti.

LA FRANCHISE *à Ergaſte.*

Il dit qu'il eſt tout à vous.

ERGASTE.

Ne ſçait-il point le François ?

LA FRANCHISE.

Fort-bien. Mais il le parle mal.

ERGASTE *à des Valons.*

Monſieur, je ſuis tout à votre ſervice. Vous pouvez diſpoſer de ma perſonne, de mon credit, & de ma bource. Je viens préſentement de recevoir une lettre de mon ami Felouque qui me parle ſi avantageuſement de vous, que je brule de vous prouver à quel point j'eſtime les gens qui viennent de la part de ce cher ami.

DES VALONS.

Bibec nonki zolac pongnolin cronobacou Felouque.

ERGASTE.

Que dit-il ?

LA FRANCHISE.

Il dit qu'il vous remercie de toutes vos bontés, & qu'il en écrira à Monſieur Felouque.

ERGASTE.

Cela n'en vaut pas la peine. Monſieur ; vous me ferez, s'il vous plaît, la grace de ne

prendre point d'autre logis que le mien. Je prétens que vous en ſoyez le maître.

DES VALONS *baragoüinant ces mots.*

Ho non point Monſour.

ERGASTE.

Je veux que vous me faſſiez ce plaiſir.

LA FRANCHISE.

Puiſque Monſieur vous fait cette offre, vous devez l'accepter. Monſieur vous témoigne des bontés auſquelles vous devez répondre.

ERGASTE.

C'eſt m'obliger que de parler ainſi.

LA FRANCHISE.

Monſieur, repondez en François comme vous pourrez.

DES VALONS.

Je le voulè beaucoup, Monſour.

LA FRANCHISE.

Ah voilà qui va bien. Il faut un peu l'excuſer, il parle comme il peut.

ERGASTE.

Qu'importe. Je voudrois ſçavoir le Polonois.

LA FRANCHISE.

Il n'en eſt pas beſoin, Monſieur, puiſqu'il entend le François.

ERGASTE.

Il eſt vrai; mais c'eſt que j'aurois le plaiſir de m'expliquer en ſa langue, *à Mariane.* Que voulez-vous?

SCENE V.

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE, MARIANE.

MARIANE.

Rien, mon Pere, que l'honneur de voir ces Messieurs dont vous nous avez parlé.

ERGASTE.

C'est répondre à mes sentimens. Monsieur, voilà ma Fille qui vient vous rendre ses civilités.

DES VALONS.

Je suis bien à elle, Monsour, obligé, & je suis son serviteur grandement.

MARIANE.

Monsieur, je suis fort votre servante.

DES VALONS.

Oh mon Dame point mou servante, je suis moi.

ERGASTE.

Monsieur, je vous laisse avec ma Fille pour

quelques momens. Je vais voir si votre appartement est en état.

DES VALONS.

Tout comme Monsieur il plaît à vous.

SCENE VI.

DES VALONS, MARIANE, LA FRANCHISE.

DES VALONS.

QUel bonheur pour moi, belle Mariane, de pouvoir vous parler un moment en liberté, &....

MARIANE, *embarrassée en voyant la Franchise.*

Je ne sçais, Monsieur....

DES VALONS.

Ne craignez rien, belle Mariane. ce garçon ne doit point vous être suspect. Il sçait tous mes secrets; travaillé de concert avec moi pour trouver les moyens de me voir votre époux. Mais dites-moi, Madame, puis-je croire que vous m'aimiez aussi fortement que vous le marquez dans vos lettres? L'absenc-

n'a-t'elle rien diminué de cet amour, que vous avez bien voulu me persuader.

MARIANE.

Si je l'ai écrit je l'ai pensé, & l'absence n'a pû causer dans mon cœur que le chagrin d'être éloignée de vous. Je dirai plus. Vous avez surpris ma premiere tendresse, & vous avez fait naître une passion qui ne finira qu'avec mes jours.

DES VALONS.

Que je vous suis obligé, Madame, des sentimens que vous avez pour moi! Mais considerez-vous avec plaisir le personnage que je fais, pour surmonter les obstacles qui s'opposent à notre bonheur?

MARIANE.

Je ne sçais si j'y prends plaisir; mais je sens que je vous sçais bon gré de tout ce que vous faites pour moi. Je plains les peines & les inquiétudes que vous cause ce déguisement; mais j'en tire une conséquence qui me donne de la joye. Je crois pénétrer par ces embarras, la violence d'une passion sincerere, dont j'ai lieu d'être satisfaite.

DES VALONS.

Que je vous suis redevable, belle Mariane, de la justice que vous rendez à la sincerité de mon amour: croyez que jusques au tombeau...

MARIANE.

Briſons-là, j'entens qu'on vient ici.

DES VALONS.

La Franchiſe, aide-nous.

LA FRANCHISE.

Laiſſez-moi faire. Arobaki alopala rabiſtron non argoton.

SCENE VII.

ERGASTE, RUFILE, LUCETTE, DES VALONS, MARIANE, LA FRANCHISE.

ERGASTE.

MOnſieur, voici ma Sœur que je vous amene pour vous faire la reverence.

Ils ſe font des reverences.

DES VALONS.

An chiritou eden raponi danſnic.

LA FRANCHISE.

Il dit qu'il eſt fort obligé à Madame, & qu'il la remercie de tout ſon cœur.

RUFILE.

Dites-lui que je ſuis ſa ſervante.

LA FRANCHISE *à des Valons.*

Cornelik raburac.

DES VALONS.

Nortou graf formien.

LA FRANCHISE.

Il vous proteſte, Madame, qu'il eſt extrêmement votre ſerviteur.

ERGASTE.

Cette langue eſt admirable, elle dit vingt choſes en trois paroles.

LA FRANCHISE.

C'eſt qu'elle eſt ſignificative, n'eſt-il pas vrai ?

ERGASTE.

Aſſurément.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître pour Lucette.*

Monſieur, voilà une domeſtique de Monſieur Ergaſte.

DES VALONS, *il lui fait la reverence, & Lucette la lui fait auſſi.*

LUCETTE.

Monſieur je ne merite pas les gracieuſetés que vous me faites. Je ne ſuis que la ſervante du logis, &....

ERGASTE.

Fort bien, fort bien. Monſieur ne vous plaît-il pas de venir voir votre appartement?

DES VALONS.

Je le voulou, Monſour, bien.

ERGASTE.

Allons, ma Fille, prenez Monſieur.

MARIANE.

J'obéïs mon Pere. *Ils entrent.*

ERGASTE.

Je vous ſuis. Et vous, ma Sœur.

RUFILE.

J'ai deux mots à dire à Lucette.

ERGASTE.

Tout comme il vous plaira. *Il entre.*

SCENE VIII.

RUFILE, LUCETTE.

RUFILE.

LUcette, que dit mon Frere, ſur le refus que je fais d'épouſer Monſieur Ambroiſe?

LUCETTE.

Il ne m'en a rien dit, Madame.

RUFILE.

RUFILE.

Tout de bon ?

LUCETTE.

C'eſt la verité.

RUFILE.

Je m'en étonne, car il prend aſſez ſes intérêt.

LUCETTE.

C'eſt peut-être dans la penſée de vous voir remariée.

RUFILE.

Oh ! je ne me remarierai jamais que je n'aye un Caroſſe.

LUCETTE.

Un Caroſſe, Madame !

RUFILE.

Oui, c'eſt une choſe inſupportable pour moi, que de marcher dans les ruës durant l'Hyver parmi la fange, les neiges & la pluye, & l'Eté pendant la brulante ardeur du Soleil.

LUCETTE.

Vous avez raiſon. Mais pour un Caroſſe il faut un revenu ſolide, autrement le Caroſſe court riſque d'aller à vau l'eau.

RUFILE.

Feu mon mari m'a laiſſé plus de quarante mille livres de bon bien.

LUCETTE.

Quarante mille livres, Madame? Oh! c'eſt plus qu'il ne faut pour un Caroſſe, & d'ailleurs Monſieur Ambroiſe, à ce qu'on dit, en a davantage.

RUFILE.

Ah! ne me parle point de ce Monſieur Ambroiſe; c'eſt un bon fat, de me rechercher en mariage.

LUCETTE.

Hé! d'où vient, Madame?

RUFILE.

C'eſt que je ſuis honnête femme, & qu'il eſt un faquin. Il me croit ſans doute d'humeur à ſuivre le train de ſa femme. Oh! il ſe trompe fort: Tu ſçais, comme bien des gens ont dit, que c'étoit une Demoiſelle qui ne ſe contentoit pas d'un ſeul galant, & qu'il lui en faloit pluſieurs.

LUCETTE.

Elle avoit peut-être ſes raiſons pour cela.

RUFILE.

Il eſt vrai qu'on diſoit que c'étoit plus la faute du mari, que celle de la femme; & que l'avidité qu'il avoit d'avoir du bien, de ſe conſerver dans ſes emplois, & de faire de grands repas aux depens des autres, l'ont fait

ſouvent donner jour aux malverſations de ſon Épouſe.

LUCETTE.

Ma foi, Madame, il n'eſt pas le ſeul de ce temperament. Nous en voyons quantité qui n'en font pas trop de ſcrupule, & qui avancent leurs affaires par cet endroit.

RUFILE.

Ne devroit-on pas bannir de la ſocieté civile des gens ſi peu jaloux de leur honneur?

LUCETTE.

Il eſt vrai; mais ce ſeroit une grande entrepriſe, & je crois qu'on n'en viendroit jamais à bout. Car franchement, Madame, il n'y a gueres de famille dans le monde, où il ne ſe trouve quelque femme ou fille dereglée, ou quelque fripon.

RUFILE.

Cela peut être vrai; mais on doit prendre le ſoin de les corriger par des exemples & par des paroles, & leur faire connoître la vertu.

LUCETTE.

Ma figue, Madame, je crois que la véritable vertu, eſt de ne ſe point vanter d'avoir de la vertu. C'eſt un nom dont pluſieurs ſe parent, qui ſouvent ne la connoiſſent pas trop. Par exemple..... Voici Monſieur Ambroiſe.

SCENE IX.

RUFILE, LUCETTE, AMBROISE.

AMBROISE *entrant.*

MAdame, ma bonne fortune veut aujourd'hui que j'aye la joie de vous rencontrer, & de vous témoigner à quel point je vous honore & vous conſidere. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous prouver combien.....

RUFILE.

Monſieur, ſans faire ici de longs diſcours, vous ſçaurez que je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Vous me donnez par ce refus le coup de la mort; & j'ignore, Madame, par où j'ai pû m'attirer une telle diſgrace.

RUFILE.

Ignorez, ou n'ignorez pas, je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Je n'en conçois pas la raiſon.

RUFILE.

Concevez-la, ou ne la concevez pas, je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Nos conditions ſont aſſez égales, j'ai du bien pour le moins autant que vous, d'ailleurs je ſuis honnête homme.

RUFILE.

Vous êtes honnête homme?

AMBROISE.

Oui, Madame, je le ſuis.

RUFILE.

Vous êtes tout ce qu'il vous plaira; mais je ne veux point de vous, je ne veux point de vous, je ne veux point de vous: en faut-il davantage?

AMBROISE.

La réponſe eſt un peu rude; mais vous devriez conſiderer que Monſieur vaut bien Madame.

RUFILE.

Oh! je vous prie de croire qu'il y a une tres-grande difference.

AMBROISE.

Je n'y en trouve aucune.

RUFILE.

Vous n'y en trouvez aucune, dites vous?

AMBROISE.

Non assurément.

RUFILE.

Vous êtes un impertinent de me parler de la façon. Apprenez que je ne veux point pour mari, un homme qui a souffert tranquilement les désordres de sa femme, & qui par de lâches interêts a travaillé à lui fournir les occasions de ses déreglemens.

AMBROISE.

Morbleu, Madame, on ne dit point ces sortes de choses au nez des gens.

RUFILE *en colere.*

Ma foi, on les dit quand elles sont véritables.

AMBROISE.

Madame, Madame.....

RUFILE.

Hé bien, que voulez-vous dire avec votre Madame, Madame?

AMBROISE.

Que vous pourriez vous passer de m'outrager de la sorte, & que si je n'étois plus retenu que vous n'êtes, je pourrois vous en dire de belles & de bonnes.

RUFILE.

Et que me pourriez-vous dire, Monsieur, hem? Parlez, parlez.

AMBROISE.

Je pourrois vous dire que vous devriez vous ressouvenir que vous avez été fille Lingere, & que dans ce tems-là certain Avocat a fait qu'on a fort glosé sur votre conduite.

RUFILE.

Vous en avez menti, & vous êtes un sot.

AMBROISE.

Ventrebleu, vous êtes une....

RUFILE.

Achevez, Monsieur, achevez.

AMBROISE.

Je ne veux pas, cent bleu. Adieu fille Lingere.

RUFILE *voulant aller après lui.*

Ah coquin! il faut que je t'étrangle.

SCENE X.

RUFILE, LUCETTE.

LUCETTE *arrêtant Rufile.*

HE', Madame ! Madame, point d'emportement.

RUFILE.

Comment ! point d'emportement après une telle insolence.

LUCETTE.

Elle est grande, il est vrai, mais la vertu....

RUFILE.

Il n'y a point de vertu à l'épreuve de telles paroles.

LUCETTE.

Elles sont fâcheuses ; mais la vertu doit toujours en user avec moderation.

RUFILE.

Tu ne sçais ce que tu dis, & tu ne devois pas souffrir que cet infâme me parlât de la sorte.

LUCETTE.

Qu'aurois-je fait, Madame ?

RUFILE.

Le devisager.

LUCETTE.

C'est aller un peu vite, Madame: car la vertu....

RUFILE.

Est-ce que tu veux prendre son parti?

LUCETTE.

Non, Madame, assurément; mais croyez-vous avoir le privilége de dire en face à un homme des choses outrageantes, sans qu'il ait la liberté de se deffendre.

RUFILE.

Oui, quand j'avance des choses veritables & qu'il dit des fausſetés.

LUCETTE.

A cela je n'ai rien à repondre.

RUFILE.

Je sçaurai m'en venger, patience.

LUCETTE.

Hé! Madame, croyez-moi, n'allez point donner à rire aux gens.

RUFILE.

Comment! donner à rire aux gens? je ne crains personne, j'ai de l'honneur & de la vertu.

LUCETTE.

Je ne dis pas le contraire; mais je pense

qu'en cette occaſion le meilleur eſt de garder le ſilence, & d'avoir beaucoup de retenuë.

RUFILE.

Je n'en veux point avoir pour cet infâme.

LUCETTE.

Vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; mais la vertu ne conſiſte pas ſeulement en paroles, elle demande de la pratique.

RUFILE *s'en allant.*

Tu n'as pas le ſens commun, & je me laſſe d'écouter tes ſots raiſonnemens.

SCENE XI.

LUCETTE *ſeule.*

JE ſuis ravie qu'elle ait été relancée de la bonne maniére ſur ſa vertu & ſur ſa pruderie, & je ne voudrois pas pour beaucoup que cela ne fût arrivé.

SCENE XII.

LUCETTE, AMBROISE.

LUCETTE.

VOus revenez, Monsieur Ambroise?

AMBROISE.

Oui je reviens; mais c'est pour m'expliquer avec Ergaste: il est mon ami, & je suis sûr qu'il désapprouvera les sottises de sa Sœur.

LUCETTE.

Il n'en faut point douter.

AMBROISE.

Que dis-tu de son égarement?

LUCETTE.

Je dis qu'elle a tort.

AMBROISE.

Me dire à mon nez des fausſetez inoüies!

LUCETTE.

Hé! vous lui avez bien rendu son change.

AMBROISE.

Je ſuis fâché de lui avoir dit ce que j'ai dit.

LUCETTE.

Ce ne ſont que des bagatelles. Ne voyons-nous pas tous les jours des maris & des femmes, des amans & des amantes, ſe quereller, ſe battre, ſe dire les ſept pechez mortels, & redevenir bons amis?

AMBROISE.

Tu as raiſon. Si tu pouvois, ma chere Lucette, me mettre bien dans ſon eſprit, je te ferois....

LUCETTE.

Laiſſez-moi faire, & ne faites aucune démarche que vous n'ayez de mes nouvelles.

AMBROISE.

Tien; voilà une montre de trente Louis que je te veux donner pour la premiere bonne nouvelle que tu m'apporteras.

LUCETTE.

Vous pourriez me la donner à cette heure.

AMBROISE *s'en allant.*

Oui, mais j'attens le fruit de tes ſoins.

LUCETTE.

Fort bien. Il faut avoüer que l'amour fait faire de grandes foibleſſes ; mais ſans moraliſer ſur ce chapitre, travaillons à gagner la Montre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE, MARIANE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE.

VOus pouvez, Monsieur, aller faire un tour à votre hôtellerie, puisque vous le voulez ainsi; mais je vous prie instamment de me tenir parole.

DES VALONS.

Oui, Monsour, oui.

ERGASTE.

Soyez persuadé que nous vous attendons avec impatience.

LA FRANCHISE.

Monsieur, nous reviendrons dans peu. Nous y allons seulement pour faire venir notre bagage.

ERGASTE.

Je ne veux point vous arrêter davantage ; afin d'avoir la joye de vous revoir plutôt.

SCENE II.

ERGASTE, MARIANE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE.

CA, ma Sœur, qu'avez-vous à nous dire ?

RUFILE.

J'ai à vous dire que Monsieur Ambroise m'a fait une insulte, dont je veux absolument avoir raison.

ERGASTE.

Et quelle insulte vous a-t'il faite ?

RUFILE.

Il m'a reproché que j'avois été fille Lingere.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas là un grand mal.

RUFILE.

Non ; mais il a ajoûté que dans le tems que je l'étois, j'avois eu des commerces avec un certain Avocat. Demandez à Lucette.

LUCETTE.

Il eſt vrai, Monſieur, qu'il a franchi le mot.

MARIANE.

Monſieur Ambroiſe un eſt bon impertinent.

RUFILE.

Eſt-il pas vrai, ma Niéce ?

MARIANE.

Aſſurément, ma Tante, & il mériteroit cent coups de bâton.

RUFILLE.

Oh il en aura, il en aura.

ERGASTE.

Tout beau, tout beau, n'allons pas ſi vîte.

MARIANE.

Quoi, mon Pere, peut-on ſouffrir....

ERGASTE.

Il a tort ſans doute ; mais ma Sœur, n'avez vous rien dit qui l'ait obligé à vous parler ainſi ?

RUFILE.

Je lui ai dit que je ne voulois point de lui, &c

& qu'il étoit un lâche, d'avoir souffert paisiblement les désordres de sa femme.

LUCETTE.

Madame ne lui a dit que cela, Monsieur, & là-dessus il a répondu...

ERGASTE.

J'entens. Sçavez-vous, ma Sœur, que vous perdez l'esprit, & que votre langue médisante vous attirera des affaires?

RUFILE.

J'ai donc tort, Monsieur, j'ai donc tort?

ERGASTE.

Oui vous avez tort, & vous ne deviez pas en lui parlant lui dire de choses fâcheuses.

RUFILE.

Pourquoi me recherche-t'il en mariage?

ERGASTE.

La belle raison! il vous fait plus d'honneur que vous ne méritez.

RUFILE.

Que je ne mérite, moi? moi? Vous me faites pitié, mon Frere.

ERGASTE.

C'est vous qui faites pitié à tout le monde par toutes vos extravagances.

RUFILE.

Bon, bon. Ma Niéce, votre Pere perd le bon sens.

MARIANE.

Je ne vois pas que mon Pere ait mauvais sens dans ce qu'il dit.

RUFILE.

Je suis donc une extravagante ?

MARIANE.

Ce n'est pas à moi à décider là-dessus.

ERGASTE.

Sans tant de discours, vous êtes fole, & nous aurons du bruit ensemble si vous n'épousez Monsieur Ambroise.

RUFILE.

Ah vous pouvez l'épouser, ou le faire épouser à votre Fille ; car pour moi je n'en ferai rien.

SCENE III.

ERGASTE, MARIANE, DES RUISSEAUX, LUCETTE, RUFILE.

DES RUISSEAUX.

MOnsieur, est-ce vous qui se nomme Monsieur Ergaste.

ERGASTE.

Oui, Monsieur, c'est moi.

DES RUISSEAUX.

Voici une Lettre de Change de huit cens écus que j'ai à prendre sur vous.

ERGASTE *ayant regardé la Lettre.*

Vous payerez à Monsieur des Ruisseaux, &c.

Elle est fort bonne, Monsieur, & je suis prêt à vous la payer. Mais n'ayant pas l'honneur de vous connoître, souffrez que je vous demande une personne de connoissance qui me certifie que ce soit vous.

DES RUISSEAUX.

Il eſt trop juſte, Monſieur, & je vais chercher un de mes amis nommé Monſieur Ambroiſe, qui vous répondra de moi.

RUFILE.

Monſieur, ne vous aviſez pas d'amener ici Monſieur Ambroiſe ; car je lui donnerois ſur la mouſtache.

DES RUISSEAUX.

Parbleu, Madame, je l'amenerai, & vous n'oſeriez l'avoir regardé de travers.

ERGASTE.

Monſieur, ne prenez point garde à ce qu'elle dit, elle eſt folle.

RUFILE *s'en allant.*

Cela eſt faux, & s'il y vient nous verrons.

SCENE IV.

ERGASTE, DES RUISSEAUX, MARIANE, LUCETTE.

ERGASTE.

MOnsieur, Monsieur Ambroise est un galant homme que j'honore, vous pouvez l'amener quand il vous plaira.

DES RUISSEAUX.

Songez, Monsieur, en l'amenant qu'on ne lui fasse point d'insulte, je ne suis pas homme à le souffrir; car outre qu'il est de mes amis il est encore mon allié.

ERGASTE.

Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre.

DES RUISSEAUX *s'en allant.*

C'est assez.

SCENE V.

ERGASTE, MARIANE, LUCETTE.

ERGASTE.

OH je ne sçais plus où j'en suis avec elle.

MARIANE.

Hé mon Pere ne vous inquiétez point, laissez-la faire à sa fantaisie.

ERGASTE.

Quoi, que je souffre chez moi qu'elle maltraite Monsieur Ambroise!

MARIANE.

Non, c'est ce que vous devez empêcher, & j'ai tort d'avoir parlé contre lui.

LUCETTE.

Ma foi, Madame, en sa place j'aurois fait pis qu'il n'a fait.

MARIANE.

Elle le méritoit.

ERGASTE.

Quereller un homme parce qu'il la recher-

die en mariage, & lui dire sans sujet des choses épouvantables !

LUCETTE.

Aussi elle s'est attirée par ses beaux discours une réponse qui ne l'a pas satisfaite ; ainsi l'on peut dire qu'ils sont maintenant tous deux but à but.

ERGASTE.

D'accord ; mais il ne l'a fait que pour se venger de l'offense qu'il a reçuë d'elle. Je suis son ami, & je veux rajuster ces choses.

LUCETTE.

Tout cela se peut raccommoder du côté de M. Ambroise, & je gage que votre Sœur l'épouseroit pourvû qu'il lui donnât un carosse.

ERGASTE.

Un carosse !

LUCETTE.

Oui un carosse. Elle m'a fait entendre qu'elle ne se marieroit jamais qu'elle n'en eût un.

ERGASTE.

C'est à ce coup qu'on peut juger qu'elle est folle. A-t'elle de la qualité & du bien pour souhaiter avoir un carosse ?

LUCETTE.

Hé Monsieur, laissons la qualité, quand on a du bien cela suffit.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas ma penſée ; & je tiens que pour avoir un caroſſe, il faut de la qualité, ou quelque Charge qui vous oblige à faire cette dépenſe, ſans quoi l'on s'attire avec juſtice l'indignation & le mépris de tout le monde.

MARIANE.

Je voudrois de grand cœur, que Monſieur Ambroiſe voulût lui en donner un, afin que vous fuſſiez délivré des chagrins que vous cauſe ſa bizarre humeur.

ERGASTE.

Plut au Ciel qu'il voulût en faire la folie. Vous ſçavez, ma Fille, qu'il doit venir dans peu avec ſon ami, allez à la chambre de votre Tante, & faites-lui connoître que je ſuis fort en colere.

MARIANE.

Je vais, mon Pere, executer ce que vous m'ordonnez.

SCENE

SCENE VI.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MOnsieur, vous devriez marier votre Fille; songez qu'elle a beaucoup à souffrir des mauvais procedés de votre Sœur.

ERGASTE.

C'est ce que je ferai dans peu.

SCENE VII.

ERGASTE, LUCETTE, PICARD.

ERGASTE *à Picard.*

OU vas-tu?

PICARD.

Je vais, Monsieur, porter ce billet à Monsieur Ambroise, de la part de Madame votre Sœur.

ERGASTE.

Montre-le-moi.

PICARD.

Le voilà.

ERGASTE *lit.*

Je ſçais que vous devez venir ici pour rendre ſervice à un de vos amis ; & moi je vous y attens avec un bâton, pour vous punir des impertinences que vous m'avez dites. Déliberez là-deſſus. RUFILE.

Il continuë.

Morbleu je perds patience. Va lui dire que je t'ai pris ce billet, que je l'ai déchiré, & que je lui défens ſur tout de ſortir de ſa chambre.

PICARD.

Monſieur, je n'irai pas, s'il vous plaît.

ERGASTE.

Tu n'iras pas ?

PICARD.

Non, Monſieur, car elle me battroit ; morbleubieux, c'eſt un diable.

ERGASTE.

Hé bien, je te battrai moi, ſi tu n'y vas.

PICARD.

Hé bien, battez-moi, Monſieur, me voilà : j'aime mieux vos coups que les ſiens.

ERGASTE.

Va, te dis-je, va, ou...

PICARD.

Monsieur, battez-moi tant qu'il vous plaira, mais je n'irai pas.

ERGASTE.

Coquin, m'obéiras-tu?

PICARD.

Monsieur, je vous demande pardon; mais je n'irai pas.

LUCETTE.

Picard est opiniâtre, Monsieur, il n'ira pas; il aime mieux être battu de vous que d'elle.

PICARD.

Oui morguenne, & cent fois.

LUCETTE.

Monsieur, si vous voulez, j'irai?

ERGASTE.

Tu me feras plaisir.

LUCETTE.

Mais permettez moi de lui dire son fait.

ERGASTE *s'en allant.*

Fais tout ce que tu voudras, je t'approuverai.

LUCETTE.

Laissez-moi faire, je vous en rendrai bon compte.

SCENE VIII.

ERGASTE, PICARD.

PICARD.

MOnsieur, je suis fâché de ne pas vous obéïr; mais c'est Madame votre Sœur qui en est la cause; car je la crains plus que tous les diables ensemble.

ERGASTE.

Tai-toi, maraut.

PICARD.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'elle est plus méchante que...

ERGASTE.

Encore un coup? tai toi.

PICARD.

J'obéis. Mais, Monsieur, pardonnez-moi s'il vous plaît...

SCENE IX.

ERGASTE, LA FRANCHISE, PICARD.

LA FRANCHISE.

MOnſieur, notre bagage eſt dans la cour ; & je vais, avec votre permiſſion, le faire porter à la chambre.

ERGASTE.

Vous pouvez faire ici tout ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

LA FRANCHISE.

Oh, Monſieur, je ſuis votre chetif ſerviteur.

ERGASTE.

Monſieur, je ſuis le vôtre. Picard, aidez à Monſieur à ce qu'il ordonnera.

PICARD.

Me voilà prêt, Monſieur.

LA FRANCHISE.

Monſieur, mon Maître m'a chargé ſur tout de mettre entre vos mains les bijoux que voici, & vous prie de les lui ſerrer.

ERGASTE.

Il me fait trop d'honneur. Où eſt-il votre Maître?

LA FRANCHISE.

Il eſt reſté pour quelques momens à l'Hôtellerie, & doit venir dans peu.

ERGASTE.

Picard, allons, ſuivez Monſieur.

LA FRANCHISE.

Mon Maître vous remerciera, Monſieur.

ERGASTE.

Monſieur, point de complimens, je ſuis tout à lui.

LA FRANCHISE *ſortant.*

Je reviens à vous dans un inſtant.

ERGASTE *ſeul.*

Cet Etranger doit être riche. Felouque me mande qu'il a pour plus de vingt mille écus d'effets à lui; & d'ailleurs voici pour plus de trente mille livres de bonnes pierreries, je m'y connois.

SCENE X.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MOnsieur, votre Sœur fait la diableſſe ſur ce billet déchiré, & Picard a bien fait de ne point ſe trouver ſous ſa main. Je lui ai dit bruſquement vos intentions, & que vous n'étiez pas homme à ſouffrir qu'on maltraitât les gens chez vous.

ERGASTE.

Qu'a-t'elle répondu ?

LUCETTE.

Pas un mot. J'ai ajouté que Monſieur Ambroiſe étoit un homme à ménager, qu'il l'aimoit, & qu'avec lui elle ſeroit heureuſe. Votre Fille a fort appuïé mes raiſons, & lui a fait ſentir qu'elle ne devoit point vous chagriner.

ERGASTE.

Ma Fille a bien fait.

LUCETTE.

Franchement, Monſieur, il faut lui montrer les dents ſi vous voulez en venir à bout.

SCENE XI.

ERGASTE, AMBROISE, DES RUISSEAUX, LUCETTE.

AMBROISE.

MOnſieur, je viens vous dire que vous pouvez payer à Monſieur des Ruiſſeaux la Lettre de Change dont il eſt porteur, j'en répons comme de moi-même.

ERGASTE.

Tout à l'heure, vous allez être ſatisfaits. Monſieur Ambroiſe, je vous prie de croire que je ſuis votre ſerviteur, & que je n'approuve nullement les impertinences de ma Sœur.

AMBROISE.

Quand on a de la tendreſſe pour les gens, on excuſe facilement leurs deffauts.

DES RUISSEAUX.

Monſieur, Monſieur Ambroiſe m'a conté le differend qu'il a eu avec Madame votre

Sœur ; mais il faut tout mettre sous les pieds, & accommoder les affaires.

LUCETTE.

Le moyen de racommoder, Monsieur Ambroise avec la Sœur de Monsieur, est de lui donner un Carosse en se mariant avec elle ; c'est son entêtement, je le sçais.

AMBROISE.

S'il ne tenoit qu'à un Carosse, je le lui donnerois de tout mon cœur.

LUCETTE.

Je lui ferai sçavoir vos intentions.

AMBROISE.

Tu me feras plaisir. Et vous M. Ergaste, sçachez que je ne souhaite rien tant au monde, que d'avoir l'honneur d'être votre beau-frere.

ERGASTE.

Je vous en suis obligé, & je vous demande pardon pour elle.

DES RUISSEAUX.

Sçachez, Monsieur, que c'est un pendard qui déserta de ma Compagnie il y a trois ans, & qui emmena son Cheval.

LA FRANCHISE.

Vous me prenez pour un autre.

DES RUISSEAUX.

Ecoute, tu as beau déguiser. Je te reconnois. Tu sçais que je puis te faire punir quand il me plaira ; mais dis nous avec sincerité la cause de ton déguisement, & je te pardonne en faveur de Monsieur Ergaste.

LA FRANCHISE.

Je n'ai rien à dire, & je suis las d'entendre des choses qui me déplaisent.

DES RUISSEAUX *l'arrêtant.*

Non, coquin, tu ne m'échapperas pas; & si tu me résistes, je te donnerai cent coups après ta mort.

ERGASTE *les séparant.*

Ah! Monsieur, c'est trop d'emportement.

DES RUISSEAUX.

Monsieur, je vous le donne en garde, & vous m'en répondrez. Je vais moi-même querir un Commissaire.

ERGASTE.

Allez, je vous en répons.

LA FRANCHISE *se jettant à genoux.*

Hé! Monsieur, n'en faites rien: j'aimerois mieux me voir entre les mains du diable, qu'entre les mains des gens de Justice, je vais vous dire la verité.

DES RUISSEAUX.

Parle sans déguisement, & je te tiendrai ma parole.

LA FRANCHISE.

Monsieur, sur cette promesse, vous saurez que comme vous partiez du païs Lionnois pour aller en Catalogne, que n'ayant pas envie de vous y suivre je vous quittai; & comme je n'aime point à voyager à pied, je trouvai à propos de garder votre cheval. Bref, je vins en Flandre m'enrôler sous un Capitaine, où je suis encore aujourdhui; c'est lui qui m'a fait déguiser de la sorte pour servir son amour. Il aime éperdûment la Fille de Monsieur Ergaste. Enfin ils s'aiment tous deux passionnément.

ERGASTE.

Que dis-tu!

LA FRANCHISE.

Je dis la verité comme je l'ai promis.

ERGASTE.

Ton Maître n'eſt donc pas Polonois ?

LA FRANCHISE.

Non, Monſieur, non-plus que moi.

DES RUISSEAUX.

Vous voyez, Monſieur, que j'ai raiſon.

ERGASTE.

Mais Felouque m'en écrit tout autrement. Et d'ailleurs qu'elle apparence y a-t'il que ma Fille ait de l'amour pour un homme qu'elle n'a jamais vû qu'aujourd'hui ?

LA FRANCHISE.

Felouque, votre Fille & mon Maître ſont de concert pour.... Le voici.

SCENE XIII.

ERGASTE, DES VALONS, DES RUISSEAUX, LA FRANCHISE, LUCETTE.

LA FRANCHISE *continuant.*

MOnsieur, il ne faut plus ici rien déguiser. Monsieur que voilà, a été mon Capitaine avant vous ; j'ai deserté de sa Compagnie; & il m'alloit faire pendre, si je n'avois tout déclaré.

DES RUISSEAUX.

Que vois-je ? c'est Geronte, mon Cousin !

DES VALONS.

Oui, mon Cousin, c'est moi. Monsieur, si je suis coupable par mon déguisement, c'est l'amour que j'ai pour votre Fille, & qu'elle a pour moi, qui fait tout mon crime. Je sçais que le sieur Faustin mon Pere, vous est redevable de dix mille écus, mais je suis prêt à y satisfaire ; mon homme doit vous avoir remis

entre les mains des Pierreries pour plus de cette ſomme ; vous en uſerez comme il vous plaira : j'ai du bien d'ailleurs, & Felouque qui doit arriver dans trois ſemaines au plus tard, vous confirmera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

DES RUISSEAUX.

Vous ne répondez point, Monſieur ?

ERGASTE.

Hé ! que puis-je répondre en cette conjoncture ? Je ne ſçais où j'en ſuis, tout me confond, &....

SCENE DERNIERE.

ERGASTE, DES RUISSEAUX, DES VALONS, MARIANE, AMBROISE, LUCETTE, LA FRANCHISE.

MARIANE *entrant.*

MOn Pere, j'ai tant fait ſur l'eſprit de ma Tante, qu'elle ne s'éloigne pas trop de refaire la paix avec Monſieur Ambroiſe,

Broiſe, &... Mais qu'avez-vous, mon Pere ? Vous me paroiſſez en colere.

LUCETTE.

Il a carimara, baribarous, farinfaron, caſteau, biſcuit. *Montrant des Valons.* Demandez à Monſieur.

MARIANE.

Que veux-tu que je lui démande ?

LUCETTE.

Ce que vous ſçavez, à quoi ſert de feindre ?

DES VALONS.

Madame, mon Couſin que voilà a découvert tout le myſtére, & je me ſuis trouvé obligé de tout avoüer.

ERGASTE.

Hé bien, qu'avez-vous à répondre ?

MARIANE *à genoux.*

Ah ! mon Pere, je vous demande pardon, j'avoüe ma faute.

DES VALONS.

Hé ! Monſieur, en faveur de notre cher ami Felouque, faites grace à notre amour.

ERGASTE.

Si Felouque m'aſſure qu'il ait à vous les

fets dont il ma parlé dans ſa Lettre, je conſens à vous donner ma Fille en mariage.

DES VALONS.

Hé! Monſieur, je ſerois indigne de la poſſeder, ſi vous trouviez du menſonge dans ce que je viens d'avancer touchant Felouque: & vous devriez pour punir mon impoſture, me la réfuſer pour jamais.

ERGASTE.

A ces conditions, je tiendrai ma parole.

DES RUISSEAUX.

Ah! voilà, qui va le mieux du monde. Mais, Monſieur, il faut encore terminer l'affaire de Monſieur Ambroiſe, & de Madame votre Sœur.

ERGASTE.

Allons tous enſemble y travailler.

AMBROISE.

Allons, c'eſt tout ce que je ſouhaite.

LA FRANCHISE.

Vous ne dites rien de moi, Monſieur?

ERGASTE.

Pour toi, te voilà exempt de la pendaiſon.

LA FRANCHISE.

C'eſt encore quelque choſe. En attendant mieux, ma Chere, ſi tu voulois joindre ta Catégorie à la mienne, tu verrois....

LUCETTE *s'en allant.*

Oh! Monsieur Zamirouski, balinbalon; casteau, biscuit.

LA FRANCHISE.

Tu me railles: mais morbleu j'aime la Catthegorie.

FIN.

De l'Imprimerie de G. Valleyre Fils.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amée la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle souhaiteroit continuer à faire reimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de Théatre des sieurs de la Fosse, Hauteroche, Pradon, Poisson, Boursault, Quinault, Crebillon, Palaprat, de la Grange, & Dancourt, avec les Voyages de Tavernier*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement lad. Exposante, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, ces

jointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contresçel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à lad. Exposante, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur

le Régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenu pour dûment ſigni-

fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le vingt cinquiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace 1732, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 459. folio 443. conformement aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28e Février 1723. A Paris le 15 Decembre 1732.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

Et ladite Veuve Ribou a cedé le préſent Privilége à Pierre Ribou ſon Fils, ſuivant l'accord fait entre eux.

UNS 158 c. 20